This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

L'ESPRIT DE MONTAIGNE

Harvard College
Library

VE RI TAS

FROM THE BEQUEST OF
SUSAN GREENE DEXTER

Mon
28
38

Harvard College
Library

VE RI TAS

FROM THE BEQUEST OF

SUSAN GREENE DEXTER

Tous les ouvrages publiés par la Bibliothèque choisie sont la propriété des éditeurs ; chaque volume est empreint de son cachet : le contrefacteur sera poursuivi suivant la rigueur des lois.

L'ESPRIT

DE

MONTAIGNE,

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR M. LAURENTIE.

Imprimerie de Béthune.

PARIS.

BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE,

RUE PÉROU, N° 28;

MÉQUIGNON-HAVARD, RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10;

BRICON, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, N° 19.

—

1829.

25.38

HARVARD COLLEGE LIBRARY
DEXTER FUND
apr. 13, 1925

AVIS

A MM. LES SOUSCRIPTEURS.

Des difficultés imprévues se sont élevées au moment où nous allions faire distribuer la cinquième livraison.

Nous sommes obligés de ne fournir qu'un volume ; le second sera livré lorsque les difficultés seront aplanies.

La sixième livraison sera prête à l'époque convenue.

NOTICE

SUR L'ESPRIT DE MONTAIGNE.

Montaigne est un des écrivains le plus mal jugés. Les philosophes ont désiré en faire un sceptique; l'autorité du doute est grande pour ces esprits dont la raison aboutit à ne rien croire et à ne rien savoir. Après cela, des chrétiens irréfléchis se sont crus obligés de s'en rapporter sur parole aux philosophes, et Montaigne a passé pour impie, ni plus ni moins que s'il avoit consumé sa vie à insulter le christianisme, comme Voltaire, ou à faire du cynisme, comme Jean-Jacques.

Le fait est que Montaigne étoit un de ces chrétiens, comme on en voit dans tous les temps, qui ne réfléchissent guères sur la

religion qu'ils professent; qui en remplissent quelques devoirs par hasard, par mégarde même, si vous voulez; mais qui ne prennent pas la peine d'en faire leur pensée habituelle; emportés par leurs goûts, séduits par leurs études, entraînés par leurs plaisirs, arrivant ainsi à des excès de raison ou de conduite sans se faire toutefois un système de leurs erreurs; de telle sorte que, s'ils ont la volonté de rester chrétiens, ils n'ont pas la force de l'être: gens excusables, si l'on ne considère que leur distraction; mais inconséquents philosophes, hommes sans application et sans énergie; qui ne s'aperçoivent que Dieu existe que si une voix connue vient le leur redire; qui allumeroient volontiers un flambeau en plein jour, si on n'avoit soin de leur rappeler que le soleil darde ses rayons.

En vérité, tel fut Montaigne.

Les philosophes devroient bien pourtant se souvenir que l'auteur des Essais eût été

le plus malheureux des hommes, si son chapelain eût douté de sa foi. Il mourut à l'âge de cinquante-neuf ans et quelques mois, et sa mort seroit digne de couronner la vie d'un saint ou d'un cénobite. Dans les derniers moments de sa maladie, il avoit désiré qu'on célébrât la messe dans sa chambre. Au moment de l'élévation, il voulut, par un grand effort, se lever sur son lit pour adorer la sainte hostie, et cet effort le fit expirer. Une telle mort, racontée dans toutes les biographies, auroit bien dû préserver la mémoire de Montaigne des apothéoses de l'athéisme. Mais son livre étoit là avec des paroles légères, avec cette imagination vagabonde qui laisse échapper toutes les pensées, celles qui sont justes et celles qui sont erronées, avec cet esprit curieux qui recueille toutes les opinions, les siennes propres et celles d'autrui, et puis les abandonne par un caprice; saisissant un mot de philosophe, parce qu'il est mordant, et en faisant une sentence,

courant après mille choses contraires, trouvant sur sa route des erreurs et les mêlant à des vérités, encourant ainsi cette triste renommée de pyrrhonien, la plus triste renommée qui puisse flétrir un homme qui a cultivé son intelligence.

Voilà donc à quoi se sont vîte pris les philosophes de notre temps. Il leur importoit que Montaigne fût sans croyance, et ils l'ont tant répété qu'on les a crus : d'un côté c'étoit désir d'avoir un auxiliaire d'impiété; de l'autre, c'étoit frayeur de se trouver en contact avec un homme cynique. Ce n'est pas, à dire vrai, que Montaigne, spirituel et railleur, mais philosophe sans doctrine, dût apporter par ses écrits beaucoup d'autorité à des systêmes quelconque Là où il n'y a point de conviction préd minante, il n'y a pas de puissance d'entra nement et de génie. Après tout, il impor peu à la vérité que les esprits, même l plus éminents, se prononcent pour elle c contre elle. La petite raison humaine

laisse étourdir par ces noms, il est vrai; mais cela ne fait rien à des doctrines qui sont immortelles, et je n'aime pas qu'on nous dise dans les livres modernes de controverse : les Bacon, les Newton, les Pascal, les Bossuet, les Euler et les Descartes furent chrétiens; c'est dire que la vérité eût beaucoup perdu s'ils ne l'avoient point été. Qui pourroit entendre un tel discours? Le génie humain est peu de chose auprès de la grandeur de Dieu. Le christianisme n'a pas besoin de compter les savants ou les orateurs, ou les poètes, qui ont suivi ses lois pour se montrer avec son autorité divine et pour avoir le droit de commander à la terre. Ces formes d'argumentation sont frivoles; elles sont une fausse application du principe de l'autorité universelle, qui ne consiste point à peser les intelligences, mais à soumettre la raison à l'enseignement primitif des vérités révélées.

Ainsi le présent recueil des pensées les plus saillantes de Montaigne n'a point pour

3 50

BIBLIOTHÈQUE
CHOISIE
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,
SOUS LA DIRECTION DE M. LAURENTIE.

IIe SECTION.
MORALISTES.

apologie aux attaques des écrivains de Port-Royal. En 1677, Charles de Sercy fit un choix également imparfait, puisqu'il se borna à réunir les faits historiques répandus dans les Essais; ce qui ne répondoit à aucune pensée morale. Après cela, est venu un éditeur plus soigneux, qui a recueilli les réflexions les plus piquantes, et les plus variées sur les divers sujets traités ou effleurés par le philosophe. Ce recueil, imprimé à Berlin en 1753, et à Londres en 1783, a pour titre *Esprit de Montaigne*. C'est celui que nous avons suivi, en mettant une sévérité nouvelle dans notre choix. Quelques notes sont ajoutées au texte : elles sont courtes et tiennent à un système d'idées que tous nos lecteurs comprendront facilement.

Nous pensons que le livre ainsi resserré peut être d'un grand intérêt et n'être pas sans utilité. Tout Montaigne y est renfermé : non point Montaigne, échappé des écoles d'Athènes; mais Montaigne, françois et

:hrétien. Et pourtant rien n'est forcé, ni ıltéré. Le texte est resté pur; mais le cynisme le la pensée et la liberté de la parole n'y ›nt pas laissé de trace.

LAURENTIE.

[redacted]

L'ESPRIT

DE

MONTAIGNE.

CHAPITRE PREMIER.

MONTAIGNE JUGE DE SON LIVRE.

Ce fagotage de tant de diverses pièces se fait en cette condition (*de cette manière*), que je n'y mets la main, que lorsqu'une trop lâche oisiveté me presse, et non ailleurs que chez moi. Ainsi il s'est bâti à diverses poses et intervalles, comme

les occasions me détiennent ailleurs par fois plusieurs mois. Au demeurant, je ne corrige point mes premières imaginations par les secondes, oui à l'aventure quelque mot : mais pour diversifier, non pour ôter. Je veux représenter le progrès de mes humeurs, et qu'on voie chaque pièce en sa naissance. Je prendrois plaisir d'avoir commencé plutôt, et à reconnoître le train de mes mutations.

Si le monde se plaint de quoi je parle trop de moi, je me plains de quoi il ne pense seulement pas à soi.

La redite est partout ennuieuse, fut-ce dans *Homère* : mais elle est ruineuse aux choses qui n'ont qu'une montre superficielle et passagère.

Je suis envieilli de nombre d'ans, depuis mes premières publications, qui furent l'an 1580. Mais je fais doute que je sois assagi (*amandé*) d'un pouce.

Je n'enseigne point, je raconte.

Qui mettroit mes rêveries en compte,

préjudice de la plus chétive loi de son village, ou opinion, ou coutume, il se feroit grand tort, et encore autant à moi. Car, en ce que je dis, je ne pleuvis (*garantis*) autre certitude, sinon que c'est ce que lors j'en avois en la pensée : pensée tumultuaire et vacillante. C'est par manière de devis que je parle de tout, et de rien par manière d'avis.

La faveur publique m'a donné un peu plus de hardiesse que je n'espérois; mais ce que je crains le plus, c'est de saouler. J'aimerois mieux poindre (*picquer*) que lasser, comme a fait un savant homme de mon tems.

Je me présente debout et couché, le devant et le derrière, à droite et à gauche, et en tous mes naturels plis. Les esprits, voire pareils en force, ne sont pas toujours pareils en application et en goût.

Je ne me mêle ni d'ortographe, ni de la ponctuation; je suis peu expert en l'un et en l'autre. Où ils rompent du tout le sens,

je m'en donne peu de peine; car
ils me déchargent; mais où ils e
tuent un faux, comme ils font si
et me détournent à leur conceptic
ruinent. Toutefois quand la sente
forte à ma mesure, un honnête h
doit refuser pour mienne.

Qui ne voit que j'ai pris une r
laquelle, sans cesse et sans trav
autant qu'il y aura d'encre et c
au monde? Je ne puis tenir re
ma vie par mes actions; fortune
trop bas; je le tiens par mes fant

En ces rêvasseries ici crains-je
son de ma mémoire que par inad
elle m'ait fait enregistrer une ch
fois. Je hais à me reconnoître, c
taste jamais qu'envi ce qui m'est
échappé. Or, je n'apporte ici rien
vel apprentissage; ce sont imaginati
munes, les ayant à l'avanture con
fois, j'ai peur de les avoir déjà en

Les autres forment l'homme,

cite, et on représente un particulier bien mal formé, et lequel si j'avois à façonner de nouveau, je ferois vraiment bien autre qu'il n'est : mes-hui c'est fait.

Je n'ai point l'autorité d'être cru, ni ne le désire, me sentant trop mal instruit pour instruire autrui.

Je propose les fantaisies humaines et miennes, simplement comme humaines fantaisies, et séparément considérées, non comme arrêtées et réglées par l'ordonnance céleste, incapable de doute et d'altercation; matière d'opinion, non matière de foi; ce que je discours selon moi, non ce que je crois selon Dieu, d'une façon laïque non cléricale, mais toujours très-religieuse, comme les enfans proposent leurs essais instruisables, non instruisans.

Les auteurs se communiquent au peuple par quelque marque spéciale et étrangère; moi le premier par mon être universel, comme *Michel de Montaigne*, non comme grammairien ou poëte, ou jurisconsulte.

Quand j'oy quelqu'un qui s'arrête au langage des essais, que j'aimeroye mieux qu'il s'en tût. Ce n'est pas tant élever les mots, comme d'exprimer le sens, d'autant plus piquamment que plus obliquement. Si suis-je trompé, si guères d'autres donnent plus à prendre en la matière; et comment que ce soit mal ou bien, si nul écrivain l'a semée, ni guères plus matérielle, ni au moins plus drue en son papier. Pour en ranger davantage je n'en entasse que les têtes.

Je dis librement mon avis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'aventure ma suffisance, et que je ne tiens aucunement être de ma jurisdiction. Ce que j'en opine, c'est aussi pour déclarer la mesure de ma vue, non la mesure des choses.

Il n'est rien si contraire à mon stile qu'une narration étendue. Je me recoupe si souvent à faute d'haleine; je n'ai ni composition ni explication qui vaille. Ignorant

au-delà d'un enfant des frases et vocables qui servent aux choses plus communes. Pourtant ai-je pris à dire ce que je sais dire, accommodant la matière à ma force. Si j'en prenois qui me guidât, ma mesure pourroit faillir à la sienne.

Plaisante fantaisie! plusieurs choses que je ne voudrois dire au particulier, je les dis au public; et sur mes plus secrettes sciences ou pensées, renvoye à une boutique de libraire mes amis plus féaux.

Me peignant pour autrui, je me suis peint en moi de couleurs plus nettes que n'étoient les miennes premières. Je n'ai pas plus fait mon livre, que mon livre m'a fait.

Il n'est sujet si vain, qui ne mérite un rang en cette rapsodie.

Reprendre en autrui mes propres fautes, ne me semble non plus incompatible que de reprendre, comme j'ai fait souvent, celles d'autrui en moi.

Quant aux facultés naturelles qui sont en

moi, de quoi, c'est ici l'essai, je les sens fléchir sous la charge : mes conceptions et mon jugement ne marchent qu'à tastons, chancelant, bronchant et chopant : et, quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis-je aucunement satisfait. Je vois encore du pays au-delà, mais d'une vue trouble et en nuage, que je ne puis démêler : et entreprenant de parler indifféremment de tout ce qui se présente à ma fantaisie, et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il fait souvent, de rencontrer de fortune dans les bons auteurs ces mêmes lieux que j'ai entrepris de traiter, à me reconnoître, au prix de ces gens-là, si foible et si chétif, si poisant et si endormi, je me fay pitié, ou dédain à moi-même.

Si ces Essais étoient dignes qu'on en jugeât, il en pourroit avenir, à mon avis, qu'ils ne plairoient guères aux esprits communs et vulgaires, ni guères aux singuliers et excellens : ceux-là n'y entendroient pas assez,

ceux-ci y entendroient trop : ils pourroient vivoter en la moyenne région.

Qui connoîtra combien je suis peu laborieux, combien je suis fait à ma mode, croira facilement que je redicterois plus volontiers encore autant d'essais, que de m'assujettir à resuivre ceux-ci pour cette puérile correction.

J'écris mon livre à peu d'hommes et à peu d'années. Si c'eût été une matière de durée, il l'eût fallu commettre à un langage plus ferme. Selon la variation continuelle qui a suivi le nôtre jusqu'à cette heure, qui peut espérer que sa forme présente soit en usage d'ici à cinquante ans? Il écoule tous les jours de nos mains : et, depuis que je vis, s'est altéré de moitié. Nous disons qu'il est à cette heure parfait. Autant en dit du sien chaque siècle. Je n'ai garde de l'en tenir là, tant qu'il fuira, et s'ira difformant comme il fait. C'est aux bons et utiles écrits de le clouer à eux ; et ira son crédit selon la fortune de notre état.

Qu'on ne s'attende pas aux matières, mais à la façon que j'y donne.

C'est une humeur mélancolique, et une humeur par-conséquent très-ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude, en laquelle il y a quelques années que je m'étois jetté, qui m'a mis premièrement en tête cette rêverie de me mêler d'écrire. Et puis, me trouvant entièrement dépourvu et vuide de toutes autres matières, je me suis présenté moi-même à moi pour argument et pour sujet. C'est le seul livre au monde de son espèce, et d'un dessein farouche et extravagant. Il n'y a rien aussi en cette besogne digne d'être remarqué que cette bizarrerie : car, à un sujet si vain et si vil, le meilleur ouvrier du monde n'eût sçu donner façon qui mérite qu'on en fasse compte.

J'ai seulement fait ici un amas de fleurs étrangères, n'y ayant fourni du mien que le filet à les lier.

De cent membres et visages qu'a chaque

chose, j'en prends un, tantôt à lécher seulement, tantôt à effleurer, et par fois à pincer jusqu'à l'os. J'y donne une pointe, non pas le plus largement, mais le plus profondément que je sçai.

O Dieu! que ces gaillardes escapades, que cette variation a de beauté : et plus lors, que plus elle retire au nonchalant et fortuit! c'est l'indiligent lecteur qui perd mon sujet, non pas moi. Il s'en trouvera toujours en un coin quelque mot, qui ne laisse pas d'être battant, quoiqu'il soit serré. Je vois au change, indiscrettement et tumultuairement; mon stile et mon esprit vont vagabondant de même.

Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas toujours la matière : souvent, ils la dénotent seulement par quelque marque. J'aime l'alleure poëtique à sauts et à gambades. C'est un art, comme dit Platon, léger, volage, démoniacle.

Toute cette fricassée, que je barbouille ici, n'est qu'un registre des essais de ma

vie, qui est pour l'interne santé exemplaire assez, à prendre l'instruction à contre-poil.

Outre ce profit que je tire d'écrire de moi, j'en ai espéré cet autre, que, s'il avenoit que mes humeurs pleussent et accordassent à quelque honnête homme, avant mon trépas, il rechercheroit de nous joindre. Je lui ai donné beaucoup de pays gagné : car tout ce qu'une longue connoissance et familiarité lui pourroit avoir acquis en plusieurs années, il l'a vu en trois jours dans ce registre et plus sûrement et exactement.

Autant que la bienséance me le permet, je fais sentir ici mes inclinations et affections : mais, plus librement et plus volontiers, le fais-je de bouche à quiconque désire en être informé. Tant y a, qu'en ces mémoires, si on y regarde, on trouvera que j'ai tout dit, ou tout désigné; ce que je ne puis exprimer, je le montre au doigt.

Moi, qui suis roi de la matière que je traite et qui n'en dois compte à personne, ne m'en crois pourtant pas du tout. Je hazarde souvent des boutades de mon esprit, desquelles je me défie, et certaines finesses verbales, de quoi je secoue les oreilles; mais je les laisse courir à l'aventure : je vois qu'on s'honore de pareilles choses; ce n'est pas à moi seul d'en juger.

Je me suis envieilli de sept ou huit ans depuis que je commençai : ce n'a pas été sans quelque nouvel acquet; j'y ai pratiqué la colique par la libéralité des ans. Leur commerce et longue conversation ne se passe insément sans quelque tel fruit.

Je ne vise ici qu'à découvrir moi-même, qui serai par aventure autre demain, si nouvel apprentissage me change.

J'ajoute, mais je ne corrige pas; parce que, celui qui a hypothéqué au monde son ouvrage, je trouve apparence qu'il n'y ait plus de droit : qu'il die, s'il peut mieux ailleurs, et ne corrompe la besogne qu'il a

vendue. De telles gens, il ne faudroit rien acheter qu'après leur mort : qu'ils y pensent bien avant que de se produire. Qui les haste? mon livre est toujours un, sauf qu'à mesure qu'on se met à le renouveller, afin que l'acheteur ne s'en aille les mains du tout vuides, je me donne loix d'y attacher (comme ce n'est qu'une marqueterie mal jointe) quelque emblême supernuméraire. Ce ne sont que surpoids, qui ne condamnent point la première forme; mais donnent quelque prix particulier à chacune des suivantes, par une petite subtilité ambitieuse. De-là toutes fois il aviendra facilement qu'il s'y mêle quelque transposition de chronologie : mes contes prenant place selon leur opportunité, non toujours selon leur âge.

Comme j'aime mieux composer deux lettres que d'en clore et plier une, et résigne toujours cette commission à quelque autre; de même, quand la matière est achevée, je donnerois volontiers à quel-

qu'un la charge d'y ajouter ces longues harangues, offres, et prières que nous logeons sur la fin, et désire que quelque nouvel usage nous en décharge, comme aussi de les inscrire d'une légende de qualités et titres; pour auxquels ne broncher, j'ai maintes fois laissé décrire, et notamment à gens de *justice et de finance*. Tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels étant si chèrement achetés, ne peuvent être échangés ou oubliés sans offense.

Je trouve pareillement de mauvaise grâce d'en charger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer.

Il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit que de le laisser en pleine oisiveté s'entretenir soi-même, et s'arrêter et rasseoir en soi, ce que j'espérois qu'il peut mes-hui faire plus aisément, devenu avec le temps plus poisant et plus mûr; mais je trouve qu'aux rebours,

faisant le cheval échappé, il se donne cent fois plus de carrière à soi-même qu'il ne prenoit pour autrui; et m'enfante tant de chimères et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre et sans propos, que pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté, j'ai commencé de les mettre en rolle, espérant avec le tems lui en faire honte à lui-même.

Il n'est lieu où les fautes de la façon paroissent tant qu'en une matière qui de soi n'a point de recommandation.

Ce sont ici mes humeurs et opinions; je les donne pour ce qui est en ma créance, non pour ce qui est à croire.

CHAPITRE II.

DE LA RELIGION.

Je tiens pour absurde et impie, si rien se rencontre ignoramment ou inadvertamment couché en cette rapsodie contraire aux saintes résolutions et prescriptions de l'Église catholique, apostolique et romaine, en laquelle je meurs, et en laquelle je suis né.

Dieu a laissé en ces hauts ouvrages le caractère de sa divinité, et ne tient qu'à notre imbécillité que nous ne le puissions découvrir. Le ciel, la terre, les élémens, notre corps et notre âme, toutes choses y conspirent : il n'est que de trouver le moyen de s'en servir ; elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre.

Le nœud qui devroit attacher notre jugement et notre volonté, qui devroit estreindre notre âme et joindre à notre Créateur, ce devroit être un nœud prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considérations, de nos raisons et passions, mais d'une estreinte divine et surnaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'autorité de Dieu et sa grâce.

Suffit à un chrétien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir avec reconnoissance de sa divine et inscrutable sapience : pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles lui soient envoyées. Mais je trouve mauvais ce que je vois en usage, de chercher à fermir et appuyer notre religion par la prospérité de nos entreprises. *Notre créance a assez d'autres fondemens sans l'autoriser par les événemens :* car le peuple, accoutumé à ces argumens plausibles et proprement de son goût, il est danger, quand les

événemens viennent à leur contraire et désavantageux, qu'il en ébranle sa *foi*.

Les uns font accroire au monde qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas. Les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mêmes, ne sachant pas pénétrer ce que c'est que croire.

Je juge qu'à une chose si divine et si hautaine, et surpassant de si loin l'humaine intelligence, comme est cette vérité, de laquelle il a plu à la bonté de Dieu nous éclairer; il est bien besoin qu'il nous prête encore son secours, d'une faveur extraordinaire et privilégiée, pour la pouvoir concevoir et loger en nous; et ne crois pas que les moyens purement humains en soient aucunement capables. Et s'ils l'étoient, tant d'âmes rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles ès siècles anciens, n'eussent pas failli par leurs discours d'arriver à cette cognoissance.

Il n'est rien si aisé, si doux et si favorable

que la loi divine; elle nous appelle à soi, ainsi antiers et détestables comme nous sommes; elle nous tend les bras et nous reçoit en son giron, pour vilains, ords *(sales)*, et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à être à l'avenir. Mais encore en récompense la faut-il regarder de bon œil : encore faut-il recevoir ce pardon avec action de grâces, et, au moins pour cet instant que nous nous adressons à elle, avoir l'âme déplaisante de ses fautes et ennemie des passions qui nous ont poussé à l'offenser.

Dieu doit son secours extraordinaire à la foi et à la religion, non pas à nos passions.

C'est la foi seule qui embrasse vivement et certainement les hauts mystères de notre religion. Mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une très-belle et très-louable entreprise, d'accommoder encore au service de notre foi les outils naturels et humains que Dieu nous a donnés.

Qu'est-il plus vain que de vouloir deviner Dieu par nos analogies et conjectures? Le régler, et le monde, à notre capacité et à nos loix? Et, parce que nous ne pouvons étendre notre vue jusques en son glorieux siége, l'avoir ramené ç'à bas (*ici bas*) à notre corruption et à nos misères?

On couche volontiers les dicts d'autrui à la faveur des opinions qu'on a préjugées en soi: à un *atheïste*, tous écrits tirent à l'*atheïsme*. Il infecte de son propre venin la matière innocente.

Ce monde est un temple très-saint, dans lequel l'homme est introduit pour y contempler des statues, non ouvrées de mortelle main, mais celles que la divine pensée a fait sensibles, le soleil, les étoiles, les eaux et la terre, pour nous représenter les intelligibles.

O Dieu! quelle obligation n'avons-nous à la bénignité de notre souverain Créateur, pour avoir déniaisé notre créance de ces vagabondes et arbitraires dévotions,

et l'avoir logé sur l'éternelle base de sa sainte parole?

Les choses les plus ignorées sont plus propres à être déifiées.

A peine me feroit-on accroire que la vue de nos crucifix et peinture de ce piteux supplice, que les ornemens et mouvemens cérémonieux de nos églises, que les voix accommodées à la dévotion de notre pensée, et cette émotion des sens, n'échauffent l'âme des peuples d'une passion religieuse de très-utile effet.

Comparez nos mœurs à un *Mahométan*, à un *paysan*, vous demeurez toujours au-dessous : là où au regard de l'avantage de notre religion, nous devrions luire en excellence d'une extrême et incomparable distance, et devroit-on dire, sont-ils si justes, si charitables, si bons? ils sont donc chrétiens.

Toutes autres apparences sont communes à toutes religions: espérance, confiance, événemens, cérémonies, pénitence,

ı. La marque péculière de notre
vroit être notre vertu, comme elle
la plus céleste marque et la plus
et que c'est la plus digne produc-
a vérité.

t se submettre du tout à l'autorité
: police ecclésiastique, ou du tout
ɔenser. Ce n'est pas à nous à éta-
ɔart que nous lui devons d'obéis-
:t davantage, je le puis dire, pour
ssayé, ayant autrefois usé de cette
le mon choix et triage particulier,
à nonchaloir certains points de
ance de notre Eglise, qui semblent
n visage, ou plus vain, ou plus
; venant à en communiquer aux
ɜ savants, j'ai trouvé que ces cho-
ɔnt un fondement massif et très-so-
: que ce n'est que bêtise et igno-
ui nous fait les recevoir avec moin-
érence que le reste [1].

st d'un écrivain qui s'énonce en ces

Dieu, qui est en soi toute plénitude et le comble de toute perfection, il ne peut s'augmenter et accroître au-dedans; mais son nom se peut augmenter et accroître par la bénédiction et louange que nous donnons à ses ouvrages extérieurs. Laquelle louange, puisque nous ne la pouvons incorporer en lui, d'autant qu'il n'y peut avoir accession de bien, nous l'attribuons à son nom, qui est la pièce hors de lui la plus voisine.

Dieu seul est, non point selon aucune mesure de temps, mais selon une éternité immuable et immobile, non mesurée par temps, ni sujette à aucune déclinaison; devant lequel rien n'est, ni ne sera après, ni plus nouveau, ou plus récent; ains un

termes qu'on a voulu faire une espèce d'impie! Montaigne n'a pas conformé toutes ces pensées à cette règle suprême, dont il reconnaît l'autorité; mais si c'est en lui une contradiction, ce n'est pas au moins un signe d'impiété dogmatique et réfléchie. L.

réalement estant, qui par un seul *maintenant* emplit le *toujours*, et n'y a rien qui véritablement soit, que lui seul : sans qu'on puisse dire, il a esté ou il sera, sans commencement et sans fin.

Il m'a toujours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscrétion et d'irrévérence : Dieu ne peut mourir ; Dieu ne se peut dédire ; Dieu ne peut faire ceci, ou cela. Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine sous les loix de notre parole. Et l'apparence qui s'offre à nous en ces propositions, il la faudroit représenter plus révéremment et plus religieusement.

Il ne faut pas douter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur saurions donner, et qu'il n'est occupation ni dessein plus digne d'un homme chrestien, que de viser par tous ses estudes et pensemens à embellir, estendre et amplifier la vérité de sa créance.

Le dire est autre chose que le faire; il

faut considérer le presche à part, et le prescheur à part. Ceux-là se sont donnés qeau jeu en nostre tems, qui ont essayé de choquer la vérité de nostre Eglise par les vices des ministres d'icelle : elle tire ses témoignages d'ailleurs. C'est une sotte façon d'argumenter et qui rejetteroit toutes choses en confusion. Un homme de bonnes mœurs peut avoir des opinions fausses, et un méchant peut prescher vérité, voire celui qui ne la croit pas.

Qui trieroit de l'armée mesme légitime ceux qui y marchent par le seul zèle d'une affection religieuse, et encore ceux qui regardent seulement la protection des loix de leurs pays, ou service du prince, il n'en sauroit bâtir une compagnie de gens d'armes complette.

Dieu nous voulant apprendre que les bons ont autre chose à espérer, et les mauvais autre chose à craindre que les fortunes ou infortunes de ce monde, il les manie et applique selon sa disposition oc-

culte (cachée), et nous ôte le moyen d'en faire sottement notre profit.

Quelle foi doit-ce être que la lascheté et la foiblesse de cœur plantent en nous et établissent? Plaisante foi! qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'avoir le courage de le décroire.

Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonçons à nous, mieux nous en valons.

Nous ne prestons volontiers à la dévotion que les offices qui flattent nos passions. Il n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne. Notre zèle fait merveilles quand il va secondant notre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la détraction, la rébellion. A contre-poil vers la bonté, la bénignité, la tempérance; si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ni de pied, ni d'aile.

Est-il si simple entendement, lequel ayant d'un costé l'object d'un de nos vi-

cieux plaisirs, et de l'autre, en pareille cognoissance et persuasion, l'état d'une gloire immortelle, entrast en bigue (*doute*) de l'un pour l'autre? et si nous y renonçons souvent de pur mépris.

Si nous croyions Dieu, je ne dis pas par foi, mais d'une simple croyance; voire (et je le dis à notre grande confusion) si nous le croyions et cognoissions comme une autre histoire, comme l'un de nos compagnons, nous l'aimerions au-dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluit en lui; au moins marcheroit-il en mesme rang de notre affection, que les richesses, les plaisirs, la gloire et nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'outrager, comme il craint d'outrager son voisin, son parent, son maistre.

C'est aux chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable : elle est d'autaut plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison.

C'est un effet de la Providence divine,

de permettre sa sainte Eglise être agitée, comme nous la voyons, de tant de troubles et d'orages, pour esveiller par ce contraste les ames pies (pieuses), et les r'avoir de l'oisiveté et du sommeil, où les avoit plongées une si longue tranquillité.

Nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matière lourde et stérile, la grace de Dieu en est la forme; c'est elle qui y donne la façon et le prix.

De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle-là me semble avoir eu plus de vraisemblance et plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme une puissance incompréhensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant et prenant en bonne part l'honneur et la révérence que les humains lui rendoient sous quelque visage, sous quelque nom et en quelque manière que ce fust.

Quand Mahomet promet aux siens un paradis tapissé, je vois bien que ce sont

des moqueurs qui se plient à notre bestise, pour nous emmieller et attirer par ces opinions et espérances convenables à notre mortel appétit. S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin; si cela n'est autre que ce qui peut appartenir à cette nostre condition présente, il ne peut estre mis en compte. Tout contentement des mortels est mortel.

L'athéisme étant une proposition comme desnaturée et monstrueuse, difficile aussi et mal aisée d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desréglé qu'il puisse estre; il s'en est veu assez par vanité et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et réformatrices du monde, en affecter la profession par contenance; qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantée en leur conscience. Pourtant ils ne lairront de joindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espée en la poitrine; et quand la crainte ou la maladie aura abatu et appesanti cette

licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, et se laisser tout discrétement manier aux créances et exemples publiques. Autre chose est un dogme sérieusement digéré; autre chose ces impressions superficielles; lesquelles, nées de la débauche d'un esprit desmanché, vont nageant témérairement et incertainement à la fantaisie. Hommes bien misérables et écervellés qui tâchent d'estre pires qu'ils ne peuvent!

C'est pour le chastiment de nostre fierté, et instruction de notre misère et incapacité, que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne *Tour de Babel.* Tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous voyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie. L'essence même de la vérité, qui est uniforme et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abatardissons par notre foiblesse.

Il est impossible d'establir quelque chose de certain de l'immortelle nature par la mortelle; elle ne fait que fourvoyer partout, mais spécialement quand elle se mesle des choses divines, qui le sont plus évidemment que nous. Car, encore que nous lui ayons donné des principes certains et infaillibles, encore que nous éclairions ses pas par la sainte lampe de la vérité, qu'il a plu à Dieu nous communiquer : nous voyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se démente du sentier ordinaire, et qu'elle se détourne ou écarte de la voye tracée et battue par l'Église, comme tout aussitost elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble, et ondoyante des opinions humaines, sans bride et sans but.

Dieu pourroit nous octroyer les richesses, les honneurs, la vie et la santé, même quelquefois à notre dommage; car tout ce qui nous est plaisant, ne nous est pas toujours salutaire.

C'étoit vraiment bien raison, que nous fussions tenus à Dieu seul, et au bénéfice de sa grace, de la vérité d'une si noble créance; puisque de sa seule libéralité, nous recevons le fruit de l'immortalité, lequel consiste en la jouissance de la béatitude éternelle. Confessons ingénuement que Dieu seul nous l'a dit, et la foi : car leçon n'est-ce pas de nature et nostre raison. Et qui retentera (*considérera*) son être et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilége divin; qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ni efficace, ni faculté, qui sente autre chose que la mort et la terre.

Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes et divines promesses, si nous les pouvons aucunement concevoir. Pour dignement les imaginer, il les faut imaginer *inimaginables*, *indicibles* et *incomprehensibles*, et parfaitement autres que celles de nostre misérable expérience.

Parce que rien ne se fait de rien, Dieu n'aura su bâtir le monde sans matière ! Quoi, Dieu nous a-t-il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance ? s'est-il obligé à n'outrepasser les bornes de notre science ? Mets le cas, ô homme, que tu ayes pu remarquer ici quelques traces de ses effects : penses-tu qu'il y ait employé tout ce qu'il a pu, et qu'il ait mis toutes ses formes et toutes ses idées en cet ouvrage? Tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé, au moins si tu la vois, sa divinité a une juridiction infinie au-delà : cette pièce n'est rien au prix du tout; c'est une loi *municipale* que tu allègues, tu ne sais pas quelle est l'*universelle*. Attache-toi à ce à quoi tu es subject, mais non pas lui; il n'est pas ton confrère, ou concitoyen, ou compagnon. S'il s'est aucunement communiqué à toi, ce n'est pas pour se ravaller à ta petitesse, ni pour te donner le contrerolle de son pouvoir.

Combien y a-t-il de choses en notre cognoissance, qui combattent ces belles règles que nous avons taillées et prescrites à la nature, et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme? Combien de choses appelons-nous miraculeuses, et contre nature; cela se fait par chaque homme, et par chaque nation, selon la mesure de son ignorance. Combien trouvons-nous de propriété occulte et de quintessences? car aller selon nature pour nous, ce n'est qu'aller selon notre intelligence, autant qu'elle peut suivre et autant que nous y voyons; ce qui est au-delà est monstrueux et désordonné.

Le moyen que je prends pour rabattre cette frénésie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté, leur faire sentir l'inanité, la vanité et dénéantisse de l'homme; leur arracher des poings les chétives armes de leur raison; leur faire basser la teste et mordre la terre, soubs

l'autorité et révérence de la Majesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience; elle seule qui peut estimer de soi quelque chose, et à qui nous desrobons ce que nous nous comptons, et ce que nous nous prisons.

Le vrai champ et subject de l'imposture sont les choses inconnues; d'autant qu'en premier lieu l'estrangeté même donne crédit, et puis n'estant point subjectes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combattre. Il advient de là, qu'il n'est rien cru si fermement, que ce qu'on sait le moins, ni gens si assurés que ceux qui nous content des fables, comme alchimistes, prognostiqueurs, judiciaires, chiromanciens, médecins, auxquels je joindrois volontiers, si j'osois, un tas de gens interprestes et contrerolleurs ordinaires des desseins de Dieu, faisant estat de trouver les causes de chaque accident, et de voir dans les secrets de la volonté divine,

fs incompréhensibles de ses œuvres.
ois aussi que la liberté à chacun de
une parole si religieuse et impor-
ant de sortes d'idiomes, a beaucoup
danger que d'utilité.
'est pas l'estude de tout le monde;
tude des personnes qui y sont vouées,
u y appelle : les méchans, les igno-
empirent.
'est pas raison qu'on permette
arçon de boutique, parmi ses vains
es pensemens, s'en entretienne et
e. Ni n'est certes raison de voir
r, par une salle et par une cuisine,
livre des sacrés mystères de notre
C'estoient autrefois mystères, ce
résent desduits et esbats. Ce n'est
passant et tumultuairement qu'il
ier un estude si sérieux et vénérable.
estre une action destinée et rassise,
le on doit toujours ajouter cette
de notre office, *sursum corda*, et

y apporter le corps même disposé en contenance, qui témoigne une particulière attention et révérence.

Ce n'est pas une histoire à conter; c'est une histoire à révérer, craindre et adorer.

Plaisantes gens qui pensent l'avoir rendue maniable au peuple pour l'avoir mise en langage populaire! *Ne tient-il qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'ils trouvent par écrit?*

Dirai-je plus? Pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent. L'ignorance pure et remise toute en autrui, estoit bien plus salutaire et plus savante que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de présomption et de témérité.

L'assiette d'un homme meslant à une vie exécrable la dévotion, semble estre aucunement plus condamnable, que celle d'un homme conforme à soi et dissolu partout.

Fascheuse maladie de se croire si fort

qu'on se persuade, qu'il ne se puisse croire au contraire; et plus fascheuse encore qu'on se persuade d'un tel esprit, qu'il préfère je ne sais quelle disparité de fortune présente aux espérances et menaces de la vie éternelle.

La religion chrestienne a toutes les marques d'extrême justice et utilité, mais nulle plus apparente que l'exacte recommandation de l'obéissance du magistrat et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui pour établir le salut du genre humain, et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le péché, ne l'a voulu faire qu'à la merci de notre ordre politique, et a soumis son progrès et la conduite d'un si haut effet et si salutaire, à l'aveuglement et injustice de nos observations et usances, y laissant courir le sang innocent de tant d'eslus ses favoris, et souffrant une longue perte d'années à meurir ce fruit inestimable.

Ruineuse instruction à toute police, et

bien plus dommageable qu'ingénieuse et subtile, qui persuade au peuple, la religieuse créance suffire seule et sans les mœurs à contenter la divine justice. L'usage nous fait voir une distinction énorme entre la dévotion et la conscience.

Si quelquefois la Providence divine a passé par-dessus les règles, auxquelles elle nous a nécessairement astreints, ce n'est pas pour nous en dispenser, ce sont coups de sa main divine, qu'il nous faut non pas imiter, mais admirer.

CHAPITRE III.

DE LA PRIÈRE.

Je ne sçai si je me trompe, mais puisque, par une faveur particulière de la bonté divine, certaine façon de prière nous a été prescrite et dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a toujours semblé que nous en devions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons, et, si j'en estois cru, à l'entrée et à l'issue de nos tables, à notre lever et coucher, et à toutes actions particulières auxquelles on a accoutumé de mesler des prières particulières, je voudrois que ce fust le *Pate nostre* (*Pater noster*), que les chrestiens y employassent, sinon seulement, au moins toujours.

L'Eglise peut estendre et diversifier les prières selon le besoing de notre instruction, car je sais bien que c'est toujours même substance et même chose; mais on devoit donner à celle-là ce privilége, que le peuple l'eust continuellement en la bouche; car il est certain qu'elle dit tout ce qu'il faut, et qu'elle est très-propre à toutes occasions.

D'où nous vient cette erreur de recourir à Dieu en tous nos desseins et entreprises, et l'appeller à toute sorte de besoing, et en quelque lieu que notre foiblesse veut de l'aide, sans considérer si l'occasion est juste ou injuste, et décrier son nom et sa puissance en quelque état et action que nous soyons, pour vicieuse qu'elle soit. Il est bien nostre seule et unique protecteur, et peut toutes choses à nous aider; mais encore qu'il daigne nous honorer de cette douce alliance paternelle, il est pourtant autant juste, comme il est bon, et comme

est puissant; mais il use bien plus sou-
ent de sa justice que de son pouvoir, et
ous favorise selon la raison d'icelle, non
lon nos demandes.

Pardonne-nous, disons-nous, *comme
ous pardonnons à ceux qui nous ont
fensés*. Que disons-nous par-là, sinon
ie nous lui offrons notre ame exempte
: vengeance et de rancune? Toutefois
ous invoquons Dieu et son aide au com-
ot de nos fautes, et le convions à l'injus-
:e. L'*avaricieux* le prie pour la conser-
ation vaine et superflue de ses trésors :
mbitieux pour ses victoires et conduite
: sa fortune : le *voleur* l'emploie à son
de pour franchir le hasard et les difficultés
ui s'opposent à l'exécution de ses mes-
antes entreprises; ou le remercie de l'ai-
nce qu'il a trouvée à desgosiller un passant.
Celui qui appelle Dieu à son assistance
ndant qu'il est dans le train du vice, *il
it comme le coupeur de bourse qui appel-*

leroit la justice à son aide, ou comme ceux qui produisent le nom de Dieu en témoignage de mensonge.

Il semble que nous nous servons de nos prières comme d'un jargon, et que nous fassions notre compte que ce soit de la contexture, ou son, ou suite des mots, ou de notre contenance que dépende leur effect.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise défend l'usage promiscue (*mêlée*), téméraire et indiscret des saintes et divines chansons, que le Saint-Esprit a dictées en David. Il ne faut mesler Dieu en nos actions qu'avec révérence et attention pleine d'honneur et de respect. Cette voix est trop divine pour n'avoir autre usage, que d'exercer les poumons et plaire à nos oreilles. *C'est de la conscience qu'elle doit estre produite et non pas de la langue.*

CHAPITRE IV.

DE L'HOMME.

PLUTARQUE dit en quelque lieu, qu'il ne trouve point si grande distance de beste à beste, comme il trouve d'homme à homme; il parle de la suffisance de l'ame et qualités internes. A la vérité, *je trouve si loin d'Épaminondas comme je l'imagine, iusques à tel que je cognois, je dis capable de sens commun, que j'enchérirois volontiers sur Plutarque, et dirois qu'il y a plus de distance de tel à tel homme, qu'il n'y a de tel homme à telle beste.*

C'est le prix de l'espée que vous cherchez, non de la guaine; vous n'en donnerez

à l'adventure pas un quatrain, si vous l'avez dépouillée. Il le faut juger par lui-mesme, non par ses atours.

Chacun fuit à le voir naistre, chacun court à le voir mourir.

La robe de César troubla toute Rome, ce que sa mort n'avoit pas fait.

Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme; il est mal-aisé d'y fonder jugement constant et uniforme.

Quelque personnage que l'homme entreprenne, il joue toujours le sien parmi.

C'est une espèce de mocquerie et d'injure, de vouloir faire valoir un *homme* par des qualités mes-advenantes à son rang, quoiqu'elles soient autrement louables, et par les qualités aussi *qui ne doivent pas être les siennes principales*, comme qui loueroit un roi d'estre bon *peintre*, ou bon *architecte*, ou encore bon *arquebusier*, ou bon *coureur de bague*.

Je ne pense point qu'il y ait tant de

malheur en nous, comme il y a de vanité, ni tant de malice, comme de sottise; nous ne sommes pas si pleins de mal, comme d'inanité; nous ne sommes pas si misérables comme nous sommes vils.

On attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privée, qu'à une vie de plus riche estoffe : chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition.

L'empereur, duquel la pompe vous esblouit en public : voyez-le derrière le rideau ; ce n'est rien qu'un homme commun et à l'adventure plus vil que le moindre de ses subjects. La fièvre, la migraine et la goutte l'espargnent-elles non plus que nous? Quand la vieillesse lui sera sur les espaules, les archers de sa garde l'en deschargeront-ils? Quand la frayeur de la mort le transira, se rassurera-t-il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre? Quand il sera en jalousie et caprice, nos bonnestades (*salutations*) le remettront-elles?

Considérons l'homme seul, sans secours estranger, armé seulement de ses armes, et despourvu de la grace et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, et le fondement de son être. Voyons combien il a de tenue en ce bel équipage. Qu'il me fasse entendre par l'effort de son discours, sur quels fondemens il a basti ces grands avantages qu'il pense avoir sur les autres créatures. Qui lui a persuadé que ce branle admirable de la voute céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulans si fièrement sur sa tête, les mouvemens épouvantables de cette mer infinie, soient establis et se continuent tant de siècles, pour sa commodité et pour son service?

Pauvret, qu'a-t-il en soi digne d'un tel avantage? A considérer cette vie incorruptible des corps célestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuée d'une si juste règle. Si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison

que nous avons, comment nous pourra-t-elle égaler à lui? Comment soumettre à notre science son essence et ses conditions?

Je ne touche pas ici, et ne mesle point à cette marmaille d'hommes que nous sommes, et à cette vanité de désirs et cogitations (*pensées*) qui nous divertissent, ces ames vénérables, eslevées par ardeur de dévotion et religion à une constante et conscientieuse méditation des choses divines, lesquelles, préoccupant, par l'effort d'une vive et véhémente espérance, l'usage de la nourriture éternelle, but final et dernier arrêt des chrestiens désirs : seul plaisir, constant, incorruptible : dédaignent de s'attendre à nos nécessiteuses commodités, fluides et ambiguës, et résignent facilement au corps le soin et l'usage de la pasture sensuelle et temporelle.

C'est par la vanité de cette mesme imagination qu'il s'égale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soi m esme et sépare de la presse des autres

créatures, taille les parts aux animaux ses confrères et compagnons, et leur distribue telle portion de facultés et de forces, que bon lui semble. Comment cognoist-il par l'effort de son intelligence lès branles internes et secrets des animaux? Par quelle comparaison d'eux à nous conclut-il la bestise qu'il leur attribue? Quand je me joue à ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi plus que je ne fais d'elle? Nous nous entretenons de singeries réciproques; si j'ai mon heure de commencer, ou de refuser, aussi a-t-elle la sienne.

Pourquoi espaissit l'araignée sa toile en un endroit, et relasche en un autre; se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle-là, si elle n'a et délibération, pousement, et conclusion?

Les arondelles, que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent-elles, sans jugement, et choisissent-elles sans discrétion de mille places, celle qui leur est la plus

commode à se loger? Et, en cette belle et admirable contexture de leurs bastimens, les oiseaux peuvent-ils se servir plutost d'une figure quarrée que de la ronde, d'un angle obtus que d'un angle droit, sans en savoir les conditions et les effets?

Prennent-ils tantost de l'eau, tantost de l'argile, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant?

Se couvrent-ils du vent pluvieux et plantent leur loge à l'orient, sans cognoistre les conditions différentes de ces vents, et considérer que l'un leur est plus salutaire que l'autre?

Planchent-ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans prévoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'aise?

Pourquoi attribuons-nous à je ne sçais quelle inclination naturelle et servile, les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art? En quoi sans y penser, nous leur donnons un très-

grand avantage sur nous, de faire que nature par une douceur maternelle les accompaigne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commodités de leur vie, et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quester par art les choses nécessaires à notre conservation.

Si nous voulons prendre quelque avantage de cela mesme, qu'il est en nous de saisir les animaux, de nous en servir, et d'en user à nostre volonté, ce n'est que ce mesme advantage que nous avons les uns sur les autres.

Il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses que l'homme. Il ne nous faut point une baleine, un éléphant et un crocodile, ni tels autres animaux, desquels un seul est capable de défaire un grand nombre d'hommes : les poux sont suffisans pour faire vaquer la dictature de Sylla : c'est le desjeuné d'un petit ver, que

le cœur et la vie d'un grand et triomphant empereur.

Qui contrerollera de près ce que nous voyons ordinairement ès animaux qui vivent parmi nous, il y a de quoi y trouver des effets autant admirables, que ceux qu'on va recueillant ès pays et siècles estrangers. C'est une mesme nature qui roule son cours. Qui en auroit suffisamment jugé le présent estat, en pourroit sûrement conclure et tout l'advenir et tout le passé.

Quand je rencontre les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux, combien ils ont de part à nos plus grands priviléges, et avec combien de vraisemblance on nous les apparie, certes j'en rabats beaucoup de nostre présomption, et me démets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les autres.

Le renard, de quoi se servent les habitans de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par-dessus la glace de

quelque rivière geslée, et le laschent devant eux pour cet effet, quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son oreille bien près de la glace, pour sentir s'il orra d'une longue ou d'une voisine distance, bruire l'eau courant au-dessous, et selon qu'il trouve par-là, qu'il y a plus ou moins d'espaisseur en la glace, se reculer ou s'avancer; n'aurions-nous pas raison de juger qu'il lui passe par la teste ce mesme discours qu'il feroit en la nostre : et que c'est une ratiocination et conséquence tirée du sens naturel : ce qui fait bruit, se remue; ce qui se remue, n'est pas geslé; ce qui n'est pas geslé est liquide, et ce qui est liquide plie sous le faix.

Nature a embrassé universellement toutes ses créatures, et n'en est aucune qu'elle n'ait bien pleinement fourni de tous moyens nécessaires à la conservation de son estre. Ces plaintes vulgaires que j'oy faire aux hommes, que nous sommes le seul animal abandonné, nu sur la terre nue, lié,

garotté, n'ayant de quoi s'armer et couvrir que de la despouille d'autrui : là où toutes les autres créatures, nature les a revestues de coquilles, de gousses, d'escorse, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison et de soye, selon le besoin de leur estre; les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour défendre, et les a elle-mesme instruites à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, chanter; là où l'homme ne sçait ni cheminer, ni parler, ni manger, ni rien que pleurer sans apprentissage. Ces plaintes-là sont fausses : il y a en la police du monde, une égalité plus grande et une relation plus uniforme.

Il nous eschoit à nous-mesmes, qui ne sommes qu'avortons d'hommes, d'eslancer par fois nostre ame, esveillée par les discours ou exemples d'autrui, bien loin au-delà de son ordinaire : mais c'est une espèce de passion qui la pousse et agite, et

qui la ravit aucunement hors de soy : car ce tourbillon franchi, nous voyons que sans y penser elle se desbande et relasche d'elle-mesme, sinon jusqu'à la dernière touche, au moins jusqu'à n'estre plus celle-là : de façon que lors, à toute occasion, pour un oyseau perdu, ou un verre cassé, nous nous laissons esmouvoir à peu près comme l'un du vulgaire.

Est-il possible de rien imaginer si ridicule que cette misérable et chétive créature, qui n'est pas seulement maîtresse de soi, exposée aux offenses de toutes choses, se die maîtresse et empérière de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en faut de la commander ?

Les cupidités (*passions*) estrangères, que l'ignorance du bien et une fausse opinion ont coulées en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles : ni plus ni moins que si, en une cité, il y avoit si grand nombre d'es-

trangers qu'ils en missent hors les naturels habitants.

A combien de vanité nous pousse cette bonne opinion que nous avons de nous? La plus réglée ame du monde et la plus parfaite, n'a que trop à faire à se tenir en pieds, et à se garder de s'emporter par terre de sa propre foiblesse. Pensent-ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi-bien Socrate qu'un porte-faix? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie, et une légère blessure a renversé le jugement à d'autres. Tant sage qu'il voudra, mais enfin c'est un homme: qu'est-il plus caduque, plus misérable et plus de néant?

Ce privilége que l'homme s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment, qui ait la suffisance d'en recognoistre la beauté et les pièces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir compte de la recette et mises du monde: qui lui a scellé ce privilége? Qu'il nous montre lettres de cette

belle et grande charge? Ont-elles été octroyées en faveur des sages seulement? Elles ne touchent guères de gens. Les fols et les méchans sont-ils dignes de faveur si extraordinaire, et, estant la pire pièce du monde, d'estre préférés à tout le reste?

Les ames des empereurs et des savetiers sont jettées à mesme moule. Considérant l'importance des actions des princes et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produites par quelques causes aussi pesantes et importantes. Nous nous trompons; ils sont menés et ramenés en leurs mouvemens par les mesmes ressorts, que nous sommes aux nostres. La mesme raison, qui nous fait tanser avec un voisin, dresse entre les princes une guerre : la mesme raison qui nous fait fouetter un laquais, tombant en un roi, lui fait ruiner une province.

L'envie d'un seul homme, un dépit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devroient pas esmouvoir deux ha-

rangères à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble.

Ce grand corps a tant de visages et de mouvemens, qui semblent menacer le ciel et la terre : ce furieux monstre à tant de bras et à tant de testes, c'est toujours l'homme foible, calamiteux et misérable. Ce n'est qu'une fourmilière esmue et eschauffée, un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le faux pas d'un cheval, le passage fortuit d'un aigle : un songe, une voix, un signe, une brouée matinière, suffisent à le renverser et porter par terre.

Donnez-lui seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voilà fondu et esvanoui : qu'on lui esvente seulement un peu de poussière aux yeux comme aux mouches à miel de notre poëte (*Virgile*), voilà toutes nos enseignes, nos légions, et le grand Pompeïus mesme à leurs testes rompu et fracassé.

Certes, nous avons estrangement surpayé

ce beau discours de quoy nous nous glorifions, et cette capacité de juger et cognoistre, si nous l'avons achetée au prix de ce nombre infini de passions auxquelles nous sommes incessamment en prinse.

La plus calamiteuse et fragile de toutes les créatures, c'est l'homme, et quant la plus orgueilleuse. Elle se sent et se void logée icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloigné de la voute céleste, avec les animaux de la pire condition des trois : et se va plantant par imagination au-dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel sous ses pieds.

Les philosophes veulent se mettre hors d'eux et eschapper à l'homme. C'est folie au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bestes : au lieu de se hausser, ils s'abattent. Ces humeurs transcendantes m'effrayent, comme les lieux hau

tains et inaccessibles. Et rien ne m'est fascheux à digérer en la vie de Socrates, que ses estases et ses démoneries. Rien si humain en Platon, que ce pourquoy ils disent qu'on l'appelle divin. Et de nos sciences, celles-là me semblent plus terrestres et basses, qui sont les plus haut montées. Je ne trouve rien si humble et si mortel en la vie d'Alexandre, que ses fantasies autour de son immortalisation.

Que l'enfance regarde devant elle; la vieillesse derrière : estoit-ce pas ce que signifioit le double visage de Janus?

Bien sert à la décrépitude de nous fournir le doux bénéfice d'inappercevance et d'ignorance, et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit-ce de nous; mesme en ce temps, où les juges qui ont à décider nos controverses sont communément partisans de l'enfance et intéressez? Au cas que cette piperie m'eschappe à voir, au moins ne m'eschappe-t-il pas à voir que je suis très pipable.

Celui que tu vois grimpant contremont les ruines de ce mur, furieux et hors de soy, en butte de tant de harquebuzades : et cet autre cicatricé, transi et pasle de faim, délibéré de crever plustost que de lui ouvrir la porte; penses-tu qu'ils y soyent pour eux? *Pour tel, à l'adventure, qu'ils ne virent onques et qui ne se donne aucune peine de leur faict, plongé cependant en l'oysiveté et aux delices.*

Moy à cette heure, et moy tantost, sommes bien deux. Quand meilleur, je n'en puis rien dire.

Nous n'allons point, nous rôdons plustost, et tournevirons çà et là : nous nous promenons sur nos pas. Je crains que nostre cognoissance soit foible en tous sens. Nous ne voyons ny guères loing, ny guères arrière. Elle embrasse peu, et vit peu : courte, et en estendue de temps et en estendue de matière.

La moins dédaignable condition de gens me semble estre celle qui par simplesse

tient le dernier rang, et nous offrir un commerce plus reiglé. Les mœurs et les propos des paysans, je les trouve communément plus ordonnés selon la prescription de la vraye philosophie, que ne sont ceux de nos philosophes.

C'est à nous, vieillesse, à resver et baguenauder, et à la jeunesse à se tenir sur la réputation et sur le bon bout. Elle va vers le monde, vers le crédit : nous en venons.

Il faudroit donner le fouet à un jeune homme, qui s'amuseroit à choisir le goust du *vin* et des *sauces*.

Je suis de cet advis, que la plus honorable vacation est de servir au public et estre utile à beaucoup.

Ce flusteur protocole de Gracchus, qui amollissoit, roidissoit et contournoit la voix de son maistre, lorsqu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit-il, si le mouvement et qualité du son n'avoit force à esmouvoir et altérer le jugement des audi-

teurs? Vrayement il y a bien de quoi faire si grande feste de la fermeté de cette belle pièce, qui se laisse manier et changer au branle et accidens d'un si léger vent.

Comparez la vie d'un homme asservy à telles imaginations, à celle d'un laboureur, se laissant aller après son appétit naturel, mesurant les choses au seul sentiment présent, sans science et sans prognostique, qui n'a du mal que lorsqu'il l'a : où l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins : comme s'il n'étoit point assez à temps pour souffrir le mal lorsqu'il y sera; il l'anticipe par fantasie, et luy court au-devant.

J'en oy (*entends*) qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses; mais, à faute d'éloquence, ne les pouvoir mettre en évidence : *c'est une baye.* Sçavez-vous, à mon advis, que c'est que cela? Ce sont des ombrages qui leur viennent de quelques conceptions informes,

ne peuvent desmesler et esclaircir
dans, ny par conséquent produire
hors : *Ils ne s'entendent pas encore*
iesmes.

monde regarde tousjours vis-à-vis
je replie ma veue au-dedans, je la
:, je l'amuse là. Chacun regarde
t soy; moy je regarde devant
Je n'ay affaire qu'à moy, je me con-
sans cesse, je me contrerolle, je me
e. Les autres vont tousjours ailleurs;
y pensent bien, ils vont tousjours
: moy je me roulle en moy-mesme.
est certaine façon d'humilité subtile
iist de la présomption, comme cette-
ue nous recognoissons nostre igno-
en plusieurs choses, et sommes si
bis d'avouer qu'il y ait, ès ouvrages
ture, aucunes qualités et conditions
ous sont imperceptibles, et desquelles
: suffisance ne peut descouvrir les
ns et les causes. Par cette honneste et
ientieuse déclaration, nous espérons

gaigner qu'on nous croira aussi de celles que nous dirons entendre.

On a raison de donner à l'esprit humain les barrières les plus contraintes qu'on peut. En l'estude, comme au reste, il lui faut compter et reigler ses marches : il lui faut par art tailler les limites de sa chasse. On le bride et garotte de religions, de loix, de coustumes, de science, de préceptes, de peines et récompenses mortelles et immortelles : encore voit-on que par sa volubilité et dissolution il eschappe à toutes ces liaisons. C'est un corps vain, qui n'a pas où estre saisi et assené ; un corps divers et difforme, auquel on ne peut asseoir nœud ny prise.

De quel fruit pouvons-nous estimer avoir esté, à Varron et Aristote, cette intelligence de tant de choses ? Les a-t-elle exemptez des incommodités humaines ? Ont-ils esté deschargez des accidens qui pressent un crocheteur ? Ont-ils tiré de la logique quelque consolation à la goutte ? Pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux

jointures, l'en ont-ils moins sentie? Sont-ils entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'aucunes nations s'en resjouissent.

C'est l'orgueil qui jette l'homme à quartier des voyes communes, qui lui fait embrasser les nouvelletez, et aimer mieux estre chef d'une troupe errante et desvoyée au sentier de perdition, aimer mieux estre régent et précepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de vérité, se laissant mener et conduire par la main d'autruy à la voye battue et doicturière.

O la vile chose et abjecte que l'homme, s'il ne s'eslève au-dessus de l'humanité!

C'est un grand ouvrier de miracle que l'esprit humain.

Voulez-vous un homme sain? le voulez-vous réglé, et en ferme et seure posture? Affublez-le de ténèbres, d'oisiveté et de pesanteur; il nous faut abestir pour nous assagir (*rendre sage*), et nous esblouir, pour nous guider.

Puisque les *sens* ne peuvent arrester nostre dispute, estant pleins eux-mesmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison: aucune raison ne s'establira sans une autre raison, nous voilà à reculons jusques à l'infiny.[1]

Il n'est cœur si mol, que le son de nos tabourins et de nos trompettes n'eschauffe, ni si dur que la douceur de la musique n'esveille et ne chatouille : ni ame si revesche, qui ne se sente touchée de quelque révérence, à considérer cette vastité sombre de nos églises, la diversité d'ornemens et ordre de nos cérémonies, et ouyr le son dévotieux de nos orgues et l'harmonie si posée et si religieuse de nos voix. Ceux mesmes qui y entrent avec mespris, sentent

[1] Pensée profonde qui montre bien évidemment Dieu comme le principe de toute raison. Après cela, toute philosophie qui prétend se passer de Dieu est suffisamment jugée.

L.

quelque frisson dans le cœur et quelque horreur, qui les met en défiance de leur opinion.

Nous ne sommes jamais chez nous; nous sommes toujours au-delà. La crainte, le désir, l'espérance, nous eslancent vers l'advenir ; et nous desrobent le sentiment et la considération de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus.

La première considération que j'ay sur le subject des sens, est que je mets en doubte que l'*homme* soit pourveu de tous sens naturels. Je voy plusieurs animaux, qui vivent une vie entière et parfaite, les uns sans la veue, autres sans l'ouye : qui sçait si à nous aussi il ne manque pas encore un, deux, trois, et plusieurs autres sens? Car, s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peut découvrir le défaut. Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle, qu'il n'y

void pas, impossible de luy faire désirer la veue et regretter son défaut.

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clair semez, qui soit suspendue au hault des tours de Notre-Dame de Paris; il verra par raison évidente qu'il est impossible qu'il en tombe; et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs) que la veue de cette haulteur extrême ne l'espouvante et ne le transisse. Car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries qui sont en nos clochers, si elles sont façonnées à jour, encore qu'elles soyent de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée. Qu'on jette une poultre entre ces deux tours d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre.

Il s'en faut tant que nos forces conçoi-

vent la haulteur divine, que, des ouvrages de nostre Créateur, ceux-là portent mieux sa marque, et sont mieux siens que nous entendons le moins.

Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soy, jamais l'homme ne recognoistra ce qu'il doit à son maistre : il fera tousjours de ses œufs poulles, comme on dit : il le faut mettre en chemise.

Il n'y a aucuns de nous qui s'offense tant de se voir apparier à Dieu, comme il fait de se voir déprimer au rang des autres animaux : tant nous sommes plus jaloux de nostre intérest que de celui de nostre Créateur.

J'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'Université, et lesquels j'aimerois mieux ressembler.

Faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'espérer enjamber plus que l'étendue de nos jambes, cela est impossible et mons-

trueux : ny que l'homme se m
dessus de soy et de l'humanité ;
peut voir que de ses yeux, ny de
de ses prises. Il s'eslèvera si Dieu
extraordinairement la main : il s
abandonnant et renonçant à se
moyens, et se laissant hausser et
par les moyens purement célest
nostre foy chrestienne, non à
stoïque, de prétendre à cette
miraculeuse métamorphose.

Rampant au limon de la ter
laisse pas de remarquer jusque
rues la haulteur inimitable d'auc
héroïques. *C'est quelque chose*
volonté bonne, quand les jambes m

Le monde va se pipant aisém
qu'il désire.

Ceux qui ont apparié nostre
songe, ont eu de la raison à l'
plus qu'ils ne pensoient. Quand
geons, nostre ame vit, agit, exe
ses facultez, ne plus ne moins c

elle veille. Nous veillons dormants, et veillants dormons. Encore le sommeil en sa profondeur endort parfois les songes; mais nostre veiller n'est jamais si esveillé qu'il purge et dissipe bien à poinct les resvèries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes. Nostre ame et nostre raison recevant les fantaisies et opinions qui lui naissent en dormant, et authorisant les actions de nos songes de pareille approbation, qu'elle fait celle du jour: pourquoy ne mettons-nous en doubte si nostre pensée, nostre agir est pas un autre songe, et nostre veiller quelque espèce de dormir.

Les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes et prestes à tout; sinon instruites, au moins instruisables.

Quand je me confesse à moi religieusement, je trouve que la meilleure bonté que j'aye, a quelque teinture vicieuse. L'*homme* en tout partout et n'est que rapiessement et bigarrure.

Il ne fut jamais crochet
lette qui ne pensast avoir
pour sa provision. Nous re
sément ès autres l'advanta
de la force corporelle, de l
la disposition de la beauté
tage du jugement, nous
personne, et les raisons
simple discours naturel en
semble qu'il n'a tenu qu'à
costé-là, que nous ne les

La raison humaine est u
et dangereux.

Je cognois des hommes
diverses parties belles; q
le cœur, qui l'adresse, qui
qui le langage, qui une s
autre, mais de grand hom
et ayant tant de belles p
ou un tel degré d'excelle
doive admirer ou compar
nous honorons du temps pa
ne m'en a fait voir nul.

A quelque chose sert le malheur. Il fait bon naistre en un siècle fort dépravé; car, par comparaison d'autruy, vous estes estimé vertueux à bon marché. Qui n'est que parricide en nos jours et sacrilége, il est homme de bien et d'honneur [1].

C'est un grand despit qu'on s'adresse à vous parmi vos gens pour vous demander où est *Monsieur*, et que vous n'ayez que le reste de la bonnettade qu'on fait à votre barbier ou à votre secrétaire.

Nature nous a estrennez d'une large faculté à nous entretenir à part : et nous y appelle souvent pour nous apprendre que nous devons en partie à la société, mais en la meilleure partie à nous.

L'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion que n'a le pauvre, et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne qu'à la

[1] Ce n'est là qu'une exagération spirituelle. Nous avons vu des temps où c'eut été à peine une vérité. L.

Il y a tant de mauvais pas, que, pour le plus seur, il faut un peu légèrement et superficiellement couler ce monde; et le glisser, non pas l'enfoncer. La volupté mesme est douloureuse en sa profondeur.

Mon opinion est, qu'il se faut prester à autruy, et ne se donner qu'à soy-mesme.

Il ne faut pas tant regarder ce qu'on mange, qu'avec qui on mange.

Les hommes, de la société et familiarité desquels je suis en queste, sont ceux qu'on appelle honnestes et habiles hommes: l'image de ceux icy me dégouste des autres.

Une ame bien née, et exercée à la practique des hommes, se rend pleinement agréable d'elle-mesme. L'art n'est autre chose que le contrerolle et le registre des productions de telles ames.

Le conseil de Platon ne me plaist pas, de parler tousjours d'un langage maistral à ses serviteurs, sans jeu, sans familiarité, soit envers les masles, soit envers les femelles. Il est inhumain et injuste de faire tant

CHAPITRE V.

DE LA SOCIÉTÉ.

Le plus vieil et mieux cogneu mal est tousjours plus supportable, que le mal récent et inexpérimenté.

Les hommes se donnent à louage. Leurs facultez ne sont pas pour eux; elles sont pour ceux à qui ils s'asservissent; leurs locataires sont chez eux, ce ne sont pas eux. Cette humeur commune ne me plaist pas. Il faut mesnager la liberté de nostre ame, et ne l'hypothéquer qu'aux occasions justes : lesquelles sont en bien petit nombre, si nous jugeons sainement.

quelque prix que ce soit. En quelque assiette qu'on les couche, ils s'appilent et se rangent en se remuant et s'entassant: comme des corps mal unis, qu'on empoche sans ordre, trouvent d'eux-mesmes la façon de se joindre et s'emplacer les uns parmi les autres, souvent mieux que l'art ne les eust sceu disposer.

Ces grandes et longues altercations de la meilleure forme de société, et des reigles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de nostre esprit: comme il se trouve ès arts plusieurs subjects qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute, et n'ont aucune vie hors de-là. Telle peinture de police seroit de mise en un nouveau monde: mais nous prenons un monde desjà faict et formé à certaines coustumes. Nous ne l'engendrons pas comme Pirrha, ou comme Cadmus. Par quelque moyen que nous ayons loi de le redresser et ranger de nouveau, nous ne pouvons guères le tordre de son accous-

tumé plys que nous ne rompions tout.

La sottise est une mauvaise qualité; mais de ne la pouvoir supporter, et s'en despiter et ronger, comme il m'advient, c'est une autre sorte de maladie, qui ne doit guères à la sottise en importunité.

Rien ne presse un estat que l'innovation: le changement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie.

Il semble qu'il y ayt des mouvemens, naturels les uns, les autres fiévreux en ces grands corps, comme aux nostres.

Les astrologues ont beau jeu à nous advertir, comme ils font, de grandes altercations et mutations prochaines : leurs devinations sont présentes et palpables; il ne faut pas aller au ciel pour cela. Nous n'avons pas seulement à tirer consolation de cette société universelle de mal et de menasse; mais encore quelque espérance pour la durée de nostre estat : d'autant que naturellement, rien ne tombe là où tout tombe. La maladie universelle est la santé

particulière. La conformité est qualité ennemie à la dissolution.

L'estude des livres, c'est un mouvement languissant et foible qui n'eschauffe point: là où la conférence *(conversation)* apprend et exerce en un coup. L'unisson est qualité du tout ennyeuse en la conférence. Mais, comme nostre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et reiglez, il ne se peut dire combien il perd et s'abastardit par le continuel commerce et fréquentation, que nous avons avec les esprits bas et maladifs. Il n'est contagion qui s'espande comme celle-là.

Nous vivons et négocions avec le peuple. Si sa conversation nous importune, si nous desdaignons à nous appliquer aux ames basses et vulgaires (et les basses et vulgaires sont souvent aussi reiglées que les plus déliées; et toute sapience (*sagesse*) est insipide qui ne s'accommode à l'insipience commune); il ne nous faut plus entremettre ny de nos propres affaires, ny

de ceux d'autruy : et les publiques et les privés se desmeslent avec ces gens-là.

Je louerois une ame à divers estages, qui sache et se tendre et se desmontrer, qui soit bien partout où sa fortune la porte, qui puisse deviser avec son voisin de son *bastiment*, de sa *chasse* et de sa *querelle*, entretenir avec plaisir un *charretier* et un *jardinier*. J'envie ceux qui savent s'apprivoiser au moindre de leur suite, et dresser de l'entretien en leur propre train.

La conservation des estats est chose qui vraisemblablement surpasse nostre intelligence. La nécessité compose les hommes et les assemble. Cette cousture fortuite se forme après en loix. Car il en a esté d'aussi sauvages qu'aucune opinion humaine puisse enfanter, qui toutesfois ont maintenu leurs corps, avec autant de santé et longueur de vie, que celles de Platon et Aristote sauroient faire. Et certes, toutes ces descriptions de police, feintes par art, se

trouvent ridicules et ineptes à mettre en practique.

Quand quelque pièce se desmanche, on peut l'estayer : on peut s'opposer à ce que l'altération et corruption naturelle à toutes choses ne nous esloigne trop de nos commencemens et principes : mais d'entreprendre à refondre une si grande masse et à changer les fondemens d'un si grand bastiment, c'est à faire à ceux qui pour descrasser effacent, qui veulent amender les défauts particuliers par une confusion universelle, et guérir les maladies par la mort.

L'excellente et meilleure police est, à chacune nation, celle sous laquelle elle s'est maintenue. Sa forme et commodité essentielle dépend de l'usage.

Le monde n'est qu'une branloire perenne (*perpétuelle*). Toutes choses y branlent sans cesse, la terre, les rochers du Caucase, les pyramides d'Égypte, et du branle public et du leur. La constance mesme

n'est autre chose qu'un branle plus languissant.

Je ne puis asseurer mon object : il va trouble et chancelant d'une yvresse naturelle. Je le prens en ce poinct, comme il est en l'instant que je m'amuse à lui. Je ne peinds pas l'estre, je peinds le passage : non un passage d'aage en autre, ou, comme dict le peuple, de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Il faut accommoder mon histoire à l'heure. Si mon ame pouvoit prendre pied, je ne m'essayerois pas, je me résoudrois : elle est tousjours en apprentissage et en espreuve.

Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme espèces sous un genre, c'est le mirouer, où il nous faut regarder pour nous cognoistre de bon biais. Somme *(enfin)*, je veux que ce soit le livre de mon escolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix et de coustumes, nous apprennent à juger sainement des nostres, et apprennent nostre juge-

ment a recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse : qui n'est pas un légier apprentissage.

Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la fréquentation du monde. Nous sommes tous contraints et amoncelez en nous, et avons la veue raccourcie à la longueur de nostre nez.

C'est une qualité inséparable des erreurs populaires. Après la première qui part, les opinions s'entrepoussent, suivant le vent, comme les flots. On n'est pas du corps, si on s'en peut desdire : si on ne vague le train commun.

CHAPITRE VI.

DES SOUVERAINS ET DE LA ROYAUTÉ.

Quant au commander qui semble estre si doux; considérant l'imbécillité du jument humain, et la difficulté du choix ès choses nouvelles et douteuses, je suis fort de cet advis, qu'il est bien plus aisé et plus plaisant de suivre, que de guider.

Ce n'est pas peu de chose que d'avoir à régler autruy, puisqu'à régler nous-mesmes, il se présente tant de difficultez.

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide, qui oblige les actions des princes à estre examinées après leur mort.

Ils sont compagnons, sinon maistres des loix : ce que la justice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle l'ayt sur leur réputation et biens de leurs successeurs, choses que souvent nous préférons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulières aux nations où elle est observée, et désirable à tous bons princes, qui ont à se plaindre de ce qu'on traite la mémoire des meschants comme la leur.

L'honneur que nous recevons de ceux qui nous craignent, ce n'est pas honneur : ces respects se doivent à la royauté, non à moy. Vois-je pas que le meschant, le bon roy, celuy qu'on hait, celuy qu'on aime, autant est à l'un que l'autre : de mesmes apparences, de mesme cérémonie estoit servy mon prédécesseur, et le sera mon successeur. Si mes subjects ne m'offensent pas, ce n'est tesmoignage d'aucune bonne affection : pourquoy le prendrai-je en cette part-là, puisqu'ils ne pourroient quand ils voudroient ! Nul ne me suit pour

l'amitié qui soit entre luy et moy : car il ne s'y sçauroit coudre amitié, où il y a si peu de relation, et de correspondance. Ma hauteur m'a mis hors du commerce des hommes : il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suivent par contenance et par coustume, ou plustost que moy ma fortune, pour en accroistre la leur. Tout ce qu'ils me dient et font, ce n'est que fard, leur liberté estant bridée de toutes parts par la grande puissance que j'ay sur eux : je ne vois rien autour de moy que couvert et masqué.

Sauf le nom de sire, on va bien avant avec nos roys. Et voyez aux provinces esloignées de la cour, nommons Bretaigne pour exemple, le train, les subjects, les officiers, les occupations, le service et cérémonie d'un seigneur retiré et casanier, nourry entre ses valets; et voyez aussi le vol de son imagination, il n'est rien plus royal : il oyt parler de son maistre une fois l'an comme du roy de Perse : et ne le

recognoist que par quelque vieux
sinage, que son secrétaire tient e
gistre.

Nous devons la subjection et obéi
également à tous roys : car elle re
leur office; mais l'estimation, non
que l'affection, nous ne la devons
leur vertu.

Le reste de la France prend pour
la règle de la cour. Qu'ils se despl
de cette vilaine chaussure, qui mor
à descouvert nos membres occulte
lourd grossissement de pourpoints
nous fait tous autres que nous ne son
si incommode à s'armer : et ainsi d'
pareilles introductions, nouvelles
cieuses : elles se verront incontine
vanouyes et descriées. Ce sont erreu
perficielles, mais pourtant de ma
prognostique : et sommes advertis q
massif se desment, quand nous v
fendiller l'enduict et la crouste d
parois.

Nos loix sont libres assez; et le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois, à peine deux fois en sa vie. La subjection essentielle et effectuelle ne regarde d'entre nous, que ceux qui s'y convient, et qui ayment à s'honorer et enrichir par tel service : car qui se veut tapir en son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle, et sans procès, il est aussi libre que le duc de Venise.

Ce que j'adore moy-mesme aux roys, c'est la foule de leurs adorateurs. Toute inclination et soumission leur est due, sauf celle de l'entendement : ma raison n'est pas duite à se courber et fleschir; ce sont mes genoux.

La jurisdiction ne se donne point en faveur du juridiciant : c'est en faveur du juridicié. On fait un supérieur, non jamais pour son profit, ains pour le profit de l'inférieur et un médecin pour le malade, non pour soy. Toute magistrature, comme tout art, jette sa fin (*son objet*) hors d'elle.

Les subjects d'un prince excessif dons se rendent excessifs en demandes ils se taillent, non à la raison, mais l'exemple. Ce n'est jamais faict : le reçu ne se met plus en compte : on n'ayme la libéralité que future : parquoy plus un prince s'espuise en donnant, plus il s'appauvrit d'amys. Comment assouviroit-il les envies qui croissent à mesure qu'elles se remplissent ? Qui a sa pensée à prendre, ne l'a plus à ce qu'il a prins. La convoitise n'a rien si propre que d'estre ingrate.

C'est une espèce de pusillanimité aux monarques, et un tesmoignage de ne sentir point assez ce qu'ils sont, de travailler à se faire valloir et paroistre par despenses excessives. Ce seroit chose excusable en pays estranger : mais parmy ses subjects, où il peut tout, il tire de sa dignité le plus extrême degré d'honneur où il puisse arriver.

Outre ce, il semble aux subjects spectateurs de ces triomphes, qu'on leur fait

montre de leurs propres richesses et qu'on les festoye à leurs despens. Car les peuples présument volontiers des roys, comme nous faisons de nos valets, qu'ils doivent prendre soing de nous apprester en abondance tout ce qu'il nous faut; mais qu'ils n'y doivent aucunement toucher de leur part.

Qui ne participe au hazard et difficulté, ne peut prestendre intérest à l'honneur et plaisir qui suit les actions hazardeuses. C'est pitié de pouvoir tánt, qu'il advienne que toutes choses vous cèdent. Cette aisance et lasche facilité de faire tout baisser sous soy, est ennemie de toute sorte de plaisir. C'est glisser cela, ce n'est pas aller : c'est dormir, ce n'est pas vivre.

C'est un plaisir fade et nuisible d'avoir à faire à gens qui nous admirent et fassent place.

A ceux qui nous régissent et commandent, qui tiennent le monde en leur main, ce n'est pas assez d'avoir un enten-

dement commun, de pouvoir ce que nous pouvons.

Ils sont bien loing au-dessous de nous, s'ils ne sont bien loing au-dessus; comme ils promettent plus, ils doivent aussi plus.

Si les plus plattes raisons sont les mieux assises; les plus basses et lasches, et les plus battues, se couchent mieux aux affaires. Pour conserver l'authorité du conseil des roys, il n'est pas besoing que les personnes profanes y participent, et y voyent plus avant que de la première barrière.

Le plus aspre et difficile mestier du monde, à mon gré, c'est faire dignement le roy. J'excuse plus de leurs fautes qu'on ne fait communément, en considération de l'horrible poids de leur charge, qui m'estonne. Il est difficile de garder mesure, à une puissance si desmesurée.

Je voudrois au mestier de courtisan un homme content de sa fortune et nay de moyenne fortune : d'autant que, d'une

part, il n'auroit point de crainte de toucher vivement et profondément le cœur du maistre, pour ne perdre par-là le cours de son avancement ; et, d'autre part, pour estre d'une condition moyenne, il auroit plus aisée communication à toute sorte de gens. Je le voudrois à un homme seul : car respandre le privilége de cette liberté et privauté à plusieurs engendreroit une nuisible irrévérence. Ouy, et de celui-là, je requerrois surtout la fidélité du silence.

Il n'y a nul de nous qui ne vale moins que les roys s'il estoit ainsi continuellement corrompu, comme ils sont de cette canaille de gens. Comment, si Alexandre, ce grand et roy et philosophe, ne s'en pust deffendre? j'eusse eu assez de fidélité, de jugement et de liberté pour cela. Ce seroit un office sans nom; autrement, il perdroit son effect et sa grace.

Les dignitez, les charges, se donnent nécessairement plus par fortune que par mérite : et a-t-on tort souvent de s'en

prendre aux roys. Au rebours, c'est merveille qu'ils y ayent tant d'heur, y ayant si peu d'adresse : car la nature ne leur a pas donné la veue, qui se puisse estendre à tant de peuples pour en discerner la précellence; et percer nos poitrines, où loge la cognoissance de nostre volonté et de nostre meilleure valeur : il faut qu'ils nous trient par conjecture et à tastons : par la race, les richesses, la doctrine, la voix du peuple, très-foibles arguments. Qui pourroit trouver moyen qu'on en peust juger par justice, et choisir les hommes par raison, establiroit de ce seul trait une parfaite forme de police.

CHAPITRE VII.

DE L'ÉDUCATION.

La plus grande difficulté et importance de l'humaine science semble estre en cet endroit, où il se traite de la nourriture et institution des enfans.

Une opinion receue d'un chacun, est que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parens. Cette amour naturelle les attendrit trop, et relasche, voire les plus sages : ils ne sont capables ny de chastier ses fautes, ny de le voir nourri grossièrement comme il faut, et hazardeusement, ils ne le sçauroient souffrir revenant suant et poudreux de son exercice, boire

chaud, boire froid, ny le voir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le florect au poing, ou la première harquebuse. Car il n'y a remède, qui en veut faire un homme de bien, sans doute il ne le faut espargner en cette jeunesse : et faut souvent choquer les règles de la médecine.

Ce n'est pas assez de lui roidir l'ame, il lui faut aussi roidir les muscles : elle est trop pressée, si elle n'est secondée : et a trop à faire, de seule fournir à deux offices.

L'authorité du gouverneur (qui doit estre souveraine sur lui), s'interrompt et s'empesche par la présence des parens. Joint que ce respect que la famille lui porte, la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont à mon opinion pas légères incommoditez en cet aage.

Si son gouverneur tient de mon humeur, il lui formera la volonté à estre très-loyal serviteur de son prince, et très-affectionné et très-courageux; mais il lui refroidira

l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir public. Outre plusieurs autres inconvéniens, qui blessent notre liberté, par ces obligations particulières, le jugement d'un homme gagé et achetté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'imprudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peut avoir ny loy ny volonté, de dire et penser que favorablement d'un maistre, qui, parmi tant de milliers d'autres subjects, l'a choisi pour la nourrir et élever de sa main. Cette faveur et utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise et l'esblouissent.

Qui ne voit qu'en un estat tout despend de son éducation et nourriture? et cependant sans aucune discrétion, on la laisse à la merci des parens, tant fols et meschans qu'ils soient.

L'institution (*l'éducation*) se doit conduire par une sévère douceur, non comme il se fait. Au lieu de convier les enfans aux lettres, on ne leur présente qu'horreur et

cruauté : ostez-moi la violence et la force ; il n'est rien à mon advis qui abatardisse et estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiment, ne l'y endurcissez pas : endurcissez-le à la sueur et au froid, au vent, au soleil, et aux hazards qu'il lui faut mespriser : ostez-lui toute molesse et délicatesse au vestir et coucher, au manger et au boire : accoustumez-le à tout; que ce ne soit pas un beau garçon et *dameret*, mais un garçon vert et vigoureux.

Enfant, homme, vieil, j'ai tousjours creu et jugé de mesme ; mais, entre autres choses, cette police de la pluspart de nos colléges m'a tousjours despleu. On eust failli à l'adventure moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule de jeunesse captive. On la rend desbauchée, l'en punissant avant qu'elle le soit.

Quelle manière, pour esveiller l'appétit envers leur leçon, à ces tendres âmes, et

craintives, de les y guider d'une troigne effroyable, les mains armées de fouets? Inique et pernicieuse forme!

Je veux que la bienséance extérieure, et l'entregent, et la disposition de la personne se façonne, quant et quant l'ame. Ce n'est pas une *ame*, ce n'est pas un *corps* qu'on dresse, c'est un *homme*, il n'en faut pas faire à deux fois.

Le commerce des hommes est merveilleusement propre à l'éducation et la visite des pays estrangers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas à *Santa Rotonda*, ou, comme d'autres, combien le visage de Néron, de quelque vieille ruyne de-là, est plus long ou plus large que celui de quelque pareille médaille : mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations, et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'autrui.

A cet apprentissage, tout ce qui se pré-

sente à nos yeux sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matières.

J'ai veu cependant qu'on s'entretenoit au haut bout d'une table de la beauté d'une tapisserie, ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout.

On ne cesse de criailler à nos oreilles, comme qui verseroit dans un entonnoir; et nostre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrois que le maistre corrigeast cette partie, et que de belle arrivée, selon la portée de l'ame, qu'il a en main, il commençast à la mettre sur la montre, lui faisant gouster les choses, les choisir, et discerner d'elle-mesme, quelquefois lui ouvrant le chemin, quelquefois le lui laissant ouvrir.

On lui dira que c'est que sçavoir et ignorer, qui doit estre le but de l'estude : que c'est que vaillance, tempérance et justice : la

servitude et la subjection, la licence et la liberté : ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice : à quelles marques on cognoist le vrai et solide consentement : jusques où il faut craindre la mort, la douleur et la honte : quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant de divers branles en nous. Car il me semble que les premiers discours, de quoi on lui doit abbreuver l'entendement, ce doivent estre ceux qui règlent ses mœurs et son sens, qui lui apprendront à se cognoistre, et à sçavoir bien mourir, et bien mourir vivre. Entre les arts libéraux, commençons par l'art qui nous faicts libres.

Qu'on l'instruise surtout à se rendre, et à quitter les armes à la vérité, tout aussitost qu'il l'appercevra : soit qu'elle naisse ès mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en lui-mesme par quelque ravissement.

Ce n'est pas assez que nostre institution (*éducation*) ne nous gaste pas, il faut qu'elle nous change en mieux.

Que mon guide se souvienne, ou
charge, et qu'il n'imprime pas ta
disciple la date de la ruine de Ca
que les mœurs de Hannibal et de S
ni tant où mourut Marcellus, que
quoi il fut indigne de son devoi
mourust-là. *Qu'il ne lui apprenne p*
les histoires, qu'à en juger.

Il faut qu'il emboive leurs humeu
qu'il apprenne leurs préceptes,
oublie hardiment, s'il veut, d'oi
tient; mais qu'il se les sache appro

La vérité et la raison sont co
à un chacun, et ne sont non plu
les a dites premièrement, qu'à ce
dit après.

C'est une grande simplesse d'ap
à nos enfans la science des astre
mouvement de la huictième sphère
que les leurs propres.

Ostez, ostez toutes ces subtilit
neuses de la dialectique, de quoi

discours de la philosophie, sachez les choisir et traitter à point; ils sont plus aisez à concevoir qu'un conte de Boccace. Un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou escrire. *La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la décrépitude.*

Qu'on mette en fantaisie (*à l'enfant*) une honneste curiosité de s'enquérir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de lui, il le verra : un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de César, ou de Charlemagne. Il s'enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce Prince, et de celui-là. Ce sont choses très-plaisantes à apprendre, et très-utiles à savoir.

En la practique des hommes, j'entens y comprendre, et principalement ceux qui ne vivent qu'en la mémoire des livres. Il pratiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siècles,

C'est un vain estude qui veut : mais qui veut aussi c'est un estude de fruit inestimable : et le seul estude, comme dit Platon, que les Lacédémoniens eussent réservé à leur part. Quel profit ne fera-t-il en cette part-là, à la lecture des vies de nostre Plutarque?

On lui apprendra de n'entrer en discours et contestation, que là où il verra un champion digne de sa lutte : et là mesme à n'employer pas tous les jours qui lui peuvent servir, mais ceux-là seulement qui lui peuvent le plus servir.

Comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoiqu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas, comme ceux que nous mettons en quelque chemin dessigné : aussi nostre leçon se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se mestant à toutes nos actions, se coulera sans se faire séntir.

Les jeux mesmes et les exercices seront

une bonne partie de l'estude : la course, la lucte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes.

Comme aux accoustrements, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particulière et inusitée : de mesme au langage, *la recherche des frases nouvelles*, *des mots peu cogneus*, *vient d'une ambition scholastique et puérile*. Peussé-je ne me servir que de ceux qui servent aux hales à Paris ?

Qu'on le rende délicat au choix et triage de ses raisons, et aimant la pertinence, et par conséquent la briefveté.

On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnager de sa suffisance (*capacité*), quand il l'aura acquise, à ne se formaliser point des sottises et fables qui se diront en sa présence : car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de nostre appétit.

Qu'il se contente de se corriger soi-mesme, et ne semble pas reprocher à autrui

tout ce qu'il refuse à faire, ni contraster aux mœurs publiques.

Qu'on lui face entendre, que de confesser la faute qu'il descouvrira en son propre discours, encore qu'elle ne soit apperçeue que par lui, c'est un effect de jugement et de sincérité, qui sont les principales parties qu'il cherche.

Que l'opiniastrer et contester sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames. Que se r'adviser et se corriger, abandonner un mauvais parti, sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes et philosophiques.

Ceux qui, comme nostre usage porte, entreprennent d'une mesme leçon et pareille mesure de conduite, régenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes : ce n'est pas merveille, si en tout un peuple d'enfans, ils en rencontrent à peine deux ou trois, qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline.

Qu'on ne lui demande pas seulement

compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance. Et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le tesmoignage de sa mémoire, mais de sa vie.

Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subjets, pour voir s'il l'a encore bien pris et bien faict sien.

C'est tesmoignage de crudité et indigestion que de régorger la viande comme on l'a avallée : l'estomach n'a pas faict son opération, s'il n'a faict changer la façon et la forme à ce qu'on lui avoit donné à cuire.

Il est bon que le maistre le face trotter devant lui, pour juger de son train : et juger jusques à quel point il se doit ravaller pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion, nous gastons tout. Et de la sçavoir choisir, et s'y conduire bien mesurément, c'est une des plus ardues besoignes que je sache : et est l'effect d'une haute ame et bien forte, sçavoir con-

descendre à ces alleures puériles et les guider.

Après qu'on lui aura appris ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, physique, géométrie, rhétorique : et la science qu'il choisira, ayant desja le jugement formé, il en viendra bientost à bout.

Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il aime mieux ouyr une fable que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra : qui au son du tabourin, qui arme la jeune ardeur de ses compagnons, se destourne à un autre, qui l'appelle au jeu des batteleurs : qui par souhait ne trouve plus plaisant et plus doux, revenir poudreux et victorieux d'un combat, que de la paulme, ou du bal, avec le prix de cet exercice : je n'y trouve autre remède, sinon *qu'on le mette patissier dans quelque bonne ville :* fust-il fils d'un duc.

Sçavoir *par cœur* n'est pas sçavoir : c'est

qu'on a donné en garde à sa mé-
Ce qu'on sçait droitement, on en
, sans regarder au patron, sans
les yeux vers son livre. Faschcuse
ce, qu'une suffisance pure *livres-*
m'attens qu'elle serve d'ornement,
fondement.

veu chez moi un mien ami, par
de passe-temps, ayant affaire à
es pédans, contrefaire un jargon
natias, propos sans suite, tissu de
apportées, sauf qu'il estoit souvent
dé de mots propres à leurs dispu-
ıuser ainsi tout un jour ce sot à
:e, pensant toujours respondre aux
ıns qu'on lui faisoit. Et si estoit
de lettre et de réputation, et qui
ıe belle robbe.

nères ont raisons de tancer leurs
quand ils contrefont les borgnes,
eux, et les bicles, et tels autres
de la personne : car outre ce que
ainsi tendre en peut recevoir un

mauvais ply, je ne sçai comment il sem
que la fortune se joue à nous prendre
mot.

Que sa conscience et sa vertu rélui
en son parler, et n'ayent que la raison p
conduite.

Si nostre ame n'en va un meilleur bra
si nous n'en avons le jugement plus s
j'aymerois aussi cher que mon escolier
passé le temps à jouer à la paulme
moins le corps en seroit plus allè
voyez-le revenir de-là, après quinze
seize ans employez, il n'est rien si r
propre à mettre en besogne : tout ce
vous y recognoissez d'avantage, c'est
son *latin* et son *grec* l'on rendu plus s
présomptueux qu'il n'estoit parti de la r
son. Il en devoit rapporter l'ame plei
il ne l'en rapporte que bouffie : et l'a s
lement enflée, en lieu de la grossir.

Combien leurs classes seroient plus
cemment jonchées de fleurs et de feuill
que de tronçons d'osiers sanglans ?

feroy pourtraire la joye, l'allégresse, et *flora*, et les *graces* : comme fit en son eschole le philosophe Speucippus. Où est leur profit, que là fust aussi leur esbat? On doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant : et enfieller celles qui lui sont nuisibles.

Ces pédans, comme dit Platon des sophistes, leurs germains, sont de tous les hommes ceux qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes, et seuls entre tous les hommes, qui non seulement n'amandent point ce qu'on leur commet, comme faict un charpentier et un masson : mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré.

Il faut apprendre soigneusement aux enfans de haïr les vices *de leur propre contexture*, et leur en faut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuyent non en leur action seulement, *mais surtout en leur cœur* : que la pensée mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent.

Puisque la philosophie est celle instruict à vivre, et que l'enfan leçon, comme les autres aages, ne la lui communique-t'on? On prent à vivre, quand la vie est p

Il n'y a tel que d'allécher l'a l'affection, autrement on ne fait asnes chargez de livres : on leur coups de fouets en garde leur pleine de science : laquelle pour il ne faut pas seulement loger ch la faut espouser.

Nostre enfant est bien plus pre doit au paidagogisme que les quinze ou seize ans de sa vie : le d est deu à l'action. Employons un court aux instructions nécessaires

Je voudrois qu'on commençast mener dès sa tendre enfance : et p ment, pour faire d'une pierre deu par les nations voisines, où le la plus esloigné du nostre, et auqu ne la formez de bonne heure, l ne se peut plier.

La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bonn'heure; et n'avoit guères de tenue. A la vérité nous voyons encore, qu'il n'est rien si gentil que les petits enfans en France : mais ordinairement ils trompent l'espérance qu'on en a conçue : et hommes faicts on n'y voit aucune excellence. J'ai ouy tenir à gens d'entendement que ces colléges où on les envoye, de quoi ils ont foison, les abrutissent ainsi.

J'accuse toute violence en l'éducation d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sçai quoi de servile en la rigueur et en la contrainte : et tiens que ce qui ne se peut faire par la raison, et par prudence et adresse, ne se fait jamais par la force.

Il n'est rien qu'on doive tant recommander à la jeunesse que l'activité et la vigilance. Nostre vie n'est que mouvement.

CHAPITRE VIII.

DE L'AMITIÉ.

La douceur d'une sortable et agréable compagnie ne se peut assez acheter à mon gré. Eh qu'est-ce qu'un amy? Combien est vraye cette ancienne sentence, que l'usage en est plus nécessaire et plus doux, que des élémens de *l'eau* et du *feu!*

En la vraye amitié, de laquelle je suis expert, je me donne à mon ami, plus que je ne le tire à moi. Je n'aime pas seulement mieux lui faire bien que s'il m'en faisoit; mais encore qu'il s'en fasse, qu'à moi : il m'en faict, lors le plus, quand il s'en faict. Si l'absence lui est ou plaisante, ou utile, elle m'est bien plus douce que sa présence :

et ce n'est pas proprement absence, quar il y a moyen de s'entr'advertir.

C'est un beau nom, et plein de dilecti (*d'affection*) que *le nom de frère* : mais meslange de biens, ces partages, et que richesse de l'un, soit la pauvreté de l'aut cela détrempe merveilleusement et relas cette soudure fraternelle. Les frères ay à conduire le progrès de leur avanceme en mesme sentier et mesme train, il est fo qu'ils se heurtent et choquent souve Davantage (*de plus*) la correspondance relation qui engendre ces vrayes et p faites amitiez, pourquoi se trouvera-t- en ceux-cy?

Toute ma volonté l'amena se plon et se perdre dans la sienne, qui ayant s toute sa volonté, (*M. de la Boetie*) l mena se plonger et se perdre en la mienn d'une faim, d'une concurrence pareille. dis perdre à la vérité, ne nous réserv rien qui nous fust propre, ni qui fust sien ou mien.

Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre : qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports : je croy, par quelque ordonnance du Ciel. Nous nous embrassions par nos noms.

A nostre première rencontre nous nous trouvasmes si pris, si cognus, si obligez entre nous, que rien dès-lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre.

J'ai tiré autrefois usage de nostre esloignement et commodité. Nous remplissions mieux, et estendions la possession de la vie en nous séparant : il vivoit, il jouyssoit, il voyoit pour moi et moi pour lui, autant pleinement que s'il y eust esté : l'une partie demeuroit oisive, quand nous estions ensemble : nous nous confondions. La séparation du lieu rendoit la conjonction de nos volontez plus riche. Cette faim insatiable de la présence corporelle, accuse un peu la foiblesse en la jouissance des ames

Nos ames ont charié si uniment ensemble, elles se sont considérées d'une si ardente affection; et de pareille affection descouvertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre : que non-seulement je cognoissois la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à lui de moi, qu'à moi.

Il y a plus de crève-cœur que de consolation, à prendre congé de ses amis.

Il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avec eux une parfaite et entière communication.

Si je compare tout le reste de ma vie, (quoiqu'avec la grace de Dieu je l'aye passée douce, aisée, et sauf la perte d'un tel ami) exempte d'affliction poisante : si je la compare, dis-je, toute aux quatre années qu'il m'a esté donné de jouir de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuict

›bscure et ennuyeuse. Depuis le jour que
e le perdis, je ne fay que trainer languis-
ant : et les plaisirs mesmes qui s'offrent à
noi, au lieu de me consoler, me redoublent
e regret de sa perte. Nous estions à moitié
le tout : il me semble que je lui desrobe
a part, j'estois desja si faict et accoustumé
i estre deuxième partout, qu'il me semble
l'estre plus qu'à demi.

On trouve facilement des hommes pro-
›res à une *superficielle accointance* : mais
n cette-cy, en laquelle on négocie *du fin*
ond de son courage, qui ne fait rien de
este, il est besoin que tous les ressorts
oient nets et surs parfaictement.

L'opinion d'Archytas m'agrée qu'il fe-
›oit desplaisant au Ciel mesme, et à se
›romener dans ces grands et divins appas
›orps célestes, sans l'assistance d'un com-
›aignon. Mais il vaut mieux encore estre
seul, qu'en compagnie ennuyeuse et inepte.

L'unique et principale amitié descout toutes autres obligations. Le secret que j'ai

juré ne déceller à un autre, je le puis sans parjure communiquer à celui qui n'est pas autre; *c'est moy*.

Il faict besoin d'oreilles bien fortes, pour s'ouyr franchement juger. Et parce qu'il en est peu qui le puissent souffrir sans morsure, ceux qui se hazardent de l'entreprendre envers nous monstrent un singulier effect d'amitié. Car c'est aimer sainement, d'entreprendre à blesser et offenser pour profiter.

En ce noble commerce les offices et les bienfaicts nourrissiers des autres amitiez, ne méritent pas seulement d'estre mis en compte : cette confusion si pleine de nos volontez en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je me porte, ne reçoit point augmentation, pour le secours que je me donne au besoin : et comme je ne me scay aucun gré du service que je me fay, aussi l'union de tels amis estant véritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels devoirs, et haïr et chasser d'entre-eux

ces mots de *division* et de *différence*, *bienfaict*, *obligation*, *recognoissance*, *prière*, *remerciement*, et leurs pareils.

Si en l'amitié de quoi je parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celui qui recevroit le bienfait, qui obligeroit son compagnon.

L'*Amitié* a les bras assez longs, pour se tenir et se joindre d'un coin du monde à l'autre.

Cette parfaicte amitié, de quoi je parle, est indivisible : chacun se donne si entier à son ami, qu'il ne lui reste rien à départir ailleurs : au rebours il est marry qu'il ne soit double, triple, ou quadruple, et qu'il n'ait plusieurs ames et plusieurs volontez, pour les conférer toutes à ce subject.

C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honneste homme, d'entendement ferme, et de mœurs conformes aux vostres qui aime à vous suivre.

Il est vray-semblable qu'en ceux-cy, se

trouve le vray poinct de l'amiti
cun se doit, non une amitié f
nous faict embrasser la gloire,
la richesse, et telles choses d'ur
principale et immodérée, comm
de nostre estre; ni une amiti
indiscrette, en laquelle il advien
voit au lierre, qu'il corrompt
paroy qu'il accole : mais une a
taire et reiglée, esgalement uti
sante. Qui en sçait les devo
exerce, il est vrayement du
Muses ; il a atteint le sommet de
humaine, et de nostre bonheur

Les discours mesmes que
nous a laissés sur ce subject, m
lasches au prix du sentiment qu
et en ce poinct les effets sur
préceptes mesmes de la philoso

Les *amitiés communes* on le
partir (*partager*). On peut aim
tuy-cy *la beauté*, en cet autre la
ses mœurs, en l'autre *la libérali*

là *la paternité*, en cet autre *la fraternité*, ainsi du reste. Mais cette amitié, qui possède l'ame, et la régente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double.

L'amitié se nourrit de communication, qui ne peut se trouver entre les pères et les enfans, pour la *trop grande disparité*, et offenseroit à l'adventure les devoirs de nature : car ni toutes les secrettes pensées des *pères* ne se peuvent communiquer aux *enfans*, pour n'y engendrer une messéante privauté : ni les advertissemens et corrections qui est un des premiers offices d'*amitié* ne se pourroient exercer des *enfans* aux *pères*.

Le *père* et le *fils* peuvent estre de complexion entièrement esloignée et les *frères* aussi : c'est mon *fils*, c'est mon *parent* : mais c'est un homme farouche, un meschant ou un sot. Et puis à mesure que ce sont *amitiez* que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix et liberté volontaire. Et

nostre liberté volontaire n'a point
duction qui soit plus proprement
que celle de l'affection et de l'an

Comptez vos amusemens jou
vous trouverez que vous estes a
absent de vostre amy, quand il
présent. Son assistance relasche
tention, et donne liberté à vostr
de s'absenter à toute heure, p
occasion.

C'est un assez grand miracle d
bler : et n'en cognoissent pas la
ceux qui parlent de se *tripler*.

Ce qne nous appelons ordi
amis et *amitiez*, ce ne sont qu'acc
et familiarités nouées par quelque
ou commodité, par le moyen de
nos ames s'entretiennent. En l'a
quoi je parle, elles se meslent et co
l'une en l'autre, d'un meslange s
sel, qu'elles effacent, et ne retrou
la cousture qui les a joinctes. S
presse de dire pourquoy j'aimoi

la Boetie), je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en respondant : parce que c'estoit lui, parce que c'estoit moi. Il y a au-delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sçay quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union.

Nostre intelligence ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, (car nous estions tous deux hommes faits : et lui plus de quelques années), elle n'avoit point à perdre de temps, et n'avoit à se régler au patron des amitiez molles et régulières auxquelles il faut tant de précaution de longue et préalable conversation. Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-mesme, et ne se peut supporter qu'à soy.

Nous avons loy de nous appuyer, non pas de nous coucher si lourdement sur autruy, et nous estayer en leur ruyne.

CHAPITRE IX.

DU JUGEMENT ET DE L'OPINION.

Le jugement est un outil à tous subjets, et se mesle partout.

Ceux qui s'exercent à contreroller les actions humaines, ne se trouvent en aucune partie si empeschez, qu'à les rapiesser et mettre à mesme lustre : car elles se contredisent communément de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient partie de mesme boutique.

A combien de sottes ames en mon temps a servi une mine froide et taciturne, de titre de prudence et de capacité?

Il n'est aucun sens ni visage, ou droict,

ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne trouve aux escrits, qu'il entreprend de fouiller. En la parole la plus nette, pure et parfaicte, qui puisse estre, combien de fausseté et de mensonge a-t-on fait naistre? Quelle hérésie n'a trouvé des fondemens assez, et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir? c'est pour cela, que les auteurs de telles erreurs ne se veulent jamais départir de cette preuve du tesmoignage de l'interprétation des mots.

Par cette voye se gaigne le crédit des fables divinatrices. Il n'est prognostiqueur, s'il a cette autorité, qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement tous les plis et lustres de ses paroles, à qui on ne fasse dire tout ce qu'on voudra, comme aux Sybilles. Il y a tant de moyens d'interprétation, qu'il est mal aisé que de biais ou de droit fil, un esprit ingénieux ne rencontre en tout subject quelque air, qui lui serve à son poinct.

Quelque bon dessein qu'ait un juge, s'il s'escoute de près, à quoi peu de gens nusent; l'inclination à l'amitié, à la enté, à la beauté, et à la vengeance, et ı pas seulement choses si poisantes, s cet instinct fortuit, qui nous fait faiser une chose plus qu'une autre, et nous donne sans le congé (*la permis-* ı) de la raison, le choix en deux pareils jects, ou quelque ombrage de pareille ité, peuvent insinuer insensiblement en jugement la recommandation ou des- ur d'une cause, et donner pente à la nce.

erreur particulière fait premièrement ur publique : et à son tour après, ur publique fait l'erreur particulière. va tout ce bastiment, s'estoffant et nt de main en main : de manière que esloigné tesmoin en est mieux in- que le plus voisin : et le dernier , mieux persuadé que le premier. ı progrès naturel. Car quiconque

croit quelque chose, estime que c'est ouvrage de charité, de la persuader à un autre : et pour ce faire ne craint point d'adjouster de son invention, autant qu'il voit estre nécessaire en son compte pour suppléer à la résistance et au défaut qu'il pense estre en la conception d'autruy.

En toutes nos fortunes, nous nous comparons à ce qui est au-dessus de nous, et regardons vers ceux qui sont mieux : mesurons-nous à ce qui est au-dessous : il n'en est point de si misérable, qui ne trouve mille exemples où se consoler.

L'obstination et ardeur d'opinion est la plus sûre preuve de bestise. Est-il rien certain, résolu, desdaigneux, contemplatif, sérieux, grave, comme l'asne ?

En la conférence (*entretien*), la gravité, la robbe et la fortune de celui qui parle, donne souvent crédit à des propos vains et ineptes. Il n'est pas à présumer qu'un monsieur, si suivi, si redouté, n'ait au-dedans quelque suffisance autre que popu-

e : et qu'un homme à qui on donne
t de commissions et de charges, si des-
gneux et si morgant, ne soit plus ha-
: que cet autre, qui le salue de si loing,
que personne n'employe. Non-seule-
nt les mots, mais aussi les grimaces de
gens-là se considèrent et mettent en
npte ; chacun s'appliquant à y donner
elque belle et solide interprétation.
Les événemens sont maigres tesmoings
nostre prix et capacité.
C'est aux plus mal-habiles de regarder
autres hommes par-dessus l'espaule,
a retournans tousjours du combat pleins
gloire et d'allégresse. Et le plus sou-
nt encore cette outre cuidance de lan-
ge et gayeté de visage leur donne gaigné
endroit de l'assistance, qui est commu-
nent foible et incapable de bien juger
discerner les vrays advantages.
Le subject, selon qu'il est, peut faire
uver un homme savant et mémorieux :
is pour juger en lui les parties plus

siennes, et plus dignes, la force et beauté de son ame, il faut savoir ce qui est sien, et ce qui ne l'est point : et en ce qui n'est pas sien, combien on lui doit en considération du choix, disposition, ornement, et langage qu'il a fourni.

Ce n'est pas assez de compter les expériences, il les faut poiser et assortir : et les faut avoir digérées et alambiquées, pour en tirer les raisons et conclusions qu'elles portent. Il ne fust jamais tant d'historiens.

J'oy journellement dire à des sots des mots non sots : ils disent une bonne chose : sçachons jusques où ils la cognoissent, voyons par où ils la tiennent. Nous les aydons à employer ce beau mot, et cette belle raison, qu'ils ne possèdent pas, ils ne l'ont qu'en garde : ils l'auront produicte à l'aventure, et à tastons : nous la leur mettons en crédit et en prix.

C'est injustice et inhumanité de secourir et redresser celui qui n'en a que faire, et qui en vaut moins. J'aime à les laisser em-

sont vaines et frivoles : au jeu des eschecs, de la paulme, et semblables, cet engagement aspre et ardent d'un desir impétueux, jette incontinent l'esprit et les membres à l'indiscrétion, et au désordre. On s'esblouit, on s'embarrasse soi-mesme. Celui qui se porte plus modérément envers le gain, et la perte, il est tousjours chez soi.

Je vois ordinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison qu'à en chercher la vérité. Ils passent pardessus les présuppositions; mais ils examinent curieusement les conséquences; ils laissent les choses, et courent aux causes : plaisans causeurs ! La cognoissance des causes touche seulement celui qui a la conduite des choses : non à nous, qui n'en avons que la souffrance, et qui en avons l'usage parfaitement plein et accompli, selon nostre besoing, sans en pénétrer l'origine et l'essence. Ni le vin n'en est plus plaisant à celui qui en sçait les facultez

premières. Au contraire : et le corps et l'ame interrompent et altèrent le droit qu'ils ont de l'usage du monde, et de soi-mesme, y meslant l'opinion de science.

J'ai honte de voir nos hommes, enyvrez de cette sotte humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs. Il leur semble estre hors de leur élément, quand ils sont hors de leur village.

C'est chose difficile de résoudre son jugement contre les opinions communes. La première persuasion prinse (*prise*) du subject mesme, saisit les simples : de-là elle s'espand aux habiles, sous l'autorité du nombre et ancienneté des témoignages.

La diversité des façons d'une nation à autre, ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soyent des assiettes d'estain, de bois, de terre : bouilly ou rosty, bœurre ou huyle de noix, ou d'olive, chaud, ou froid, tout m'est un : et si un, que vieillissant, j'accuse cette généreuse faculté : et auroy be-

soin que la délicatesse et le choix arrestast l'indiscrétion de mon appétit, et par fois soulageast mon estomach.

Puisque l'ambition peut apprendre aux hommes, et la vaillance et la tempérance et la libéralité, voire et la justice : puisque l'avarice peut planter au courage d'un garçon de boutique, nourri à l'ombre et à l'oisiveté, l'asseurance de se jetter si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé dans un fraile batteau, et qu'elle apprend encore la discrétion et la prudence : ce n'est pas tour de rassis entendement, de nous juger simplement par nos actions de dehors : il faut sonder jusques au dedans, et voir par quels ressorts se donne le bransle ; mais d'autant que c'est une hazardeuse et haute entreprinse, je voudrois que moins de gens s'en meslassent.

Il est un peu rude et querelleux, de nier tout sec une proposition de faict : et peu de gens faillent, notamment aux choses

mal-aisées à persuader, d'affermer qu'ils l'ont veu : ou d'alléguer des tesmoins, desquels l'authorité arreste nostre contradiction.

Moi-mesme qui fais singulière conscience de mentir, et qui ne me soucie guères de donner créance et authorité à ce que je dis, m'apperçoy toutesfois, au propos que j'ay en main, qu'estant eschauffé ou par la réaistance d'un autre, ou par la propre chaleur de ma narration, je grossis et enfle mon subject, par voix, mouvemens, vigueur et force de parolles; et encore par extention et amplification : non sans intérest de la vérité naifve : mais je le fais en condition *(de manière)* pourtant, qu'au premier qui me rameine, et qui me demande la vérité nue et crue, je quitte soudain mon effort, et la luy donne, sans exaggération, sans emphase et remplissage.

Il faut tirer de toute une nation une douzaine d'hommes, pour juger d'un arpent de terre : et le jugement de nos incli-

nations et de nos actions, la plus difficile matière, et la plus importante qui soit, nous la remettons à la voix de la commune et de la tourbe, mère d'ignorance, d'injustice et d'inconstance. Est-ce raison de faire dépendre la vie d'un *sage* du jugement des *fols?*

Il ne faut que voir un homme eslevé en dignité : quand nous l'aurions cogneu trois jours devant, homme de peu, il coule insensiblement en nos opinions une image de grandeur, de suffisance, et nous persuadons que croissant de train et de crédit, il est creu de mérite. Nous jugeons de lui, non selon sa valeur : mais à la mode des getons, selon la prérogative de son rang. Que la chanse tourne aussi, qu'il retombe et se mesle à la presse, chacun s'enquiert avec admiration de la cause qui l'avoit guindé si haut. «Est-ce lui? faict-on : n'y » sçavoit-il autre chose quand il y estoit? » Les princes se contentent-ils de si peu? » Nous étions vrayement en bonnes mains. »

Pour l'usage de la vie, et servi
commerce public, il y peut avoir de l
en la pureté et perspicacité (*pénétr*
de nos esprits : cette clarté pénétr
trop de subtilité et de curiosité : il l
appésantir et esmousser pour les
plus obéissans à l'exemple et à la pra
et les espessir et obscurcir, pou
proportionner à cette vie ténébreu
terrestre. Il faut manier les entre
humaines, plus grossièrement et si
ciellement ; et en laisser bonne et g
part, pour les droits de la fortune.

Il semble à chascun que la mais
forme de l'humaine nature est en lui :
elle, il faut régler tous les autres
alleures qui ne se rapportent aux sie
sont feintes et fausses. Lui propos
quelque chose des actions ou facultez
autre ? La première chose qu'il app
la consultation de son jugement, c'e

dangereuse est insupportable! moi je considère aucuns hommes fort loing au-dessus de moi, notamment entre les anciens. Je voy bien le tour que ceux-là se donnent pour se monter, et j'admire leur grandeur: et ces eslancemens que je trouve très-beaux, je les embrasse: et si mes forces n'y vont, au moins mon jugement s'y applique très-volontiers.

L'advènement (*événement*) fait la seience, non la science l'advènement. Ce que nous voyons advenir, advient; mais il pourroit autrement advenir: et Dieu, au registre des causes des advènemens qu'il a en sa prescience, y a aussi celles qu'on appelle fortuites, et les volontaires, qui despendent de la liberté qu'il a donné à nostre arbitrage, et sçait que nous faudrons, parce que nous aurons voulu faillir.

De quelle vanité nous peut-il partir, de loger au-dessous de nous, et d'interpréter desdaigneusement les effets que nous ne pouvons imiter ni comprendre?

Il est certain que les jugemens se rencontrent par fois plus tendus à la condamnation, plus espineux et aspres, tantost plus faciles, aisez et inclinez à l'excuse. Tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la jalousie, ou le larcin de son valet, ayant toute l'ame teinte et abreuvée de colère, il ne faut pas douter que son jugement ne s'en altère vers cette part-là.

Ce que nous appelons monstres, ne le sont pas à Dieu, qui voit en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes, qu'il y a comprinses. De sa toute sagesse il ne part rien que bon, et commun et réglé: mais nous n'en voyons pas l'assortiment et la relation.

Nous appellons contre nature, ce qui advient contre la coustume. Rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'estonnement que la nouvelleté nous apporte.

Le n'oser parler rondement de soy, accuse quelque faute de cœur. Un jugement roide et hautain, et qui juge sainement, et seurement, il use à toutes mains des propres exemples, ainsi que de chose estrangère : et tesmoigne franchement de lui, comme de chose tierce. Il faut passer par-dessus ces règles populaires de la civilité, en faveur de la vérité et de la liberté.

Est-il possible qu'Homère ait voulu dire tout ce qu'on lui fait dire : et qu'il se soit presté à tant et si diverses figures, que les théologiens, législateurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gens, qui traitent sciences, pour diversement et contrairement qu'ils les traitent, s'appuyent de lui, s'en rapportent à lui : *maistre général à tous offices, ouvrages, et artisans :* général conseiller à toutes entreprises.

Nos yeux ne voyent rien en derrière. Cent fois le jour, nous nous moquons de nous sur le subject de nostre voisin, et détestons en d'autres les deffauts qui sont

en nous plus clairement : et les admirons d'une merveilleuse impudence et inadvertence.

La vérité doit avoir un visage pareil et universel. La droiture et la justice, si l'homme en cognoissoit, qui eust corps et véritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette contrée, ou de celle-là : ce ne seroit pas de la fantasie des *Perses* ou des *Indes*, que la vertu prendroit sa forme.

J'ai ouy parler d'un juge, lequel où il rencontroit un aspre conflit entre Bartolus et Baldus, et quelque matière agitée de plusieurs contrariétez, mettoit en marge de son livre, *question pour l'amy*, c'est-à-dire que la vérité estoit si embrouillée et débatue, qu'en pareille cause, il pourroit favoriser celle des parties, que bon lui sembleroit. Il ne tenoit qu'à faute d'esprit et de suffisance, qu'il ne peust mettre partout, *question pour l'amy*.

Maintes fois (comme il m'advient de

faire volontiers) ayant pris pour exercice et pour esbat, à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit s'appliquant et tournant de ce costé-là, m'y attache si bien, que je ne trouve plus la raison de mon premier advis, et m'en despars. Je m'entraine quasi où je penche, comment que ce soit, et m'emporte de mon poids; chacun à peu près en diroit autant de soy, s'il se regardoit comme moy.

Nostre opinion donne prix aux choses; il se void par celles en grand nombre ausquelles nous ne regardons pas seulement, pour les estimer : ains à nous. Et ne considérons ni leurs qualitez, ni leurs utilitez, mais seulement nostre coust à les recouvrer : comme si c'estoit quelque pièce de leur substance : *et appellons valeur en elles, non ce qu'elles apportent; mais ce que nous y apportons.*

Nostre bien et nostre mal ne tient qu'à nous.

Quasi toutes les opinions que nous avons sont prinses par authorité et à crédit. Il n'y a point de mal. Nous ne sçaurions pirement choisir, que par nous en un siècle si foible.

Si cherchons-nous évidemment de recognoistre en ombre mesme, et en fable des théâtres, la montre des jeux tragiques de l'humaine fortune. Ce n'est pas sans compassion de ce que nous oyons (*entendons*). Mais nous nous plaisons d'esveiller nostre desplaisir, par la rareté de ces pitoyables événemens.

C'est une absolue perfection, et comme divine, de sçavoir jouir loyallement de son estre. Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nostres : et sortons hors de nous, pour ne sçavoir quel il y fait (*ce qui s'y fait*). Si avons-nous beau monter sur des eschasses, car sur des eschasses encore faut-il marcher de nos jambes : et au plus eslevé thrône

du monde, si ne sommes-nous assis que sur nostre cul.

Nos opinions s'entent les unes sur les autres. La première sert de tige à la seconde : la seconde à la tierce (*troisième*). Nous eschellons ainsi de degré en degré. Et advient (*arrive*) de-là, que le plus haut monté a souvent plus d'honneur que de mérite. Car il n'est monté que d'un grain, sur les espaules du pénultième.

C'est signe de racourcissement d'esprit, quand il se contente, ou signe de lasseté. Nul esprit généreux ne s'arreste en soy. Il prestend tousjours, et va outre ses forces. Il a des eslans au-delà de ses effects.

Nous sommes grands mesnagers de nostre mise. Selon qu'elle poise (*pèse*) elle sert, de ce mesme qu'elle poise. Nostre opinion ne la laisse jamais courir à faux fret. L'achat donne tiltre au diamant, et la difficulté à la vertu, et la douleur à la dévotion, et l'aspreté à la médecine. Tel pour arriver à

la pauvreté jetta ses escus en cette mesme mer, que tant d'autres fouillent de toutes parts pour y pescher des richesses.

L'admiration est fondement de toute philosophie: l'*inquisition*, le progré, l'ignorance, le bout, voire dea, il y a quelque ignorance forte et généreuse, qui ne doit rien en honneur et en courage à la science; *ignorance* pour laquelle concevoir, il n'y a pas moins de *science* qu'à concevoir la science. Recevons quelque forme d'arrest qui die, la cour n'y entend rien, plus librement et ingesnuement, que ne firent les aréopagites; lesquels se trouvant pressez d'une cause qu'ils ne pouvoient desvelopper, ordonnèrent que les parties en viendroient à cent ans.

On me faict haïr les choses *vraisemblables*, quand on me les plante pour *infaillibles*. J'aime ces mots, qui amolissent et modèrent la témérité de nos propositions: à l'aventure, aucunement, quelque, on dit, je pense, et semblables; et si j'eusse

à dresser des enfans, je leur eusse tant en la bouche, cette façon de respondre, questant, non résolutive; *qu'est-ce à ?* Je ne l'entens pas; il pourroit estre; *il vrai?* qu'ils eussent plustost gardé orme d'apprentis à soixante ans, que représenter les docteurs à dix ans, ıme ils font. Qui veut guérir de l'ignoce, il faut la confesser.

)n peut s'arrester à l'écorce : mais c'est ès qu'on en a tiré la mouelle; comme ès avoir avalé le bon vin d'une belle pe, nous en considérons les graveures 'ouvrage.

ls'engendre beaucoup d'abus au monde; pour dire plus hardiment, tous les abus monde s'engendrent, de ce qu'on nous rend à craindre de faire profession de tre ignorance.

) que c'est un doux et mol chevet, et ı, que l'ignorance et l'incuriosité, à oser une teste bien faicte? J'aimerois ux m'entendre bien en moi, qu'en éron.

Qui se souvient de s'estre tant et tant de fois mescompté, de son propre jugement : est-il pas un sot, de n'en entrer pour jamais en deffiance.

C'est une sotte présomption, d'aller desdaignant et condamnant pour faux, ce qui ne nous semble pas vraisemblable; qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance, outre la commune.

Condamner ainsi résolument une chose pour fausse, et impossible, c'est se donner l'avantage d'avoir dans la teste, les bornes et limites de la volonté de Dieu, et de la puissance de nostre mère nature : il n'y a point de plus notable folie au monde, que de les ramener à la mesure de nostre capacité et suffisance.

CHAPITRE X.

DE LA COUTUME ET DES HABITUDES.

Celui me semble avoir très-bien conceu la force de la coustume, qui premier forgea ce conte, qu'une femme de village ayant appris de caresser et porter entre ses bras un veau dès l'heure de sa naissance, et continuant tousjours à ce faire, gagna cela par l'accoustumance, que tout grand bœuf qu'il estoit, elle le portoit encore. Car c'est à la vérité une violente et traitresse maistresse d'escole, que la coustume. Elle establit en nous, peu à peu, à

la desrobée, le pied de son aut
mais par ce doux et humble con
ment, l'ayant rassi et planté ave
du temps, elle nous descouvre
(*bientôt*) un furieux et tyranniqu
contre lequel nous n'avons plus la
de hausser seulement les yeux.

Qui voudra se desfaire de ce
préjudice de la coustume, il trouv
sieurs choses reçues d'une résolu
dubitable, qui n'ont appui qu'en l
chenue et rides de l'usage qui les
paigne : mais ce masque arraché,
tant les choses à la vérité et à la r
sentira son jugement, comme tou
versé, et remis pourtant en bien p
estat.

Les premières et universelles
sont de difficile perscrutation (
tion). Et les passent nos maistres
mant, ou en ne les osant pas se

chise de la coustume : là ils s'enflent, et triomphent à bon compte.

Je trouve que nos plus grands vices prennent leur ply dés nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices.

C'est passe-temps aux mères de voir un enfant tordre le col à un poulet, et s'esbattre à blesser un chien et un chat. Et tel père est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il voit son fils gourmer injurieusement un paysan, ou un laquay, qui ne se deffend point; et à gentillesse, quand il voit affiner son compagnon par quelque malicieuse desloyauté, et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison. Elles se germent-là, et s'eslèvent après gaillardement, et profitent à force entre les mains de la coustume. Et est une très-dangereuse institution (*éducation*) d'excuser ces vilaines in-

clinations, par la foiblesse de l'aage, et légèreté du subject. Premièrement c'est nature qui parle; de qui la voix est lors plus pure et plus naifve, qu'elle est plus grele et plus neufve. Secondement, la laideur de la pipperie (*du vol*) ne dépend pas de la différence des *escus* aux *espingles*; elle despend de soy. Je trouve bien plus juste de conclure ainsi : pourquoi ne tromperoit-il aux *escùs*, puisqu'il trompe aux *espingles*? que comme ils font; ce n'est qu'aux espingles : il n'auroit garde de le faire aux escus.

Les loix de la conscience que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume : chacun ayant en vénération interne les opinions et mœurs approuvées et reçues autour de lui, ne s'en peut desprendre sans remors, ni s'y appliquer sans applaudissement.

Le principal effect de sa puissance, c'est de nous saisir et empiéter de telle sorte,

u'à peine soit-il en nous, de nous ravoir
e sa prinse, et de rentrer en nous, pour
iscourir et raisonner de ses ordonnances.

J'estime qu'il ne tombe en l'imagination
umaine aucune fantasie si forcenée qui
e rencontre l'exemple de quelque usage
ublic, et par conséquent que nostre rai-
on n'estaye et ne fonde.

La plus contraire qualité à un honneste
omme, c'est la délicatesse et l'obligation
certaine façon particulière. Et elle est
articulière, si elle n'est ployable et soup-
le. Il y a de la honte, de laisser à faire
ar impuissance, ou de n'oser ce qu'on
oit faire à ses compaignons.

Nous nous durcissons à tout ce que
ous accoustumons. Et à une misérable
ondition, comme est la nostre, ç'a esté
n très-favorable présent de nature, que
accoustumance (*coutume*) qui endort
ostre sentiment à la souffrance de plu-
eurs maux.

C'est par l'entremise de la coust que chascun est content du lieu où n la planté : et les sauvages d'Escosse que faire de la Touraine, ny les Scyth la Thessalie.

CHAPITRE XI.

DES VOYAGES.

voyager me semble un exercice pro-
. L'ame y a une continuelle exerci-
(*exercice*) à remarquer des choses
ıues et nouvelles. Et je ne sache point
ure escole, comme j'ay dict souvent,
nner la vie, que de lui proposer in-
nment la diversité de tant d'autres
fantaises, et usances (*usages*): et lui
gouster une si perpétuelle variété de
s de nostre nature.
-ce par nature, ou par erreur de
sie, que la veue des places, que

nous sçavons avoir esté hantées et habitées par personnes desquelles la mémoire est en recommandation, nous esmeut aucunement plus, qu'ouir le récit de leurs faicts, ou lire leurs escrits?

La pluspart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserez d'une prudence taciturne et incommunicable, se deffendant de la contagion d'un air incogneu.

Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie, ils festoyent ceste aventure, les voylà à se r'allier; et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils voyent. Pourquoi non barbares, puisqu'elles ne sont françoises? encore sont-ce les plus habiles qui les ont recognues, pour en mesdire.

J'ay veu ailleurs des maisons ruinées, et des statues, et du ciel et de la terre: ce sont tousjours des hommes. Tout cela est vrai, et si pourtant ne sçauroy revoir si souvent le tombeau de cette Rome si

grande et si puissante, que je ne l'admire et révère.

Et puis, cette mesme Rome que nous voyons, mérite qu'on l'aime. Confédérée (*alliée*) de si long-temps, et par tant de titres à nostre couronne : seule ville commune et universelle. Le magistrat souverain qui y commande, est recognu pareillement ailleurs. C'est la ville métropolitaine de toutes les nations chrestiennes.

Le soing des morts nous est en recommandation. Or j'ai esté nourri dès mon enfance avec ceux-ci : j'ai eu cognoissance des affaires de Rome, long-temps avant que je l'aye eue de ceux de ma maison. Je sçavois le Capitole et son plan, avant que je sçeusse le Louvre, et le Tibre avant la Seine. J'ai eu plus en teste les conditions et fortunes de Lucullus, Métellus et Scipion, que je n'ai d'aucuns hommes des nostres. Ils sont trespassez, si est bien mon père, aussi entièrement qu'eux, et s'est esloigné de moi, et de la vie, autant en dix-

huict ans, que ceux-là ont faict en sei
cents, duquel pourtant je ne laisse p
d'embrasser et pratiquer la mémoire, l
mitié et société d'une parfaicte union
très-vive.

L'Espaignol et le François, chacun y e
chez soy. Pour estre des princes de c
Estat, il ne faut estre que de la chrestien
neté, où qu'elle soit. Il n'est lieu çà-bas
que le ciel ait embrassé avec telle influenc
de faveur, et telle constance : sa ruine mes
me est glorieuse et enflée.

Les choses présentes mesmes, nous n
les tenons que par la fantasie. Me trouvant
inutile à ce siècle, je me rejecte à cet
autre. Et en suis si embabouyné, que l'es-
tat de cette vieille *Rome*, libre, juste, et
florissante (car je n'en aime, ni la naissance,
ni la vieillesse) m'intéresse et me passionne.
Pourquoi je ne sçaurois revoir si souvent
l'assiette de leurs rues et de leurs maisons,
et ces ruines profondes jusques aux anti-
podes, que je ne m'y amuse.

Je respons ordinairement à ceux qui me mandent raison de mes voyages : que je sais bien ce que je *suis*, mais non pas ce que je cherche.

CHAPITRE XII.

DU VICE ET DE LA VERTU. — DE LA VÉRITÉ ET DU MENSONGE.

Il me semble que la vertu est chose autre, et plus noble que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. La vertu sonne je ne scay quoi de plus grand et de plus actif, que de se laisser par une heureuse complexion, doucement et paisiblement conduire à la suite de la raison.

Seroit-il vrai que, pour estre bon tout-à-faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle propriété, sans loi, sans raison, sans exemple?

J'ai veu souvent advenir, qu'on a loué

des hommes, de ce de quoi ils méritoient du blasme. Voilà pourquoi, quand on juge d'une action particulière, il faut considérer plusieurs circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptiser.

A qui le jeusne aiguiseroit la santé et l'allégresse, à qui le poison seroit plus appétissant que la chair, *ce ne seroit plus recepte salutaire :* non plus qu'en l'autre médecine, les drogues n'ont point d'effet à l'endroit de celui qui les prent avec appétit et plaisir. L'amertume et la difficulté sont circonstances servant à leur opération. Le naturel qui accepteroit la rhubarbe comme familière, en corromproit l'usage : il faut que ce soit chose qui blesse nostre estomach pour le guérir.

Ce siècle auquel nous vivons, au moins pour nostre climat, *est si plombé*, que je ne dis pas l'exécution, mais l'imagination mesme de la vertu en est à dire, et semble que ce ne soit autre chose qu'un *jargon de Collége*. C'est un *affiquet à pendre en un*

inet, ou au bout de la langue, comme bout de l'oreille pour parement.

Ce n'est pas un léger plaisir de se sentir iservé de la contagion d'un siècle si ité, et de dire en soi : qui me verroit ques dans l'ame, encore ne me trouve-t-il coupable, ni de l'affection et ruine personne, ni de vengeance ou d'envie, d'offense publique des loix, ni de nouleté et de trouble, ni de faute à ma olle : et quoique la licence du temps mist et apprinst à chacun, si n'ai-je mis nain ni ès-biens, ni en la bourse d'homme nçois, et n'ai vescu que sur la mienne, ı plus en guerre qu'en paix, ni me suis vi du travail de personne sans loyer. ı tesmoignages de la conscience plait, et nous est grand bénéfice que cette ɔuissance naturelle, et le seul payement jamais ne nous manque.

Celui qui, d'une douceur et facilité naelle, mespriseroit les offenses reçues, oit chose très-belle et digne de louange,

mais celui qui, picqué et outré jusques au vif d'une offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appétit de vengeance, et après un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doubte beaucoup plus. Celui-là feroit bien, et cettui-ci vertueusement : l'une action se pourroit dire bonté, l'autre vertu. Car il semble que le nom de la vertu présuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peut s'exercer sans partie.

Il n'y a que vous qui sachiez si vous estes lasche et cruel, ou loyal et dévotieux : les autres ne vous voyent point, ils vous devinent par conjectures incertaines : ils voyent, non tant votre naturel, que vostre art. Par ainsi, ne vous tenez pas à leur sentence, tenez-vous à la vostre.

La compassion sert d'aiguillon à la clémence; et la prudence de nous conserver et gouverner, est esveillée par nostre crainte : et combien de belles actions par l'ambition? combien par la présomption?

Aucune éminente et gaillarde vertu, enfin, n'est sans quelque agitation desréglée.

Nous devons avoir establi un patron au-dedans, auquel toucher nos actions : et selon icelui nous caresser tantost, tantost nous chastier.

Je conçois aisément Socrates, en la place d'Alexandre; Alexandre en celle de Socrates, je ne puis.

Tel a esté miraculeux au monde, auquel sa femme et son valet n'ont rien veu seulement de remarquable. Peu d'hommes ont estés admirez par leurs domestiques.

Nos jugements sont encore malades, et suivent la dépravation de nos mœurs. Je vois la pluspart des esprits de mon temps faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles et généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, et leur controuvant des occasions et des causes vaines : grande subtilité ! Qu'on me donne l'action là plus excellente et pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement

cinquante vicieuses intentions. *Dieu sçait, à qui les veut estendre, quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté.*

C'est l'office des gens de bien, de peindre la vertu la plus belle qui se puisse.

Ce que ceux-ci font au contraire, ils l font, ou par malice, ou pour n'avoir pas l veue assez forte et assez nette, ni dressé à concevoir la splendeur de la vertu en s pureté naïve.

Mon Dieu! que la sagesse faict un bo office à ceux de qui elle range les desirs leur puissance! Il n'est point de plus util science.

Comme si nous avions l'attouchemen infect, nous corrompons par nostre ma niement les choses qui d'elles-mesmes soi belles et bonnes. Nous pouvons saisir l vertu, de façon qu'elle en deviendra vi cieuse, si nous l'embrassons d'un desir tro aspre et violent.

Le prix de l'ame ne consiste pas à alle haut, mais ordonnement.

La mesme peine qu'on prend à détracter de ces grands noms, et la mesme licence, je la prendroy volontiers à leur prester quelque tour d'espaule pour les hausser. Ces rares figures, et triées par l'exemple du monde, par le consentement des sages, je ne me fendroy pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interprétation et favorable circonstance.

Fonder la récompense des actions vertueuses sur l'approbation d'autrui, c'est prendre un trop incertain et trouble fondement, signamment en un siècle corrompu et ignorant comme cettuy-ci : la bonne estime du peuple est injurieuse. A qui vous fiez-vous de voir ce qui est louable? Dieu me garde d'estre homme de bien, selon la description que je voy faire tous les jours par honneur à chacun de soy.

Chacun peut avoir part au batelage, et représenter un honneste personnage en l'eschauffant ; mais au-dedans, et

en sa poitrine, où tout nous est loisibl
tout est caché, d'y estre règle, c'est le

Il y a certes je ne scay quelle con
lation de bien faire, qui nous resjo
nous-mesmes, et une fierté généreu
accompagne la bonne conscience.

Nous nous préparons aux occasion
nentes plus par gloire que par *cons*
La plus courte façon d'arriver à la g
ce seroit faire pour la *conscience* c
nous faisons pour la *gloire*.

L'ordre est une vertu morne et so
gaigner une brèche, conduire une a
sade, régir un peuple, ce sont actio
clatantes : tancer, rire, vendre, pay
mer, haïr, converser avec les sie
avec soi-mesme, doucement et juste
ne relascher point, ne se desmentir
c'est chose plus rare, plus diffici
moins remarquable.

J'aime des natures tempérées et m
nes. *L'archer, qui outrepasse le*
faut comme celui qui n'y arrive pas :

yeux me troublent à monter à coup vers une grande lumière, également comme à dévaler à l'ombre.

Est-il quelque pire espèce de vice, que ceux qui choquent la propre conscience et naturelle cognoissance?

On peut désavouer et desdire les vices qui nous surprennent; et vers lesquels les passions nous emportent : mais ceux qui, par longue habitude, sont enracinez et ancrez en une volonté forte et vigoureuse ne sont subjects à contradiction.

Il y a des peschez impétueux, prompts et subits, laissons-les à part : mais ces autres peschez, à tant de fois reprins, délibérez et consultez, ou peschez de complexion, ou peschez de profession et de vacation; je ne puis pas concevoir qu'ils soient plantez si long-temps en un mesme courage, sans que la raison et la conscience de celui qui les possède le vueille constamment et l'entende ainsi : et le repentir qu'il se vante lui en venir à certain

instant prescript, m'est un peu dur à imaginer et former.

Si la repentance pesoit sur le plat de la balance, elle emporteroit le pesché.

C'est raison qu'on fasse si grande différence, entre les fautes qui viennent de nostre foiblesse et celles qui viennent de nostre malice.

Car en celles ici nous nous sommes bandez à nostre escient contre les règles de la raison, que nature a empreintes en nous : et en celles-là il semble que nous puissions appeller à garant cette mesme nature pour nous avoir laissés en telle imperfection et deffaillance.

Nous appellons sagesse la difficulté de nos humeurs, le desgout des choses présentes : mais à la vérité nous ne quittons pas tant les vices comme nous les changeons, et à mon opinion en pis.

Par des richesses on satisfait le service d'un valet, la diligence d'un courrier; le dancer, le voltiger, le parler et les plus

vils offices qu'on reçoive : voire et le vice s'en paye, la flatterie, la trahison. Ce n'est pas merveille, si la vertu reçoit et désire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui lui est propre et particulière, toute noble et généreuse.

La vertu ne veut estre suivie que pour elle-mesme; et si on emprunte par fois son masque pour autre occasion, elle nous l'arrache aussitost du visage. C'est une vive et forte teinture, quand l'ame en est une fois abbrevée, et qui ne s'en va qu'elle n'emporte la pièce.

Ç'a esté une belle invention, et receue en la pluspart des polices du monde, d'establir certaines marques vaines et sans prix, pour en honorer et récompenser la vertu : comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte, la forme de certain vestement, le privilége d'aller en coche par ville, ou de nuict avecque flambeaux, quelque assiette particulière aux assemblées publiques, la prérogative d'au-

cuns surnoms et titres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables; de quoi l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations, et dure encore. C'est, à la vérité, une bien bonne et profitable coustume, de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellens, et de les contenter et satisfaire par des jugemens et payemens, qui ne chargent aucunement le public, et qui ne coustent rien au prince.

Il n'eschoit pas de récompense à une vertu, pour grande qu'elle soit qui est passée en coustume : et ne say avec, si nous l'appellerons jamais grande, estant commune.

Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole, celui qui la fausse trahit la société publique. C'est le seul outil par le moyen duquel se communiquent nos volontez et nos pensées : c'est le truchement de nostre ame; s'il nous faut, nous ne nous tenons plus, nous ne nous

ntrecognoissons plus. S'il nous trompe, il rompt tout nostre commerce et dissoult toutes les liaisons de nostre police.

Je trouve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux enfans des erreurs innocentes très-mal à propos, et qu'on les tourmente pour des actions téméraires, qui n'ont ni impression ni suite. La menterie seule, et un peu au-dessous, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on devroit à toute instance combattre la naissance et le progrès : elles croissent quant et eux; et depuis qu'on a donné ce faux train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en tirer. Par où il advient que nous voyons des honnestes hommes d'ailleurs y estre subjets et asservis.

Que ce soit l'extrême injure qu'on nous puisse faire de parole, que de nous reprocher le mensonge.

Si, comme la vérité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes; car nous prendrions pour certain

l'opposé de ce que diroit le menteur. Mais le revers de la vérité a cent mille figures et un champ indéfini.

En vérité le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole. Si nous en connoissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu plus justement que d'autres crimes.

Nulle vertu ne s'aide de la fausseté, et la vérité n'est jamais matière d'erreur.

Il y a des règles en la philosophie et fausses et molles. Des voleurs vous ont prins, ils vous ont remis en liberté, ayant tiré de vous serment du payement de certaine somme : on a tort de dire, qu'un homme de bien sera quitte de sa foi, sans payez, estant hors de leurs mains. Il n'en est rien. Ce que la crainte m'a fait une fois vouloir, je suis tenu de le vouloir encore sans crainte. Et quand elle n'aura forcé que ma langue sans la volonté, encore suis-je tenu de faire la maille bonne de ma parole.

La voye de la vérité est une et simple; celle du profit particulier, et de la commodité des affaires qu'on a en charge, double, inégale, et fortuite.

La naifveté et la vérité pure, en quelque siècle que ce soit, trouvent encore leur opportunité et leur mise.

Quant à cette nouvelle vertu de feintise et dissimulation, qui est à cette heure si fort en crédit, je la hais capitalement, et de tous les vices, je n'en trouve aucun qui tesmoigne tant de lascheté et bassesse de cœur. C'est un humeur couarde (*lâche*) et servile de s'aller desguiser et cacher sous un masque, et de n'oser se faire voir tel qu'on est. Par-là nos hommes se dressent à la perfidie. Estant duicts à produire des paroles fausses, ils ne font pas conscience d'y manquer.

Un cœur généreux ne doit point desmentir ses pensées, il se veut faire voir jusques au-dedans : tout y est bon, ou au moins tout y est humain.

Qui est desloyal envers la vérité, l'est aussi envers le mensonge.

Il ne faut pas toujours dire tout; car ce seroit sottise : mais ce qu'on dit, il faut qu'il soit tel qu'on le pense, autrement c'est meschanceté. Je ne scay quelle commodité ils attendent de se feindre et contrefaire sans cesse : si ce n'est de n'en estre pas creus, lors mesme qu'ils disent vérité.

CHAPITRE XIII.

DE LA SAGESSE ET DE LA PHILOSOPHIE.

Quant aux philosophes, les voulez-vous faire juges des droicts d'un procès, des actions d'un homme ? Ils en sont bien prests ! Ils cherchent encore s'il y a vie, s'il y a mouvement, si *l'homme* est autre chose qu'un *bœuf* : que c'est qu'agir et souffrir, quelles bestes ce sont que les loix et justice. Parlent-ils du magistrat, ou parlent-ils à lui? C'est d'une liberté irrévérente et incivile. Oyent-ils louer un prince ou un roi ? c'est un pastre, occupé à pressurer et tondre ses bestes, mais bien plus rude-

ment. En estimez-vous quelqu'un plus grand, pour posséder deux mille arpens de terre? Eux s'en moquent, accoustumés d'embrasser tout le monde, comme leur possession. Vous vantez-vous de vostre noblesse, pour compter sept ayeuls riches? Ils vous estiment de peu, ne concevans l'image universelle de nature, et combien chacun de nous a eu de prédécesseurs, riches, pauvres, rois, valets, Grecs, Barbares.

La philosophie est la mère nourrice des plaisirs humains. En les rendant justes, elle les rend seurs et purs. Les modérant, elle les tient en haleine et en appétit. Retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceux qu'elle nous laisse, et nous laisse abondamment tous ceux que veut nature, et jusques à la satiété, sinon jusques à la lasseté maternellement.

C'est *Baroco* et *Baralipton*, qui rendent leurs supposts ainsi crotez et enfumez; ce n'est pas elle : ils ne la cognoissent que par ouir-dire.

Pour n'avoir hanté cette vertu suprême, belle, triomphante, amoureuse, délicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irréconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compagne : ils sont allez, selon leur foiblesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse; et la placer sur un rocher à l'escart, emmy des ronces, fantosme à estonner les gens.

C'est grand cas que les choses en soient là en nostre siècle, que la *Philosophie* soit, jusques aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul prix par opinion et par effet. Je croy que ces *ergotismes* en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la paindre inaccessible aux enfans, et d'un visage renfroigné, sourcilleux et terrible. Qui me l'a masquée de ce faux visage pasle et hideux? il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoué, et à peu

que je die folastre. Elle ne presche que feste et bon temps. Une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste.

Sentez lire un discours de philosophie : l'invention, l'éloquence, la pertinence frappe incontinent vostre esprit et vous esmeut. Il n'y a rien qui chatouille ou poigne vostre conscience; ce n'est pas à elle qu'on parle.

A quoi faire ces poinctes eslevées de la philosophie, sur lesquelles aucun estre humain ne se peut rasseoir, et ces règles qui excèdent nostre usage et nostre force?

Mais que fera-t-il, si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme? Le jambon fait boire; le boire désaltère; parquoy le jambon désaltère. Qu'il s'en mocque. Il est plus subtil de s'en mocquer, que d'y respondre.

L'ame qui loge la philosophie doit, par sa santé, rendre sain encore le corps : elle doit faire luire jusqu'au dehors son repos

et son aise; doit former à son moule le port extérieur, et l'armer par conséquent d'une gracieuse fierté, d'un maintien actif et allaigre, et d'une contenance contente et débonnaire.

Elle aime la vie; elle aime la beauté, la gloire et la santé. Mais son office propre et particulier, c'est sçavoir user de ces biens-là réglément et les sçavoir perdre constamment : office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est dénaturé, turbulent et difforme : et y peut-on justement attacher ces escueils, ces halliers et ces monstres.

Elle faict estat de sereiner les tempestes de l'ame, et apprendre la faim et les fiebvres à rire, non par quelques épicycles imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables.

Elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dit l'Eschole, plantée à la teste d'un mont coupé, raboteux et inaccessible. Ceux qui l'ont approchée la tiennent, au

qui en sçait l'adresse par des tout
brageuses, gazonnées, et doux flen
plaisamment, et d'une pente facile e
comme est celle de voûtes célestes.

Je tors bien plus volontiers un
sentence, pour la coudre sur moy,
ne destors mon fil pour l'aller que
rebours, c'est aux paroles à serv
suivre; et que le *Gascon* y arriv
François n'y peut aller.

La philosophie en son excès
nostre naturelle franchise, et nous d
par une importune subtilité, du l
plain chemin que nature nous trac

Je voy souvent qu'on nous prop
images de vie, lesquelles ny le pr
ny les auditeurs n'ont aucune es

choses qu'à demy, jouissent de cet heur (*de ce bonheur*) que les nuisibles les blessent moins. C'est une *ladrerie* spirituelle, qui a quelque air de santé, et telle *santé* que la philosophie ne mesprise pas du tout. Mais, pourtant, ce n'est pas raison de la nommer *sagesse*; ce que nous faisons souvent.

De conclure par la suffisance d'une vie particulière quelque suffisance à l'usage public, c'est mal conclud. Tel se conduict bien, qui ne conduict pas bien les autres; et faict des *essays*, qui ne sçauroit faire des *effets*. Tel dresse bien un *siége*, qui dresseroit mal une *bataille*; et discours bien est privé, qui harangueroit mal un *peuple* ou un *prince*.

La vertu assignée aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoigneures, et coudes, pour s'appliquer et joindre à l'humaine foiblesse; meslée et artificielle, non droite, nette, constante, ny purement innocente.

De quoy se fait la plus subtile folie que de la plus subtile *sagesse?*

Pour les estomachs tendres, il faut des ordonnances contraintes et artificielles. Les bons estomachs se servent simplement des prescriptions de leur naturel appétit. Ainsi font nos médecins, qui mangent le melon et boivent le vin frais, cependant qu'ils tiennent leur patient obligé au sirop et à la panade.

Pour mesurer la constance, il faut nécessairement sçavoir la souffrance.

De toutes choses les naissances sont foibles et tendres. Pourtant faut-il avoir les yeux ouverts aux commencemens : car, comme lors en sa petitesse on n'en descouvre pas le danger, quand il est accreu, on n'en descouvre plus le remède.

Si on m'eust mis en propre des grands maniements, j'eusse montré ce que je sçavoy faire. Avez-vous sceu méditer et manier vostre vie? vous avez faict la plus grande

besoigne de toutes. Pour se montrer et exploiter, nature qu'a faire de fortune. Elle se montre également en tous estages, et derrière, comme sans rideau.

Il faut courir le mauvais et se rasseoir au bon. Cette fraze ordinaire de passe-temps et de passer le temps représente l'usage de ces prudentes gens, qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie, que de la couler et eschapper, de la passer, gauchir, et, autant qu'il est en eux, ignorer et fuir, comme chose de qualité ennuyeuse et desdaignable, mais je la cognois autre ; et la trouve et prisable, et commode, voire en son dernier décours, où je la tiens; et nous l'a nature mise en main, garnie de telles circonstances et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous, si elle nous presse et si elle nous eschappe inutilement.

Il est fort peu d'exemples de vie, pleins et purs. Et faict-on tort à nostre instruc-

tost : corrupteurs plustost que cor

CHAPITRE XIV.

DE LA DISPUTE.

La question est de paroles et se paye de mesme. Une pierre, c'est un *corps* : mais qui presseroit, corps qu'est-ce? substance : et *substance*, quoi? ainsi de suite, acculeroit enfin le respondant au bout de son calepin. On eschange un mot pour un autre mot, et souvent plus incogneu. Je sçay mieux que c'est qu'homme, que je ne sçay que c'est *animal*, ou mortel, ou raisonnable. Pour satisfaire à *un* doubte, ils m'en donnent *trois*.

Aux disputes et conférences, tous les mots qui nous semblent bons ne doivent pas incontinent estre acceptez. La pluspart des hommes sont riches d'une suffisance (*capacité*) estrangère. Il peut bien advenir à tel de dire un beau traict, une bonne responce et sentence, et la mettre en avant, sans en cognoistre la force.

Il me semble de cette implication et entrelasseure du langage, par où ils nous pressent, qu'il en va comme des joueurs de passe-passe : leur souplesse combat et force nos sens, mais elle n'esbranle aucunement nostre créance : hors ce bastelage, ils ne font rien qui ne soit commun et vil. Pour estre plus *sçavans*, ils n'en sont pas moins *ineptes*.

Nos disputes doivent estre défendues et punies, comme d'autres crimes verbaux. Quel vice n'esveillent-elles et n'amoncellent, toujours régies et commandées par la *cholère?* Nous entrons en inimitié, premièrement contre les raisons, et puis contre les

Nous n'apprenons à *disputer* que
ıtredire : et chascun contredisant
contredict, il en advient que le
disputer, c'est perdre et anéantir
ı

pris de l'entendement en la Lo-
ı sont ses belles promesses? voit-on
ıarbouillage au caquet des haran-
qu'aux disputes publiques des

ignes devroient servir d'épigraphe aux
ı philosophie, même de ce temps-ci.
ıra jamais dire le mal qui naît de cette
le disputer, perpétuée dans ces écoles.
te sur Dieu, sur l'âme, sur la religion,
les vérités que l'homme reçoit par l'en-
nt. Il en résulte qu'on cesse de croire
ı appris ; l'impiété moderne s'explique
ı ne sauroit le penser par cette première
suite arrivent les désordres de la vie, les
la perversité du cœur et de l'esprit;
ours est-il que la foi ne reste plus,
on a appris *en philosophie* à la rempla-
: doute et par la dispute. L.

hommes de cette profession? j'aymeroy mieux que mon fils apprint aux tavernes à parler, qu'aux escholes de la parlerie.

Ayez un maistre ès-arts; conférez avec lui: que ne nous fait-il sentir cette excellence artificielle, et ne ravit les femmes et les ignorans, comme nous sommes, par l'admiration de la fermeté de ses raisons, de la beauté de son ordre? que ne nous domine-t-il et persuade comme il veut? qu'il oste son chapperon, sa robbe et son latin; qu'il ne batte pas nos oreilles d'Aristote tout pur et tout crud; vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou pis.

Ce n'est pas tant la *force* et la subtilité que je demande, comme l'*ordre* : l'ordre, qui se voit tous les jours aux altercations des bergers et des enfans de boutique; jamais entre nous. S'ils se détraquent, c'est en incivilité : si faisons-nous bien. Mais leur tumulte et impatience ne les desvoyent pas de leur thême. Leur propos suit son cours. S'ils préviennent l'un l'autre, s'ils

ne *s'attendent* pas, au moins ils s'entendent.

Qui entre légèrement en querelle est subject d'en sortir aussi légèrement. De faute de prudence, on retombe en faute de cœur, qui est encore moins supportable.

Que sera-ce enfin? l'un va en Orient, l'autre en Occident : ils perdent le principal et l'escartent dans la presse des incidens. Au bout d'une heure de tempeste, ils ne sçavent ce qu'ils cherchent : l'un est bas, l'autre haut, l'autre costier (*de côté*). En voilà un qui conclud contre soi-mesme : et cettui-ci qui vous assourdit de préfaces et digressions inutiles. Cet autre s'arme de pures injures et cherche une querelle d'Allemaigne, pour se défaire de la société de conférence d'un esprit, qui presse le sien. Ce dernier ne voit rien en la raison; mais il vous tient assiégé sur la closture dialectique de ses clauses et sur les formules de son art.

Nous communiquons une question, on nous en redonne une *ruchée*.

réputation de bon escrimeur comme
rieuse, et se desroboit pour l'appre
comme mestier de subtilité, desrog
la vraye et naifve vertu.

CHAPITRE XV.

DE LA RETRAITE ET DE LA SOLITUDE.

Cette seule fin d'une autre vie, heureusement immortelle, mérite loyalement que nous abandonnions les commoditez et douceurs de cette vie nostre. Et qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette vive foi et espérance, réellement et constamment, il se bastit en sa solitude une vie voluptueuse et délicieuse, au-delà de toute autre sorte de vie.

L'imagination de ceux qui par dévotion cherchent la solitude, remplissant leur

courage de la certitude des personnes divines en l'autre vie, est bien sainement assortie. Ils se proposent Dieu, object infini en bonté et en puissance. L'ame a de quoy y rassasier ses desirs en toute liberté. Les afflictions, les douleurs leur viennent à profit, employées à l'acquest d'une santé et resjouissance éternelle. La mort à souhait : passage à un si parfait estat.

Laissons à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active : et, quant à ce beau mot de quoi se couvre l'ambition et l'avarice, que nous ne sommes pas faits pour nostre particulier, ains pour le public, rapportons-nous-en hardiment à ceux qui sont en la danse, et qui se battent la conscience, si, au contraire, les estats, les charges et cette tracasserie du monde ne se recherchent plustost pour tirer du public son profit particulier. Les mauvais moyens, par où on s'y pousse en nostre siècle, montrent bien que la fin n'en vaut guères.

La *Solitude* me semble avoir plus d'apparence et de raison, à ceux qui ont donné au monde leur aage plus actif et fleurissant.

Ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple; ce n'est pas assez de changer de place : il se faut escarter des conditions populaires qui sont en nous : il se faut séquestrer et ravoir de soy. C'est la vraye solitude, et qui se peut jouir (*posséder*) au milieu des villes et des cours des rois; mais elle se jouit plus commodément à part.

Respondons à l'ambition que c'est ellemesme qui nous donne goust de la solitude. Car que fuit-elle tant que la société? Que cherche-t-elle tant que ses coudées franches? Il y a de quoi bien et mal faire partout.

La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy.

Nous avons une ame contournable en soy-mesme; elle se peut faire compagnie, elle a de quoy assaillir et de quoy deffendre,

de quoy recevoir et de quoy donner. Ne craignons pas en cette *solitude* nous croupir d'oisiveté ennuyeuse. La vertu se contente de soy.

Puisque nous entreprenons de vivre seuls et de nous passer de compagnie, faisons que nostre contentement despende de nous : desprenons-nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autruy : gaignons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls, et y vivre à nostre aise.

La plus contraire humeur à la retraicte, c'est l'ambition. La gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste.

A ce que je voy, ceux-ci n'ont que les bras et les jambes hors de la presse : leur ame, leur intention y demeure engagée plus que jamais.

Mon ame se desmesle bien aisément à part, mais en présence elle souffre comme celle d'un vigneron. Une resne de travers à mon cheval, un bout d'estrivière qui batte ma jambe, me tiendront tout un jour

en eschec. J'eslève assez mon courage à l'encontre des inconvéniens ; les yeux, je ne puis.

Ce n'est pas une lesgère partie que de faire seurement sa retraicte ; elle nous empesche assez souvent, sans y mesler d'autres entreprinses.

Misérable à mon gré, qui n'a chez soy où estre à soy : où se faire particulièrement la cour : où se cacher. L'ambition paye bien ses gens, de les tenir toujours en monstre comme la statue d'un marché.

Il faut réserver d'embesoignement et d'occupation, autant seulement qu'il en est besoing pour nous tenir en haleine et pour nous garantir des incommodités, que tire après soy l'autre extresmité d'une lasche oisiveté et assoupie.

La solitude que j'aime et que je presche, ce n'est principalement que ramener à moy mes affections et mes pensées. La solitude *locale*, à dire vérité, m'estend plustot et m'eslargit au-dehors : je me jette aux af-

faires d'estat et à l'univers plus volontiers, quand je suis seul. Au Louvre et en la presse, je me resserre et contrainds en ma peau. La foule me repousse à moi. Et ne m'entretiens jamais si follement, si licencieusement et particulièrement, qu'aux lieux de respect et de prudence cérémonieuse. Nos folies ne me font pas rire; ce sont nos sapiences (*sagesses*).

C'est une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oysiveté et de sa cachette : il faut faire comme les animaux, qui effacent la trace à la porte de leur tanière.

CHAPITRE XVI.

L'IMAGINATION.

La jouissance et la possession appartiennent principalement à l'imagination. Elle embrasse plus chaudement et plus continuellement ce qu'elle va querir, que ce que nous touchons.

La fierté de ceux qui attribuoient, à l'esprit humain, la capacité de toutes choses, causa en d'autres, par despit et par émulation, cette opinion qu'il n'est capable d'aucune chose. Les uns tiennent en l'ignorance cette mesme extrémité, que les autres tiennent en la science : afin qu'on

ne puisse nier que l'homme ne soit immodéré partout, et qu'il n'a point d'arrest, que celui de la nécessité et impuissance d'aller outre.

Il n'est rien si souple et erratique que nostre entendement. C'est le soulier de Théramènes, bon à tous pieds.

Je suis de ceux qui sentent très-grand effort de l'imagination. Chacun en est heurté, mais aucuns en sont renversez. Son impression me perce; et mon art est de lui eschapper, par faute de force à lui résister. Je vivrois de la seule assistance de personnes saines et gayes. La veue des angoisses d'autruy m'angoisse matériellement; et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers: un tousseur continuel irrite mon poulmon et mon gosier.

Je traicte mon imagination le plus doucement que je puis; et la deschargerois, si je pouvois, de toute peine et contestation. Il la faut secourir et flatter, et piper qui peut.

Le corps reçoit les charges qu'on lui
ıet sus, justement selon qu'elles sont :
esprit les estend et les appésantit souvent
ses despens, leur donnant la mesure que
on lui semble.

Un gentilhomme des nostres, merveil-
usement subject à la goutte, estant pressé
ar les médecins de laisser du tout l'usage
es viandes salées, avoit accoustumé de
espondre plaisamment, que sur les efforts
: tourmens du mal, il vouloit avoir à qui
en prendre; et que s'escriant et mau-
issant tantost le cervelat, tantost la langue
e bœuf et le jambon, il s'en sentoit d'au-
ınt allégé.

J'ay trouvé que lors de ma santé, je
laignois les malades beaucoup plus, que
: ne me trouve à plaindre moi-mesme,
uand j'en suis; et que la force de mon
ppréhension enchérissoit près de moitié
essence et vérité de la chose.

L'ame, par son trouble et sa foiblesse,
ıe pouvant tenir sur son pied, va ques-

tant de toutes parts des consolations, espérances et fondemens et des circonstances estrangères, où elle s'attache et se plante. Et pour légères et fantastiques que son invention les lui forge, s'y repose plus seurement qu'en soy, et plus volontiers.

Il est vraysemblable que le principal crédit des visions, des enchantemens et de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les ames du vulgaire, plus molles. On leur a si fort saisi la créance, qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voyent pas.

Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination : car tous nos biens ne sont qu'en songe.

Les bestes mesmes se voyent, comme nous, jubjectes à la force de l'imagination : tesmoings les chiens, qui se laissent mourir de deuil de la perte de leurs maistres : mais tout ceci se peut rapporter à l'estroite cousture de l'esprit et du corps, s'entrecommuniquans leurs fortunes.

Nous tressuons, nous tremblons, nous pallissons, et rougissons aux secousses de nos imaginations; et renversez dans la plume, nous sentons nostre corps agité à leur branle, quelquefois jusques à en expirer.

Pourquoi pratiquent les médecins avant main, la créance de leur patient, avec tant de fausses promesses de sa guérison : si ce n'est afin que l'effect de l'imagination supplée l'imposture de leur aposème.

Nos raisons anticipent souvent l'effect et ont l'estendue de leur jurisdiction si infinie, qu'elles jugent et s'exercent en l'inanité mesme et au non estre?

Ces singeries sont le principal de l'effect : nostre pensée ne se pouvant desmesler, que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science. Leur inanité leur donne poids et révérence.

Tel à l'adventure par effect de l'imagination laisse ici les escrouelles, que son compaignon reporte en Espaigne. Voylà

pourquoi en telles choses l'on a accoustumé de demander une ame préparée.

Je ne trouve pas estrange qu'elle donne, et les fiebvres, et la mort, à ceux qui la laissent faire et qui lui applaudissent.

Je visite plus mal volontiers les malades, ausquels le devoir m'intéresse, que ceux ausquels je m'attens moins, et que je considère moins. Je saisis le mal, que j'estudie, et le couche en moy.

Plusieurs choses me semblent plus grandes par imagination que par effect.

CHAPITRE XVII.

DE L'ÉLOQUENCE ET DES ORATEURS.

L'ÉLOQUENCE a fleury le plus à Rome, lorsque les affaires ont esté en plus mauvais estat, et que l'orage des guerres civiles les agitoit : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes.

Les polices qui dépendent d'un monarque ont moins de besoin que les autres de l'éloquence, car la bestise et facilité, qui se trouve en la commune (*dans le peuple*), et qui la rend subjecte à estre maniée et contournée par les oreilles, au doux son de cette harmonie, sans venir à

poser et connoistre la vérité des choses par la force de raison : cette facilité, dis-je, ne se trouve pas si aisément en un seul.

Je ne trouve pas grand choix entre ne sçavoir dire que mal, ou ne sçavoir rien que bien dire.

Le *parler* que j'aime, c'est un *parler* simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche : un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné, comme véhément et brusque.

Nous voyons qu'au don de l'éloquence, les uns ont la facilité et la promptitude, et ce qu'on dit, le boute-hors si aisé, qu'à chaque bout de champ ils sont prests, les autres plus tardifs, ne parlent jamais rien qu'élabouré et prémédité.

Fi de l'éloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses : si ce n'est qu'on dise que celle de Cicéron estant en si extrême perfection, se donne corps ellemesme.

Ce n'est pas à dire que ce ne soit une

bonne chose que le bien dire :
ı pas si bonne qu'on la faict, et
ité dequoy nostre vie s'embesoigne
:ela.
un outil inventé pour manier et
ıe tourbe (*une multitude*), et une
e desreiglée : et est outil qui ne
'e qu'aux estats malades, comme la
e.
'a point son vray usage en mains
ɔasses. Elle est bien plus fière, de
es moyens à conduire une guerre,
ınder un peuple, à pratiquer l'a-
un prince ou d'une nation estran-
'à dresser un argument dialectique,
ider un appel, ou ordonner une
: pillules.
: cette belle peinture s'efface aisé-
r le lustre d'une vérité simple et
:es gentillesses ne servent que pour
le vulgaire, incapable de prendre
: plus massive et plus ferme.
ux que les choses surmontent et

qu'elles remplissent de façon l'imagination de celui qui escoute, qu'il n'ayt aucune souvenance des mots.

Les républiques qui se sont maintenues en un estat réglé et bien policé, comme la *Cretence* ou *Lacédemoniene*, elles n'ont pas faict grand compte d'*orateurs*.

J'ay volontiers imité cette desbanche qui se voit en nostre jeunesse, au port de leurs vestemens. Un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui représente une fierté desdaigneuse des paremens estrangers, et nonchallante de l'art : mais je la trouve encore mieux employée en la forme de parler.

Oyez dire *métonimie*, *métaphore*, *allégorie*, et autres tels noms de la grammaire, semble-t-il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare et pellegrin (*étranger*). Ce sont titres qui touchent le babil de vostre chambrière.

Un rhétoricien du temps passé disoit que son mestier estoit, de choses petites les

faire paroistre et trouver grandes. C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à un petit pied.

Je ne sçay s'il en advient aux autres comme à moy : mais je ne me puis garder quand j'oy nos architectes s'enfler de ces gros mots de *pilastres*, *architraves*, *corniches*, d'ouvrage *corinthien* et *dorique*, et semblables de leur jargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'*Apollidon :* et (par effect) je trouve que ce sont les chétives pièces de la porte de ma cuisine.

Est-ce raison que les arts mesmes se servent et facent leur profit de nostre imbécillité et bestise naturelle? L'orateur, dit la rhétorique, en cette farce de son plaidoyer, s'esmouvera par le son de sa voix, et par ces agitations feintes, et se lairra piper à la passion qu'il représente : il s'imprimera un vray deuil et essentiel, par le moyen de ce battelage qu'il joue, pour le transmettre aux juges, à qui il touche encore moins :

comme font ces personnes qu'on loue aux mortuaires, pour aider à la cérémonie du deuil, qui vendent leurs larmes à poids et à mesure, et leur tristesse.

C'est chose difficile de fermer un propos, de le coupper depuis qu'on est arrouté. Et n'est rien, où la force d'un cheval se cognoisse plus, qu'à faire un arrest rond et net.

CHAPITRE XVIII.

DE LA SCIENCE ET DES SAVANS.

Il ne faut pas attacher le *sçavoir* à l'ame, il l'y faut incorporer : il ne l'en faut pas arrouser (*arroser*), il l'en faut teindre, et s'il ne la change, et méliore son état imparfaict, certainèment il vaut beaucoup mieux le laisser là. C'est un dangereux glaive, et qui empesche et offense son maistre, s'il est en main foible, et qui n'en sçache l'usage.

Je dirois volontiers, que comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, et

les lampes de trop d'huile, aussi faict l'action de l'esprit par trop d'estude et de matière : lequel occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se démesler, et que cette charge le tienne courbe et croupy.

Il se peut dire avec apparence, qu'il y a ignorance abécédaire, qui va devant la science : une autre doctorale, qui vient après la science : ignorance que la science faict et engendre, tout ainsi comme elle desfait et destruit la première.

A la mode dequoy nous sommes instruicts, il n'est pas merveille, si ny les escoliers, ni les maistres n'en deviennent pas plus *habiles*, quoiqu'ils s'y facent plus *doctes*. De vray le soin et la despense de nos pères ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement et de la vertu, peu de nouvelles : criez d'un passant à nostre peuple : *ô le savant homme!* et d'un autre, *ô le bon homme!* il ne faudra

pas à destourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur: *ô les lourdes testes!*

Je me suis souvent despité en mon enfance, de voir ès comédies italiennes, toujours une pédante pour badin, et le surnom de magister n'avoir guères plus honorable signification parmy nous, mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses, n'en devienne pas plus vive et plus ésveillée; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les jugemens des plus excellens esprits que le monde ait portés, j'en suis encore en doute.

Tout ainsi que les oyseaux vont quelquefois à la queste du grain, et le portent au bec sans le taster, pour en faire béchée à leurs petits, ainsi nos pédants vont pillotans la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorger seulement et mettre au vent.

C'est un bel et grand agencement sans doute, que le grec et latin, mais on l'achepte trop cher.

Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'autruy, et puis c'est tout : il les faut faire *nostres*.

C'est une bonne drogue que la science; mais nulle drogue n'est assez forte pour se préserver sans altération et corruption, selon le vice du vase qui l'estuye (*la renferme*).

Nous semblons proprement celuy, qui ayant besoin de feu, en iroit quérir chez son voysin, et y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy.

Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digère, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie?

Quand bien nous pourrions estre *sçavans* du sçavoir d'autruy, au moins *sages* ne pouvons-nous estre que de nostre propre sagesse.

ous enquérons volontiers, sçait-il
ı du latin? Escrit-il en vers ou
Mais s'il est devenu meilleur ou
é, c'estoit le principal, et c'est ce
ıre derrière. Il falloit s'enquérir,
ieux sçavant, non qui est plus

: travaillons qu'à remplir la mé-
laissons l'entendement et la cón-
ide.
ıfant des classes moyennes, qui
ıse dire plus sçavant que moy :
eulement pas de quoi l'examiner
nière leçon. Et si l'on m'y force,
ntraint assez ineptement, d'en
que matière de propos universel,
'examine son jugement naturel :
leur est autant incognue, comme
eur.
n diversement jugeons-nous des
ombien de fois changeons-nous
es? Ce que je tiens aujourd'huy, et
roy, je le tiens et le croy de toute

ma croyance : tous mes outils et to
ressorts empoignent (*embrassent*) cet
nion, et m'en respondent, sur tout c
peuvent : je ne sçaurois embrasser
vérité ny conserver avec plus d'asseu
que je fay cette-cy. J'y suis tout e
j'y suis voyrement : mais ne m'est
advenu, non une fois, mais cent
mille, et tous les jours d'avoir em
quelque autre chose à tous ces n
instrumens, en cette mesme con
que depuis j'ai jugée fausse ? Au moin
il devenir sage à ses propres dépen
me suis trouvé souvent trahy sou
couleur, si ma touche se trouve o
rement fausse, et ma balance iné
injuste, quelle asseurance en puis-j
dre à cette fois plus qu'aux autres ? N
pas sottise de me laisser tant de fois
à un guide ?

[1] Ici Montaigne n'exprime qu'une
vérité. Oui sans doute c'est sottise de se

Si de nostre part nous recevions quel-
e chose sans altération, si les prises hu-
ıines estoyent assez capables et fermes,
ur saisir la vérité par nos propres
›yens, ces moyens estants communs à
ıs les hommes, cette vérité se rejecteroit
main en main, de l'un à l'autre. Et au
›ins se trouveroit-il une chose au monde,
tant qu'il y en a, qui se croiroit par
hommes d'un consentement universel
Mais ce qu'il ne se void aucune propo-
ion, qui ne soit débattue et controverse
tre nous, ou qui ne le puisse estre,
›ntre bien que nostre jugement naturel

›per à un guide qui, non pas une fois, mais
ıt, mais mille., et tous les jours, nous a fait
ıber dans l'erreur. Et ce guide, c'est la *Rai-*
, qui avec tous ses *outils* n'empoigne que des
taisies. Il y a pourtant une raison qui ne
›e pas, c'est la raison éternelle, et Montaigne
›ublié de la désigner dans son paragraphe,
i avec ce complément seroit admirable. L.

ne saisit pas bien clairement ce qu'il sa*isit*.

C'est richement accomplir le vœu de pauvreté, d'y joindre encore celle de l'esprit.

L'ignorance qui se sçait, qui se juge, qui se condamne, ce n'est pas une entière ignorance : pour l'estre, il faut qu'elle s'ignore soy-mesme.

J'ayme et honore le sçavoir autant que ceux qui l'ont : et en son vray usage, c'est le plus noble et puissant acquêt des hommes : mais en ceux-là (et il en est un nombre infini de ce genre) qui en establissent leur fondamentale suffisance et valeur, qui se rapportent de leur entendement à leur mémoire, et ne peuvent rien que par livre, je le hay, si je l'ose dire, un peu plus que la bestise.

Combien et aux loix de la religion et aux loix politiques se trouvent plus dociles et aisez à mener, les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillants et pédagogues des causes divines et humaines !

On nous a choisi pour nostre apprentis-
ıge, non les livres qui ont les opinions
lus saines et plus vrayes, mais ceux qui
arlent le meilleur grec et latin : et parmy
es beaux mots on nous a fait couler en
ı fantasie les plus vaines humeurs de
antiquité.

Quiconque imaginera une perpétuelle
onfession d'ignorance, un jugement sans
ente et sans inclination, à quelque occa-
on que ce puisse estre, il conçoit le pyr-
honisme.

J'entens avec une grande honte de nos-
:e siècle, qu'à nostre veue, deux très-ex-
ellens personnages en sçavoir sont morts
n estat de n'avoir pas leur saoul à man-
er : Lilius Gregorius Giraldus en Italie,
: Sebastianus Castalio en Allemagne.

Avez-vous sceu composer vos mœurs?
ous avez bien plus faict que celuy qui a
omposé des livres.

Ces gens qui se perchent à chevauchons
ır l'epicycle de Mercure, qui voyent si

avant dans le ciel, ils m'arrachent les dents : car en l'estude que je fay, duquel le subject c'est l'homme, trouvant une si extréme variété de jugements, un si profond labyrinthe de difficultez les unes sur les autres, tant de diversité et incertitude, en l'eschole mesme de la sapience (*sagesse*), vous pouvez penser, puisque ces gens-là n'ont peu se résoudre de la connoissance d'eux-mesmes, et de leur propre condition, qui est continuellement présente à leurs yeux, qui est dans eux; puisqu'ils ne sçavent comment nous peindre et deschiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eux-mesmes, comment je les croirois de la cause du flux et reflux de la rivière du Nil.

Il n'est rien si beau et légitime, que de faire bien l'homme et deuement : ni science si ardue que de bien sçavoir vivre cette vie. Et de nos maladies la plus sauvage, c'est mépriser nostre estre.

L'ignorance qui estoit naturellement en

ıs, nous l'avons par longue estude con-
née et avérée. Il est advenu aux gens
itablement sçavants, ce qui advient aux
ics de bled : ils vont s'eslevant et se
ıssant la teste droite et fière, tant qu'ils
ıt vuides : mais quand ils sont pleins
grossis de grains en leur maturité, ils
nmencent à s'humilier et baisser les
rnes.

Que ne plaist-il un jour à nature nous
vrir son sein, et nous faire voir au pro-
e les moyens et la conduicte de ses
ıuvemens, et y préparer nos yeux? O
eu, quels abus, quels mescomptes nous
ıuverions en nostre pauvre science! Je
is trompé, si elle tient une seule chose
oictement en son poinct : et m'en par-
ay (*m'en irai*) d'icy plus *ignorant* toute
tre chose que mon *ignorance*.

C'est une des plus notables folies que
ı hommes facent, d'employer la force de
ır entendement à ruiner et chocquer les
ıinions communes et receues, qui nous

A quoy faire nous allons-nous
mant par ces efforts de la science ?
dons à terre, les pauvres gens q
y voyons espandus, la teste penchan
leur besongne : qui ne sçavent ni
ni Caton, ni exemple, ni préce
ceux-là tire nature tous les jours,
fects de constance et de patienc
pures et plus roides, que ne sont c
nous estudions si curieusement en
Combien en vois-je ordinairement
cognoissent la pauvreté : combien
sirent la mort, ou qui la passent
larmes et sans affliction ! Les noms
de quoy ils appellent les maladies
doucissent et amolissent l'aspreté. L

dévoyement d'estomach : une pleuresie, c'est un morfondement : et selon qu'ils les nomment doucement, ils les supportent aussi. Elles sont bien griefves, quand elles rompent leur travail ordinaire : ils ne s'allitent que pour mourir.

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il faudroit toujours se souvenir que c'est l'homme qui donne, et l'homme qui reçoit; c'est une mortelle main qui l'accepte, c'est une mortelle main qui nous le présente. Les choses qui nous viennent du ciel ont seules droict et authorité de persuasion, seules, marque de vérité : laquelle aussi ne voyons-nous pas de nos yeux, ny ne la recevons par nos moyens : cette saincte et grande image ne pourroit pas loger en un si chétif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prépare, si Dieu ne le réforme et fortifie par sa grace et faveur particulière et supernaturelle.

Qui fagoteroit suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience, il

diroit merveilles. J'en assemble volontiers, comme une montre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus modérées. Jugeons par-là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puisqu'en ces grands personnages, et qui ont porté si haut l'humaine suffisance (*capacité*), il s'y trouve des deffauts si apparens et si grossiers.

Nous voyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meut (*remue*), que certaine appréhension engendre la rougeur, certaine autre la palleur; telle imagination agit en la ratte seulement, telle autre au cerveau; l'une nous cause le rire, l'autre le pleurer. Mais comme une impression spirituelle face une telle faussée dans un subject massif et solide, et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts, jamais homme ne l'a sceu.

Je retombe volontiers sur ce discours de l'ineptie (*la sottise*) de nostre institution (*instruction*). Elle a eu pour sa fin, de nous

faire, non *bons* et *sages*, mais *sçavans* : elle y est arrivée. Elle ne nous a pas appris de suivre et embrasser la vertu et la prudence : mais elle nous en a imprimé la dérivation et l'étymologie. Nous sçavons *décliner* vertu, si nous ne sçavons l'*aymer*. Si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect et par expérience, nous le sçavons par jargon et par cœur.

La vraye raison est essentielle de qui nous desrobons le nom à fausses enseignes, elle loge dans le sein de Dieu. C'est là son giste et sa retraite, c'est de-là où elle part, quand il plaist à Dieu nous en faire voir quelque rayon : comme Pallas saillit de la teste de son père, pour se communiquer au monde.

Chasque science a ses principes présupposez, par où le jugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à chocquer cette barrière, en laquelle gist la principale erreur, ils ont incontinent cette sentence en la bouche, qu'il ne faut

pas débattre contre ceux qui nient les principes. Or n'y peut-il avoir des principes aux hommes, si la Divinité ne les leur a révélez : de tout le demeurant (*reste*), et le commencement, et le milieu et la fin, ce n'est que songe et fumée.

Le gain de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage.

En quelque main la science est un sceptre, en quelque autre une marotte.

CHAPITRE XIX.

DE LA LECTURE ET DES LIVRES.

Les livres ont beaucoup de qualitez agréables à ceux qui les sçavent choisir : mais aucun bien sans peine : c'est un plaisir qui n'est pas net et pur, non plus que les autres : il a ses incommoditez et bien poisantes (*pesantes*). L'ame s'y exerce, mais le corps demeure cependant sans action, s'atterre et s'attriste.

Le commerce des livres est bien plus seur et plus à nous *qu'aucun autre* : il a, pour sa part, la constance et facilité de son

service : il me console en la *vieillesse* et en la *solitude :* il me descharge du poids d'une oysiveté ennuyeuse : et me desfait à toute heure des compaignies qui me faschent : il émousse les pointures de la douleur, si elle n'est du tout extrême et maistresse. Pour me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recourir aux livres : ils me destournent facilement à eux, et me la desrobent, ne se mutinent point, pour voir que je ne les recherche, qu'au deffaut de ces autres commodités, plus réelles, vives et naturelles : ils me reçoivent tousjours de mesme visage. Il a bel aller au pied, dit-on, qui meine son cheval par la bride. Le malade n'est pas à plaindre qui a la guarison en sa manche. En l'usage et expérience de cette sentence, qui est très-véritable, conciste tout le fruict que je tire des livres.

Je ne me prens guères aux *livres* nou-

eaux, pour ce que les anciens me semlent plus *pleins* et plus *roides*.

Que ferons-nous à ce peuple, qui ne it recepte que de tesmoignages imprimez, ui ne croit les hommes s'ils ne sont en vre; ny la vérité, si elle n'est d'aage ompétant? Nous mettons en dignité nos ottises, quand nous les mettons en moule. y a bien pour lui autre poids, de dire, l'ay *leu*, que si vous dictes: je l'ay *ouy ire*.

J'ay veu faire des livres de choses, ny mais estudiées ny entendues: l'auteur ommettant à divers de ses amis sçavans, recherche de cette-cy, et de cette autre atière, à le bastir: se contentant pour sa art, d'en avoir projetté le dessein, et lié ar son industrie, ce fagot de provisions icognues: au moins est sien l'encre et le apier. Cela, c'est achetter, ou emprunter n livre, non pas le faire. C'est apprendre ux hommes, non qu'on sçait faire un livre,

mais (ce de quoy ils pouvoient estre en doute) qu'on ne le sçait pas faire.

Que je haïrois une telle recommandation, d'estre habile homme par escrit, et estre un homme de néant, et un sot ailleurs. J'ayme mieux encore estre un sot, et icy, et là, que d'avoir si mal choisi où employer ma valeur.

Je suis envieux du bonheur de ceux qui se sçavent resjouir et gratifier en leur besongne; car c'est un moyen aysé de se donner du plaisir, puisqu'on le tire de soi-mesme : spécialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniastrise (*attachement*). Je sçay un poëte, à qui fort et foible, en foulle et en chambre, et le ciel et la terre, crient qu'il n'y entend guères. Il m'en rabat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé. Tousjours recommence, tousjours reconsulte : et tousjours persiste, d'autant plus ahurté en son advis, qu'il touche (*n'appartient qu'à*) à lui seul de le maintenir.

peut faire le sot par-tout ailleurs, non en la poësie. Pleust à Dieu que sentence se trouvast au front des ques de tous nos jugemens impri-, pour en deffendre l'entrée à tant sificateurs.

poësie médiocre qui s'arreste entre est desdaignée, sans honneur et sans

quelqu'un me dit, que c'est avillir les , de s'en servir seulement de jouet passe-temps, il ne sçait pas, comme combien vaut le plaisir, le jeu et le temps.

'a tousjours semblé, qu'en la poësie, e, Lucrèce, Catulle, et Horace, nt de bien loing le premier rang : et ement Virgile en ses *Géorgiques*, estime le plus accomply ouvrage de sie : à comparaison duquel on peut noistre aisément qu'il y a des endroits *neïde*, ausquels l'autheur eust donné

encore quelque tour de pigne s'il en eust eu loisir, et le cinquième livre en l'Éneïde me semble le plus parfaict.

Quant au bon Térence, la mignardise, et les graces du langage latin, je le trouve admirable à représenter au vif les mouvemens de l'ame, et la condition de nos mœurs : à toute heure nos actions me rejettent à luy : je ne le puis lire si souvent que je n'y trouve quelque beauté et grace nouvelle.

J'ayme aussi Lucain, et le practique volontiers, *non tant pour son style, que pour sa valeur propre*, et vérité de ses opinions et jugemens.

La poësie populaire et purement naturelle a des naïvetez et graces, par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaite selon l'art : comme il se void ès *Villanelles* de *Gascogne*, et aux chansons, qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aucune science ni mesme d'escriture.

L'estimation vulgaire et commune ne se voit peu heureuse en rencontre : et dans mon temps je suis trompé, si les pires escrits ne sont ceux qui ont gaigné le dessus du vent populaire.

Les discours de Machiavel estoient assez solides pour le subject, si y a-t-il en grand aisance à les combattre : et ceux qui l'ont faict n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs. Il s'y trouveroit tousjours à un tel argument, de quoy y fournir responces, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, et cette infinie contexture de débats, que nostre chicane a alongé tant qu'elle a peu en faveur des procez : les raisons n'y ayant guères autre fondement que l'expérience et la diversité des événemens humains, nous présentant infinis exemples à toutes sortes de formes.

Si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Sénèque, je ne laisse pas d'estimer davantage celuy de Plutarque.

Il y devroit avoir quelque coerction (*contrainte*) des loix contre les escrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et fainéans. On banniroit des mains de nostre peuple et moy, et cent autres. Ce n'est pas mocquerie : l'*escrivallerie* semble estre quelque symptome d'un siècle desbordé : quand escrivismes-nous tant, que depuis que nous sommes en trouble? quand les Romains tant, que lors de leur ruyne?

J'ay veu (plus souvent que tous les jours) advenir (*arriver*) que les esprits foiblement fondez, voulant faire les ingénieux à remarquer en la lecture de quelque ouvrage le poinct de la beauté, arrestent leur admiration, d'un si mauvais choix, qu'au lieu de nous apprendre l'excellence de l'auteur, ils nous apprennent leur propre ignorance.

Je donne avec raison, ce me semble, la palme à Jacques Amiot, sur tous nos escrivains françois, non-seulement pour la

naifveté et pureté du langage, en quoy il surpasse tous autres, ni pour la constance d'un si long travail, ni pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu développer si heureusement un autheur si espineux et ferré, mais surtout je luy sçay bon gré d'avoir sçu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire présent à son pays.

Nous autres ignorans estions perdus, si ce livre ne nous eust relevez du bourbier : sa mercy (*grâce à luy*) nous osons à cette heure et parler et escrire : les dames en régentent les maistres d'escoles : c'est nostre bréviaire.

Les difficultez, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronge pas mes ongles : je les laisse-là, après leur avoir faict une charge (*attaque*) ou deux.

Ceux des temps voisins à Virgile, se plaignoient, de quoy aucuns lui comparoient Lucrèce : je suis d'opinion que c'est à la vérité une comparaison inégale : mais

s'ils se picquoient de cette comparaison, que diroient-ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceux qui lui comparent à cette heure Arioste : et qu'en diroit Arioste lui-mesme !

Les anciens, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir : ils ont de quoi rire partout, il ne faut pas qu'ils se chatouillent : ceux-ci ont besoing de secours estranger : à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps : ils montent à cheval, parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs jambes.

A ces bonnes gens, il ne falloit d'aigue et subtile rencontre : leur langage est tout plein, et gros d'une vigueur naturelle et constante : ils sont tout épigramme : non la queue seulement, mais la teste, l'estomach, et les pieds.

La licence du temps m'excusera-t-elle de cette sacrilége audace d'estimer aussi traînans les dialogismes deP laton mesme, estouffant par trop sa matière? Et de

plaindre le temps que met à ces longues interlocutions, vaines et préparatoires, un homme, qui avoit tant de meilleures choses à dire?

Diomèdes remplit six mille livres du seul subject de la grammaire. Que doit produire le babil, puisque le bégayement et desnouement de la langue estouffa le monde d'une si horrible charge de volumes? *tant de paroles pour les paroles seules!*

A l'égard de Cicéron, je suis du jugement commun, que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame. Il estoit bon citoyen, d'une nature débonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gausseurs, tel qu'il estoit : mais, de mollesse et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans mentir, beaucoup.

Quant à son éloquence, elle est du tout hors de comparaison; je crois que jamais homme ne l'égalera.

Quant aux ouvrages, qui ne peuvent servir chez lui à mon desseing, ce sont

ceux qui traitent de la *Philosophie*, sp
lement morale. Mais, à confesser hardi
la vérité (car, puisqu'on a franchi les
rières de l'impudence, il n'y a plu
bride), sa façon d'escrire me semble
nuyeuse, et toute autre pareille façon
préfaces, définitions, partitions et éty
logies consument la pluspart de son
vrage. Ce qu'il y a de vif et de mo
est estouffé par ces longueries d'appr
Je veux qu'on commence par le de
poinct : j'entens assez que c'est que
et volupté; qu'on ne s'amuse pas
anatomizer. Je cherche des raisons bo
et fermes, d'arrivée, qui m'instruisent
soutenir l'effort. Ni les subtilitez g
mairiennes, ni l'ingénieuse contexture
paroles et d'argumentations n'y serv
Je veux des discours, qui donnent la
mière charge dans le plus fort du doul
les siens languissent autour du pot.
sont bons pour l'escole, pour le barrea
pour le sermon, où nous avons loisir

sommeiller, et sommes encore, un quart d'heure après, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoin de parler ainsi aux juges, qu'on veut gaigner à tort ou à droit, aux enfans et aux vulgaires, à qui il faut tout dire et voir ce qui portera. Je ne veux pas qu'on s'employe à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois, *or oyez*, à la mode de nos hérauts. Il ne me faut point d'alléchement, ni de saulse; je mange bien la viande toute crue : au lieu de m'esguiser l'appétit par ces préparations et avant-jeux, on me le lasse et affadit.

Les productions de ces riches et grandes ames du temps passé, sont bien loing au-delà de l'extrême estendue de mon imagination et souhait. Leurs escrits ne me satisfont pas seulement et me remplissent, mais ils m'estonnent et transissent d'admiration. Je juge leur beauté; je la voy, sinon jusques au bout, au moins si avant, qu'il m'est impossible d'y aspirer.

Je ne recognois chez Aristote la pluspart de mes mouvemens ordinaires. On les a couverts et revestus d'une autre robbe pour l'usage de l'eschole. Dieu leur doint (*donne de*) bien faire ! si j'estois du mestier, je naturaliserois l'art autant comme ils artificialisent la nature.

Les Lettres de ce temps (*d'à-présent*) *sont plus en bordures et préfaces, qu'en matière.*

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou, si j'estudie, je n'y cherche que la science, qui traicte de la cognoissance de moi-mesme et qui m'instruise *à bien mourir et à bien vivre.*

Quant à mon autre leçon, qui mesle un peu plus de fruit au plaisir, par où j'apprens à ranger mes opinions et conditions; les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est François, et Sénèque.

Plutarque est plus uniforme et constant: Sénèque, plus ondoyant et divers. Plutarque

a les opinions platoniques, douces et accommodables à la société civile : l'autre les a stoïques et épicuriennes, plus esloignées de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes en particulier et plus fermes. Sénèque est plein de pointes et saillies; Plutarque, de choses. Celuy-là vous eschauffe plus et vous esmeut; cettuy-cy vous contente davantage, et vous paye mieux : il nous guide, l'autre nous pousse.

Je ne sache point d'auteur (*Plutarque*), qui mesle à un registre public tant de considération des mœurs et inclinations particulières. Et me semble le rebours de ce qu'il luy semble à luy, qu'ayant spécialement à suivre les vies des empereurs de son temps, si diverses et extrêmes en toutes sortes de formes, tant de notables actions, que nommément leur cruauté produisit en leurs subjets, il avoit une matière plus forte et attirante à discourir et à narrer, que s'il eust eu à dire des batailles et agita-

tions universelles; si que souvent je le trouve stérile, courant par-dessus ces belles morts, comme s'il craignoit nous fascher de leur multitude et longueur. Cette forme d'histoire est de beaucoup la plus utile.

A l'esgard de Tacite, les mouvemens publics dépendent plus de la conduite de la fortune; les privez, de la nostre. C'est plustost un jugement, que déduction d'histoire : il y a plus de préceptes, que de contes : ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à estudier et apprendre : c'est une pépinière de discours et éthiques et politiques, pour la provision et ornement de ceux qui tiennent quelque rang au maniement du monde. Il plaide tousjours par raisons solides et vigoureuses, d'une façon poinctue et subtile, suivant le style affecté du siècle : ils aymoient tant à s'enfler, qu'où ils ne trouvoient de la pointe et subtilité aux choses, ils l'empruntoient des paroles. Il ne retire pas mal à l'escrire de Sénèque. Il me semble plus charnu : Sénèque, plus

aigu. Son service est plus propre à un estat trouble et malade, eomme est le nostre présent : vous diriez souvent qu'il nous peinct et qu'il nous pinse.

Si ses escrits (*Tacite*) rapportent aucune chose de ses conditions : c'estoit un grand personnage, droicturier et courageux, non d'une vertu superstitieuse, mais philosophique et généreuse.

Il n'a pas besoing d'excuse, d'avoïr approuvé la religion de son temps, selon les loix qui luy commandoient, et ignoré la vraye. Cela c'est son malheur, non pas son défaut.

Les seules *bonnes histoires* sont celles qui ont esté escrites par ceux-mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de mesme sorte. Que peut-on espérer d'un *médecin* traictant de la guerre, ou d'un *escholier* traictant les *desseins des Princes*.

César singulièrement me semble mériter

qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy-mesme.

Tant il a de perfection et d'excellence par-dessus tous les autres, quoique Salluste soit du nombre. Certes, je lis cet autheur avec un peu plus de révérence et de respect, qu'on ne lit les humains ouvrages : tantost le considérant lui-mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur, tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non-seulement tous les historiens, comme dit Cicéron, mais à l'adventure Cicéron mesme : avec tant de sincérité en ses jugemens, parlant de ses ennemis que, sauf les fausses couleurs, de quoy il veut couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire, qu'il a esté trop espargnant à parler de soy : car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté exécutées par lui, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

Voicy ce que je mis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (*Guichardin*) (car quelque langue que parlent mes livres, je leur parle en la mienne) : il est historiographe diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul autre, on peut apprendre la vérité des affaires de son temps : aussi en la pluspart en a-t-il esté acteur lui-mesme, et en rang honorable. Il n'y a aucune apparence que, par haine, faveur ou vanité, il ayt déguisé les choses; de quoy font foy les libres jugemens qu'il donne des grands, et notamment de ceux, par lesquels il avoit esté avancé et employé aux charges comme du pape Clément septième. Quant à la partie de quoy il semble se vouloir prévaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traits; mais il s'y est trop pleu : car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subject si plein et ample, et à-peu-près infini, il en devient lasche et sentant un peu le caquet scholastique. J'ay

aussi remarqué cecy, que, de tant d'ames et effects qu'il juge, de tant de mouvemens et conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu, religion et conscience: comme si ces parties-là estoient du tout esteintes au monde : et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles-mesmes, il en rejecte la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque profit. Il est impossible d'imaginer, que, parmy cet infiny nombre d'actions, dequoy il juge, il n'y en ayt eu quelqu'une produite par la voye de la raison. Nulle corruption peut avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion. Cela me fait craindre qu'il y ayt un peu de vice de son goust, et peut estre advenu, qu'il ayt estimé d'autruy selon soy.

Les historiens sont ma droite balle; car ils sont plaisans et aisez : et quant et quant l'homme en général, de qui je cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus en-

tier qu'en nul autre lieu ; la variété et vérité de ses conditions internes, en gros et en détail, la diversité des moyens de son assemblage et des accidens qui le menacent. Voilà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque.

J'ayme les *historiens*, ou fort *simples* ou *excellens*. Les simples, qui n'ont point dequoy y mesler quelque chose du leur et qui n'y apportent que le soin et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer à la bonne foy toutes choses, sans choix et sans triage, nous laissent le jugement entier pour la cognoissance de la vérité.

Ceux d'entre deux nous gastent tout : ils veulent nous mascher les morceaux ; ils se donnent loy de juger et, par conséquent, d'incliner l'*histoire* à leur fantasie : car depuis que le jugement pend d'un costé, on ne se peut garder de contourner et tordre la narration à ce biais.

Sur les Mémoires de monsieur du Bellay:

c'est tousjours plaisir de voir les choses escrites par ceux qui ont essayé comme il les faut conduire : mais il ne se peut nier qu'il ne se descouvre évidemment en ces deux seigneurs ici un grand déchet de la franchise et liberté d'escrire, qui reluit ès anciens de leur sorte : comme au sire de Joinville, domestique de saint Louis, Eginard, chancelier de Charlemaigne, et de plus fraiche mémoire en Philippe de Comines. C'est ici plutost un plaidoyer pour le roy François, contre l'empereur Charles cinquième, qu'une histoire. Je ne veux pas croire qu'ils ayent rien changé, quant au gros du faict; mais de contourner le jugement des événemens souvent contre raison, à nostre avantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les recullemens de messieurs de Montmorency et de Brion, qui y sont oubliez, voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y trouve point. On peut cou-

vrir les actions secrettes; mais de taire tout ce que le monde sçait, et les choses qui ont tiré des effects publics et de telle conséquence, c'est un deffaut inexcusable. Somme (*enfin*) pour avoir l'entière connoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peut faire ici de profit, c'est par la déduction particulière des batailles et exploits de guerre, où ces gentils-hommes se sont trouvez, quelques paroles et actions privées d'aucuns princes de leur temps, et les pratiques et négociations, conduites par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sçues et des discours non vulgaires.

En mon Philippe de Comines, il y a ceci: vous y trouverez le langage doux et agréable, d'une naïfve simplicité, la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'autheur reluit évidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie

parlant d'autrui : ses discours et exhortemens, accompaignez plus de bon zèle et de vérité, que d'aucune exquise suffisance, et tout partout de l'authorité et gravité : représentant son homme de bon lieu et élevé aux grandes affaires.

A la lecture des *histoires*, qui est le subjet de toutes gens, j'ay accoustumé de considérer qui en sont les escrivains. Si ce sont personnes, qui ne fassent autre profession que de lettres, j'en apprens principalement le style et le langage : si ce sont *médecins*, je les crois plus volontiers, en ce qu'ils nous disent de la température de l'air, de la santé et complection des princes, des blessures et maladies : si *jurisconsultes*, il en faut prendre les controverses des droits, les loix, l'establissement des polices, et choses pareilles : si *théologiens*, les affaires de l'Église, censures ecclésiastiques, dispenses et mariages : si *courtisans*, les mœurs et les cérémonies : si *gens de guerre*, ce qui est de leur charge, et principalement

les déductions des exploits où ils se sont trouvés en personne : si *ambassadeurs*, les menées, intelligences et practiques et manière de les conduire.

Tant de noms, tant de victoires et conquestes, ensevelis sous l'oubliance, rendent ridicule l'espérance d'esterniser nostre nom par la prise de dix *argoulets* et d'un *pouiller*, qui n'est cognu que de sa cheute.

Je tiens moins hazardeux d'escrire les choses passées que présentes, d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une vérité empruntée.

Il nous faudroit des topographes qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont esté. Mais pour avoir cet advantage sur nous d'avoir veu la *Palestine*, ils veulent jouir du privilége de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde. Je voudrois que chacun escrivist ce qu'il sçait et autant qu'il en sçait, non en cela seulement, mais en tous autres subjects : car tel peut avoir quelque particu-

lière science, ou expérience de la nature d'une rivière ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste que ce que chacun sçait : il entreprendra toutes fois, pour faire courir ce petit loppin, d'escrire toute la physique. De ce vice sourdent (*sortent*) plusieurs grandes incommodités.

Tant de milliasses d'hommes, enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde.

L'*histoire*, c'est mon gibier ou matière de livres, ou la *poësie*, que j'ayme d'une particulière inclination. Me semble que la sentence, pressée aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement et me fiert (*frappe*) d'une plus vive secousse.

Tant de remuemens d'Estats, et changemens de fortune publique, nous instruisent à ne pas faire grand miracle de la nostre.

Les fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les

glosent, et, pour faire valoir leur interprétation et la persuader, ils ne se peuvent garder d'altérer un peu l'histoire. Ils ne vous représentent jamais les choses pures; ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils les ont veu, et, pour donner crédit à leur jugement et vous y attirer, prestent volontiers de ce costé-là à la matière, l'allongent et amplifient. Ou il faut un homme très-fidèle, ou si simple, qu'il n'ayt pas de quoy bastir et donner de la vraisemblance à des inventions fausses, et qui n'ayt rien espousé.

L'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangères, la majesté si enflée de tant de cours et de grandeurs, nous fermit et asseure la veue à soustenir l'esclat des nostres, sans siller les yeux.

Il faut avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avec *les anciens*. Les escrivains indiscrets de nostre siècle, qui parmi leurs ouvrages de néant, dont vont semant des lieux entiers

des anciens autheurs, pour se faire honneur, font le contraire. Car cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terni et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gaignent.

Il advint l'autre jour de tomber sur un tel passage : j'avois traisné languissant après des paroles françoises, si exangues, si descharnées, et si vuides de matière et de sens, que ce n'estoient voirement que paroles françoises : au bout d'un long et ennuieux chemin, je vins à rencontrer une pièce haute, riche et eslevée jusqu'aux nues ; si j'eusse trouvé la pente douce, et la montée un peu allongée, cela eust été excusable : c'estoit un précipice si droict et si coupé, que des six premières paroles je cogneus que je m'envolois en l'autre monde. De-là je descouvris la fondrière d'où je venois, si basse et si profonde, que je n'eus oncques depuis le cœur de m'y ravaler.

CHAPITRE XX.

DE LA GLOIRE.

Pour Dieu! regardons à quel fondement nous attachons cette *gloire* et *réputation*, pour laquelle se boulleverse le monde : où asseons-nous cette renommée, que nous allons questant avec si grand'peine? C'est en somme Pierre ou Guillaume, qui la porte, prend en garde, et à qui elle touche.

Le marbre eslevera vos titres tant qu'il vous plaira, pour avoir fait repétasser un pan de mur, ou descrotter un ruisseau public ;

mais non pas les hommes qui ont du sens. Le bruit ne suit pas toute bonté, si la difficulté et estrangeté n'y est joincte.

La route de ceux qui visent à l'*honneur* est bien diverse à celle que tiennent ceux qui se proposent l'ordre et la raison.

Qui ne contre-change volontiers la santé, le repos et la vie, à la *réputation* et à la *gloire*, la plus inutile, vaine et fausse monnoye, qui soit en nostre usage.

De toutes les resveries du monde, la plus reçeue et plus universelle, est le soin de la *réputation* et de la *gloire*, que nous espousons jusques à quitter les *richesses*, le *repos*, la *vie* et la *santé*, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suivre cette vaine image, et cette simple voix, qui n'a ni corps ni prise.

C'est une opinion si fausse, que je suis dépit qu'elle ait jamais peu entrer en l'entendement d'hommes, qui eust cet honneur de porter le nom de philosophe. Si cela estoit vray, il ne faudroit estre vertueux

qu'en public; et les opérations de l'ame, où est le vrai siége de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en règle et en ordre, sinon autant qu'elles devroient venir à la cognoissance d'autruy. N'y va-t-il donc que de faillir finement et subtilement?

Combien de belles actions particulières s'ensevelissent dans la foule d'une bataille?

Où dix mille hommes sont estropiez ou tuez, il n'en est pas quinze de quoy l'on parle. De tant de milliasses de vaillans hommes qui sont morts depuis quinze cens ans en France, les armes à la main, il n'y en a pas cent qui soyent venus à nostre cognoissance. La mémoire, non des chefs seulement, mais des batailles et victoires, est ensévelie. Les fortunes de plus de la moitié du monde, à faute de registre, ne bougent de leur place, et s'esvanouissent sans durée.

Il y a je ne sçay quelle douceur naturelle à se sentir louer, mais nous lui prestons trop de beaucoup. Je ne me soucie pas

tant, quel je sois chez autrui, comme je
soucie quel je sois en moi-mesme. Je ve
estre riche par moi, non par emprunt. I
estrangers ne voyent que les événemens
apparences externes (*extérieures*) : chac
peut faire bonne mine par le dehors, pl
au-dedans de fiebvre et d'effroy.

Il seroit à l'adventure excusable à
Peintre ou un autre artisan, et encor
un *rhétoricien* ou *grammairien*, de se t
vailler pour acquérir nom (*de la gloi*
par ses ouvrages : mais les actions de
vertu, elles sont trop nobles d'elles-mes
pour rechercher un autre loyer, que
leur propre valeur; et notamment p
la chercher en la vanité des jugemens l
mains.

C'est le pur ouvrage de la fortu
c'est le sort qui nous applique la gloi
selon sa témérité. Je l'ai veue fort souv
marcher avant le mérite, et souvent out
passer le mérite d'une longue mesure. (
lui qui premier s'advisa de la ressemblar

de l'ombre à la gloire, fit mieux qu'il ne vouloit : ce sont choses excellemment vaines. Elle va aussi quelquefois devant son corps, et quelquefois l'excède de beaucoup en longueur.

Combien avons-nous veu d'hommes vertueux, survivre à leur propre réputation? Et pour trois ans de cette vie fantastique et imaginaire, allons-nous perdant nostre vraye vie et essentielle, et nous engager à une mort perpétuelle?

Ce n'est pas pour la montre que nostre ame doit jouer son rolle; c'est chez nous au-dedans, où nuls yeux ne donnent que les nostres : là elle nous couvre de la crainte, de la mort, des douleurs et de la honte mesme : elle nous asseure-là de la perte de nos enfans, de nos amis, et de nos fortunes; et quand l'opportunité s'y présente, elle nous conduit aussi aux hazards de la guerre.

Si toute fois cette fausse opinion sert au public à contenir les hommes en leur

ment, de voir le nom de ce gra
dard, autrefois si effroyable et si re
maudit et estre outragé si libreme
premier escolier qui l'entreprend
accroisse hardiment, et qu'on la n
entre nous le plus qu'on pourra.

Pensons-nous qu'à chaque ha
sade qui nous touche, et à chaqu
que nous courons il y ait soudain
fier qui l'enrolle ? et cent greffie
cela le pourront escrire, desquels
mentaires ne dureront que trois j
ne viendront à la veue de personn

Quoique des Romains mesme
Grecs, parmy tant d'escrivains e
moings, et tant de rares et nobles

souvient en gros, que de nostre temps il y a eu des guerres civiles en France.

Si j'avois en ma possession les événements incognus, j'en penserois très-facilement supplanter les cognus, en toute espèce d'exemples.

Combien avons-nous de goujats, compaignons de nostre gloire? Celuy qui se tient ferme dans une tranchée descouverte, que fait-il en cela, que ne facent devant luy cinquante pauvres pionniers, qui luy ouvrent le pas, et le couvrent de leurs corps pour cinq sols de paye par jour?

Qui n'est homme de bien que parce qu'on le sçaura, et parce que on l'en estimera mieux, après l'avoir sçeu; qui ne veut bien faire qu'en (*qu'à*) condition que sa vertu vienne à la cognoissance des hommes, celuy-là n'est pas personne de qui on puisse tirer beaucoup de service.

Il faut aller à la guerre pour son devoir, et en attendre cette récompense, qui ne

peut faillir à toutes belles actions, pour occultes qu'elles soyent, non pas mesme aux vertueuses pensées; c'est le contentement qu'une conscience bien réglée reçoit en soy de bien faire.

La vertu est chose bien vaine et frivole, si elle tire sa recommandation de la gloire. Pour néant entreprendrions-nous de lui faire tenir son rang à part, et la déjoindrions de la fortune : car qu'est-il plus fortuite que la réputation? . . . . . .

Il y a une famille à *Paris* et à *Montpellier*, qui se surnomme *Montaigne* : une autre en *Bretaigne* et en *Xaintonge*, *de la Montaigne*. Le remuement d'une seule syllabe meslera nos fusées, de façon que j'auray part à leur gloire, et eux à l'adventure à ma honte. Ainsy j'honoreray peut-estre un crocheteur en ma place.

Quand pour sa droiture, je ne suivrois le droit chemin, je le suivrois pour avoir trouvé par expérience, qu'au bout du compte, c'est communément le plus heureux, et le plus utile.

De s'enfler de toute action utile et innocente, c'est à faire à gens à qui elle est extraordinaire et rare. Ils la veulent mettre pour le prix qu'elle leur couste.

C'est à *Dieu seul*, à qui *gloire* et *honneur* appartient, et n'est rien si esloigné de raison, que de nous en mestre en queste pour nous : car, estant indigens et nécessiteux au-dedans, nostre essence estant imparfaicte, et ayant continuellement besoing d'améliorations, c'est-là à quoy nous devons travailler. Nous sommes tous creux et vuides. Ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir; il nous faut de la substance plus solide à nous réparer. Un homme affamé seroit bien simple de chercher à se pourvoir plustost d'un beau vestement que d'un bon repas : il faut courir au plus pressé.

Il y a une autre sorte de *gloire*, qui est une trop bonne opinion, que nous concevons de nostre valeur (*prix*). C'est une affection inconsidérée, de quoy nous ché-

rissons, qui nous représente à nous-mesmes autres que nous ne sommes; comme la passion amoureuse preste des beautez et des graces au subject qu'elle embrasse, et fait que ceux qui en sont espris trouvent, d'un jugement trouble et altéré, ce qu'ils ayment, autre et plus parfaict qu'il n'est.

La philosophie ne me semble avoir jamais si beau jeu, que quand elle combat nostre présomption et vanité, quand elle recognoist de bonne foy son irrésolution, sa foiblesse et son ignorance. Il me semble que la mère nourrice des plus fausses opinions, et publiques et particulières, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soy.

La renommée ne se prostitue pas à si vil compte : les actions rares et exemplaires, à qui elle est deue, ne souffriroient pas la compagnie de cette foule innumérable de petites actions journalières.

Je croy que si nous avions les livres que

Cicéron avoit escrits sur ce subject, il nous en coûteroit de belles : car cet homme-là fut si forcené de cette passion, que s'il eust osé, il fut, ce crois-je, volontiers tombé en l'excès ou tombèrent d'autres, que la vertu mesme n'estoit désirable, que pour l'honneur qui se tenoit tousjours à sa suite.

Infinies belles actions se doivent perdre sans tesmoignage, avant qu'il en vienne une à profit. On n'est pas tousjours sur le haut d'une bresche, ou à la teste d'une armée, à la veue de son général, comme sur un eschafaud. On est surpris entre la haye et le fossé : il faut tenter fortune contre un poulailler : il faut dénicher quatre chétifs harquebuziers d'une grange ; il faut seul s'escarter de la trouppe et entreprendre seul, selon la nécessité qui s'offre. Et si on prend garde, on trouvera, à mon advis, qu'il advient par expérience, que les moins esclatantes occasions sont les plus dangereuses : et qu'aux guerres qui se sont passées de nostre temps, il s'est perdu plus

de gens de bien, aux occasions légères et peu importantes, et à la contestation de quelque bicoque, qu'ès lieux dignes et honorables.

CHAPITRE XXI.

DE LA MORT.

Si j'estoy faiseur de livres, je feroy un registre commenté des morts diverses, qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre.

Nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement exprès de celuy qui nous y a mis: et c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, ains pour sa gloire et service d'autruy, de nous donner congé, quand il luy plaira; non à nous de le

prendre : nous ne sommes pas nays pour nous, ains aussi pour nostre païs : les loix nous redemandent compte de nous pour leur intérest et ont action d'homicide contre nous.

La mort n'est qu'un instant : mais il est de tel poids, que je donneroy volontiers plusieurs jours de ma vie pour le passer à ma mode.

Puisqu'il y a des morts bonnes aux fols, bonnes aux sages ; trouvons-en qui soient bonnes à ceux d'entre-deux.

Il faut estre tousjours botté et prest à partir, en tant qu'en nous est, et surtout se garder qu'on n'aytlors à faire qu'à soy; car nous y aurons assez de besogne sans autre surcroist.

L'un des principaux bienfaicts de la vertu, c'est le mespris de la mort.

Je voy nonchalamment la mort, quand je la voy universellement, comme fin de la vie. Je la gourmande en bloc : par le menu, elle me pille.

tre peuple a tort de dire, celuy-là
: la mort, quand il veut exprimer
r songe et qu'il la prévoit. La pré-
ce convient également à ce qui nous
e en bien et en mal. Considérer et
le danger est aucunement le rebours
n estonner.
:onsidéroy par combien légères causes
ɔjects l'imagination nourrissoit en
e regret de la vie : de quels atomes
tissoit en mon ame le poids et la dif-
de ce deslogement : à combien fri-
ɔensées nous donnions place en un si
affaire. Un chien, un cheval, un
un verre, et quoy non? tenoient
te en ma perte : aux autres, leurs
ieuses espérances, leur bourse, leur
e, non moins sottement à mon gré.
nbien voit-on de personnes popu-
, conduictes à la mort, et non à une
imple, mais meslée de honte, et quel-
s de griefs tourmens, y apporter une
asseurance, qui par opiniâtreté, qui

par simplesse naturelle, qu'on n'y apperçoit rien de changé de leur estat ordinaire : establissans leurs affaires domestiques, se recommandans à leurs amis, chantans, preschans et entretenans le peuple ; voire y meslans quelquefois des mots pour rire, et beuvans à leurs cognoissances, aussi-bien que Socrates ?

A chaque minute, il me semble que je m'eschappe : et me rechante sans cesse, *tout ce qui peut estre faict un autre jour, le peut estre aujourd'huy.*

Les hazards et dangiers nous approchent peu ou rien de nostre fin : et si nous pensons combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menacer le plus, de millions d'autres sur nos testes, nous trouverons que, gaillards et fiévreux, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos, elle nous est également près.

A ce dernier rolle de la mort et de nous, il n'y a plus que feindre, il faut parler françois ; il faut montrer ce qu'il y a de

bon et de net dans le fond du pot. Voilà pourquoy se doivent à ce dernier traict toucher et esprouver toutes les autres actions de nostre vie. *C'est le maistre jour, c'est le jour juge de tous les autres :* c'est le jour (dit un ancien), qui doit juger de toutes mes années passées.

L'utilité du vivre n'est pas en l'espace ; elle est en l'usage. Tel a vescu long-temps, qui a peu vescu.

Nul ne meurt avant son heure. Ce que vous laissez de temps n'estoit non plus vostre, que celuy qui s'est passé avant vostre naissance.

Tous les jours vont à la mort : le dernier y arrive.

Quand nous jugeons de l'asseurance d'autruy en la mort, qui est sans doubte *la plus remarquable action de la vie humaine*, il se faut prendre garde d'une chose, que mal-aisément on croit estre arrivé à ce poinct. Peu de gens meurent résolus que ce soit leur heure dernière :

et n'est endroit où la pipperie de l'es
rance nous amuse plus. Elle ne cesse
corner aux oreilles : « D'autres ont l
» esté plus malades sans mourir ; l'aff
» n'est pas si désespérée qu'on pense :
» au pis aller, Dieu a bien faict d'au
» miracles. » Et advient cela de ce que n
faisons trop de cas de nous. Il semble
l'université des choses souffre aucunem
de nostre anéantissement, et qu'elle
compassionnée à nostre estat.

Il semble que, comme les orages et t
pestes se piquent contre l'orgueil et l
taineté de nos bastimens, il y ayt aussi
haut des esprits envieux des grandeur
çà-bas : et que la fortune quelquefois gu
à point nommé le dernier jour de no
vie, pour montrer sa puissance de r
verser en un moment ce qu'elle avoit b
en longues années.

Ce n'est pas si grande chose d'esta
tout sain et tout rassis de se tuer : il est l
aisé de faire le mauvais, avant que de
nir aux prises.

C'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans.

Comme nostre naissance nous apporta la naissance de toutes choses : aussi fera la mort de toutes choses nostre mort.

La distribution et variété de tous les actes de ma comédie se parfournit en un an. Si vous avez pris garde (dit la nature) au branle de mes quatre saisons, elles embrassent l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse du monde. Il a joué son jeu : il n'y sçait autre finesse, que de recommencer; ce sera tousjours cela mesme. Je ne suis pas délibéré de vous forger autres nouveaux passe-temps. Faictes place aux autres, comme d'autres vous l'ont faite.

Le dernier pas ne fait pas la lassitude : il la déclare.

Si vous avez faict vostre profit de la vie, vous en estes repeu, allez vous-en satisfaict. Si vous n'en avez sceu user; si elle

vous estoit inutile, que vous chant-il de l'avoir perdue? A quoi faire la voulez-vous encore?

Il est incertain où la mort nous attende, attendons-la partout.

Il m'est advis, que c'est bien le *bout*, non pourtant le *but* de la vie; c'est sa fin, son extrémité, non pourtant son *object*.

Nous ne sentons aucune secousse, quand la jeunesse meurt en nous: qui est, en essence et en vérité, une mort plus dure, que n'est la mort entière d'une vie languissante; et que n'est la mort de la vieillesse: d'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estæ doux et fleurissant à un estre pénible et douloureux.

Si la mort estoit ennemi qui se peust esviter, je conseillerois d'emprunter les armes de la couardise (*lâcheté*): mais puisqu'il ne se peut, puisqu'il vous attrappe fuyant et poltron aussi bien qu'honneste homme; et que nulle trempe de cuirasse ne vous couvre, apprenons à le

soustenir de pied ferme et à le combattre.

Si vous avez vescu un jour, vous avez tout veu : un jour est égal à toujours. Il n'y a point d'autre lumière n'y d'autre nuict. Ce soleil, cette lune, ces estoiles, cette disposition, c'est elle-mesme que vos ayeuls ont jouye, et qui entretiendra vos arrière nepveux.

Mille hommes, mille animaux, et mille autres créatures meurent en ce mesme instant que vous mourez. A quoy faire y reculez-vous, si vous ne pouvez tirer arrière ?

Vous estes mort après la vie : mais, pendant la vie, vous estes *mourant :* et la mort touche bien plus rudement le *mourant* que le *mort*.

Tout ce que vous vivez, vous le desrobez à la vie : c'est à ses despens.

Quelle sottise de nous peiner sur le point du passage à l'exemption de toute peine ?

Celuy qui meurt en la meslée, les armes

à la main, il n'estudie pas lors la mort; il ne la sent, ny ne la considère : l'ardeur du combat l'emporte.

A ceux qui passent une profondeur effroyable, on ordonne de clorre ou destourner leurs yeux.

Quiconque aura sa vie au mespris, se rendra tousjours maistre de celle d'autruy.

Nostre religion n'a point eu de plus asseuré fondement humain, que le *mespris de la vie*. Non-seulement le discours de la raison nous y appelle : car, pourquoy craindrions-nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peut estre regrettée? Mais aussi puisque nous sommes menacés de tant de façons de mort, n'y a-t-il pas plus de mal à les craindre toutes, qu'à en soustenir une?

Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse : par fois aussi c'est l'ame; et en ay assez veu qui ont eu la cervelle affoiblie, avant l'estomach et les jambes.

Parmy les festes et la joye, ayons tousjours ce refrein de la souvenance de nostre condition, et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la mémoire, en combien de sortes cette nostre allégresse est en butte à la mort, et de combien de prises elle la menasse.

Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent : de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau : mais aussi quand elle arrive, ou à eux ou à leurs femmes, enfans et amis, les surprenant au descouvert, quels tourmens, quels cris, quelle rage et quel désespoir les accable? vistes-vous jamais rien si rabaissé, si changé, si confus?

Il y faut pourvoir de meilleure heure : et cette nonchallance bestiale, quand elle pourroit loger en la tête d'un homme d'entendement, (ce que je trouve entièrement impossible) nous vend trop cher ses denrées.

J'ay veu plusieurs de mon temps con-

vaincus par leur conscience retenir de l'autruy, se disposer à y satisfaire par leur testament, et après leur décès. Ils ne font rien qui vaille, ny de prendre terme à chose si pressante, ny de vouloir restablir une injure avec si peu de leur ressentiment et intérest. Ils doivent plus du leur.

Ceux-là font encore pis, qui réservent la déclaration de quelque haineuse volonté envers le proche à leur dernière volonté, l'ayant cachée pendant la vie. Iniques juges, qui remettent à juger alors qu'ils n'ont plus cognoissance de cause. Je me garderai, si je puis, que ma mort die chose, que ma vie n'ait premièrement dit et apertement (*ouvertement*).

Pensiez-vous jamais n'arriver-là où vous allïez sans cesse? Encore n'y a-t-il chemin qui n'ayt son issue. Et si la compagnie vous peut soulager, le monde ne va-t-il pas mesme train que vous allez? Tout ne branle-t-il pas vostre branle? y a-t-il chose qui ne vieillisse quant et vous?

Le remède du vulgaire, c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité lui peut venir un si grossier aveuglement? Il lui faut faire brider l'asne par la queue. Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent pris au piége.

J'ay vu plusieurs donner par leur mort réputation en bien ou en mal à toute leur vie.

Je reviendrois volontiers de l'autre monde, pour démentir celui qui me formeroit autre que je n'estois, fust-ce pour m'honorer.

Je me rends officieux envers les trespassés. Ils ne s'aident plus : ils en requierrent, ce me semble, d'autant plus mon ayde : la gratitude est là, justement en son lustre. Le bienfaict est moins richement assigné, où il y a rétrogradation et réflexion.

Nous troublons la vie par le soing de la mort, et la mort par le soing de la vie. L'une nous ennuye, l'autre nous effraye.

Ce n'est pas contre la mort que nous nous préparons, c'est chose trop momentanée. Nous nous préparons contre les préparations de la mort.

Je me console aisément de ce qui adviendra ici, quand je n'y serai plus. Les choses présentes m'embesognent assez.

On se peut par usage et par expérience fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, et tels autres accidens : mais quant à la mort, nous ne pouvons l'*essayer* qu'une fois : nous y sommes tous *apprentifs*, quand nous y venons.

Le *long-temps vivre*, et le *peu de temps vivre* est rendu tout un par la mort. Car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus.

La vie n'est de soi ni bien ni mal : *c'est la place du bien et du mal*, selon que vous la leur faites.

Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder nostre somme il mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort.

Combien facilement nous passons du veiller au dormir, avec combien peu d'intérest nous perdons la connoissance de la lumière et de nous!

En quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout, c'est le bout de la fusée.

Si je craignois mourrir en autre lieu que celui de ma naissance : si je pensois mourrir moins à mon aise, esloigné des miens : à peine sortiroy-je hors de France, je ne sortirois pas sans effroy hors de ma paroisse: je sens la mort qui me pince continuellement la gorge, ou les reins : mais je suis autrement faict : elle m'est une partout. Si toutes fois j'avois à choisir, ce seroit, ce croy-je, plustost à cheval que dans un lict, hors de ma maison, et loing des miens.

Pourquoy te plains-tu (dit la nature) de moi et de ta destinée? Te faisons-nous tort? Est-ce à toi de nous gouverner, ou à nous toi? Encore que ton aage ne soit pas achevé, ta vie l'est. *Un petit homme est*

homme entier. comme un grand. Ni les hommes ni leurs vies ne se mesurent à l'aune.

Vous en avez assez veu qui se sont bien trouvez de mourir, achevant par-là des grandes misères. Mais quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, en avez-vous veu ? Si est-ce grande simplesse de condamner chose que vous n'avez esprouvée ni par vous, ni par autre.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singulière et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les autres : *c'est la dernière et extréme sorte de mourir :* plus elle est esloignée de nous, d'autant est-elle moins espérable.

Quelle resverie est-ce de s'attendre de mourir d'une défaillance de force, que l'extrême vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre durée : veu que c'est l'espèce de mort *la plus rare* de toutes, et la moins en usage.

Ne nous flattons pas de ces beaux mots:

on doit à l'aventure appeler plutost naturel, ce qui est général, commun et universel.

Où que vostre vie finisse, elle y est toute.

Puisque Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, préparons-nous y; plions bagage; prenons de bonn'heure congé de la compagnie.

En général, la plus saine distribution de nos biens, en mourant, me semble estre, les laisser distribuer à l'usage du pays. Les loix y ont mieux pensé que nous.

Voilà une dent qui me vient de choir, sans douleur, sans effort : c'estoit le terme naturel de sa durée. Et cette partie de mon estre, et plusieurs autres, sont desjà mortes, autres demi-mortes, des plus actives, et qui tenoit le premier rang pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que je fons et eschappe à moi. Quelle bestise sera-ce à mon entendement, de sentir le sault de cette cheute, desjà si avancée, comme si elle estoit entière.

Nous pensons toujours ailleurs : l'espérance d'une meilleure vie nous arrête et appuye : ou l'espérance de la valeur de nos enfans : ou la gloire future de nostre nom : ou la fuite des maux de cette vie : ou la vengeance qui menasse ceux qui nous causent la mort.

Je me desnoue partout : mes adieux sont tantost pris de chacun, sauf de moi. Jamais homme ne se prépara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprit plus universellement que je m'attens de faire. *Les plus mortes morts sont les plus saines.*

Compte, de tes connoissans, combien il en est mort avant ton aage, plus qu'il n'y en a qui l'ayent atteint : et de ceux-mesmes qui ont annobli leur vie par renommée, faisant registre, et j'entrerai en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant, qu'après trente-cinq ans.

Je ne vis jamais paysan de mes voisins entrer en cogitation (*pensée*) de quelle con-

tenance et asseurance il passeroit cette heure dernière : nature lui apprend à ne songer à la mort que quand il se meurt. Et lors, il y a meilleure grace qu'Aristote : lequel la mort presse doublement, et par elle, et par une si longue préméditation.

PENSÉES

DIVERSES.

PENSÉES DIVERSES.

— La pauvreté des biens est aisée à guérir; la pauvreté de l'ame impossible.

— Qui veut faire sa despense juste, la fait estroite et contrainte.

— Si la trahison doit estre en quelque cas excusable, lors seulemeut elle l'est, qu'elle s'employe à chastier et trahir la trahison. Il se trouve assez de perfidies, non seulement et refusées, mais punies, par ceux en faveur desquels elles avoient esté entreprises.

— Il seroit à désirer qu'il y eust plus de proportion du commandement à l'obéis-

sance; et semble la visée injuste, à laquelle on ne peut atteindre.

— Nous sommes nez à quester la vérité: il appartient de la posséder à une plus grande puissance.

— Il n'est air qui se hume si goulnement, qui s'espande et pénètre, comme faict la *licence*.

— Je hay les morceaux que la nécessité me taille. Toute commodité me tiendroit à la gorge, de laquelle seule j'aurois à despendre.

— La confession généreuse et libre énerve le reproche et désarme l'injure.

— Les songes sont loyaux interprètes de nos inclinations; mais il y a de l'art à les assortir et entendre.

— L'ambition n'est pas un vice de petits compaignons.

— Nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal.

— Vous ne voyez pas les espices d'un homme de parlement: vous voyez les al-

liances qu'il a gaignées, et honneurs à ses enfans. Nul ne met en compte public sa recette : chacun y met son acquest.

— On fait bon marché à un homme de conscience, quand on lui propose quelque difficulté au contrepoids du vice ; mais quand on l'enferme entre deux vices, on le met à un rude choix.

— La sagesse a ses excès, et n'a pas moins besoin de modération que la folie.

— Je hay un esprit hargneux et triste, qui glisse par dessus les plaisirs de sa vie, et s'empoigne et paist aux malheurs, comme les mouches, qui ne peuvent tenir contre un corps bien poly et bien lissé, et s'attachent et reposent aux lieux scabreux et raboteux, et comme les ventouses, qui ne hument et appètent que le mauvais sang.

— Il n'est point de pareille leurre que la sagesse non rude et renfrognée.

— Ceux qui preschent aux princes la défiance si attentive, sous couleur de leur

prescher leur seureté, leur preschent leur ruine et leur honte.

— Quel appétit et visage de chasse s'estoit réservé celui qui n'alloit jamais aux champs, à moins de sept mille fauconniers.

— Tout homme peut dire véritablement; mais dire ordonnément, prudemment et suffisamment, peu d'hommes le peuvent.

— M'aymerois à l'adventure mieux deuxiesme ou troisiésme à Périgueux que premier à Paris : au moins, sans mentir, mieux troisiesme à Paris que premier en charge. Je ne veux ny débattre avec un huissier de porte, misérable incognu, ny faire fendre en adoration les presses où je passe. Toute constitution naturelle est pareillement juste et aisée. J'ay ainsi l'ame poltronne, que je ne mesure pas la bonne fortune selon sa hauteur, je la mesure selon sa facilité.

— La raison nous ordonne bien d'aller

tousjours mesme chemin, mais non toutesfois mesme train. Ou la raison se mocque, ou elle ne doit viser qu'à nostre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, et à nostre aise, comme dict la saincte Escriture.

— O le vilain et sot estude, d'estudier son argent, se plaire à le manier et recompter ! C'est par-là que l'avarice fait ses approches.

— C'est une dangereuse invention que celle des gehennes, et semble que ce soit plustost un essay de *patience* que de *vérité*. Car pourquoi la douleur me fera-t-elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas ? Je pense que le fondement de cette invention vient de la considération de l'effort de la conscience. Car au coulpable il semble qu'elle aide à la torture pour lui faire confesser sa faute, et qu'elle l'affoiblisse ; et de l'autre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire

vrai, *c'est un moyen plein d'incertitude et de danger.* Que ne diroit-on, que ne feroit-on pour fuyr à si griefves douleurs? D'où il advient que celui que le juge a gehenné pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir et innocent et gehenné.

— Certes j'ay eu souvent despit de voir des juges attirer par fraude et fausses espérances de faveur ou pardon, le criminel à descouvrir son faict, et y employer la pipperie et l'impudence. C'est une justice malicieuse, et ne l'estime pas moins blessée par soy-mesme que par autruy.

— J'observe en mes voyages cette pratique pour apprendre tousjours quelque chose, pour la communication d'autruy, qui est une des plus belles escholes qui puisse estre, de ramener tousjours ceux avec qui je confère aux propos des choses qu'ils sçavent le mieux.

— L'ame en ses passions se pippe plustost elle-mesme, se dressant un faux sub-

ject et fantastique, voire contre sa propre créance, que de n'agir contre quelque chose. Ainsi emporte les bestes leur rage à s'attaquer à la pierre et au fer qui les a blessées, et à se venger à belles dents sur soy-mesme du mal qu'elles sentent.

— Comme le bras estant haussé pour frapper il nous deult si le coup ne rencontre et qu'il aille au vent, et que, pour rendre une veue plaisante, il ne faut pas qu'elle soit perdue et escartée dans le vague de l'air, ains (*mais*) qu'elle ayt butte pour la soustenir à raisonnable distance : de mesme il semble que l'ame esbranlée et esmeue se perde en soy-mesme, si on ne lui donne prise : et faut tousjours lui fournir d'objets, ou elle s'abutte et agisse.

— Je ne puis apprendre aux grands à distinguer les bonnetades qui les regardent de celles qui regardent leur commission, ou leur suite, ou leur mule.

— Outre une sotte et caduque fierté, un babil ennuyeux, ces humeurs espineuses

et inassociables, et la superstition, et un soin ridicule des richesses, lorsque l'usage en est perdu, je trouve dans la vieillesse plus d'envie, d'injustice et de malignité. Elle nous attache plus de rides en l'esprit qu'au visage, et ne se voit point d'ames ou fort rares, qui en vieillissant ne sentent l'aigre et le moisi.

— C'est un outil de merveilleux service que la mémoire, et sans lequel le jugement fait bien à peine son office.

— Il se voit par expérience plustost au rebours que les mémoires excellentes se joignent volontiers aux jugemens débiles.

— Ce qui a esté fié à mon silence, je le cèle religieusement; mais je prends à céler le moins que je puis : c'est une importune garde du secret des princes, à qui n'en a que faire.

— C'est peu au service des princes d'estre secret, si on n'est menteur encore.

— Tout ce qui est au-delà de la mort simple me semble pure cruauté. Nostre

justice ne peut espérer que celui que la crainte de mourir et d'estre décapité ou pendu ne gardera de faillir, en soit empesché par l'imagination d'un feu languissant, ou des tenailles, ou de la roue. Et je ne sçay cependant si nous les jettons au désespoir; car en quel estat peut estre l'ame d'un homme attendant vingt-quatre heures la mort, brisé sur une roue, ou, à la vieille façon, cloué à une croix?

— Les *naturels sanguinaires* à l'endroit des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Après qu'on se fust apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes et aux gladiateurs.

— Chacun poise sur le péché de son compagnon, et eslève le sien.

— Comme le moust, bouillant dans un vaisseau, pousse à mont tout ce qu'il y a dans le fond, aussi le vin fait desbonder les plus intimes secrets à ceux qui en ont pris outre mesure.

— Il n'est rien que je haïsse comme à marchander ; c'est un pur commerce de trichoterie et d'impudence. Après une heure de desbat et de barguignage, l'un et l'autre abandonne sa parole et ses sermens pour cinq sols d'amendement.

— L'indigence se voit autant ordinairement logée chez ceux qui ont des biens que chez ceux qui n'en ont point ; et qu'à l'aventure est-elle aucunement moins incommode, quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compagnie des richesses : elles viennent plus de l'ordre que de la recepte.

— Si quelcun s'enyvre de sa science, regardant sous soy : qu'il tourne les yeux au-dessus vers les siècles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds. S'il entre en quelque flatteuse présomption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de *Scipion*, d'*Epaminondas*, de tant d'armées, de tant de peuples, qui le laissent si

loin derrière eux. Nulle particulière qualité n'en orgueillira celui qui mettra quant et quant en compte, tant d'imparfaites et foibles qualitez autres, qui sont en lui, et, au bout, la *nihilité* de l'humaine condition.

— Ce que la divinité nous en a si divinement exprimé devroit estre soigneusement et continuellement médité par les gens d'entendement.

— L'orgueil gist en la pensée : la langue n'y peut avoir qu'une bien légère part.

— De dire de soy plus qu'il n'y en a, ce n'est pas tousjours *présomption*, c'est encore souvent sottise.

— Nous avons bien plus de poëtes que de juges et interprètes de poësie. Il est plus aisé de la faire que de la cognoistre.

— L'*expérience* est proprement sur son fumier au subject de la médecine où la raison lui quitte toute la place.

— Le méditer (*la méditation*) est un puissant estude et plein, à qui sçait se

taster et employer vigoureusem
mieux forger mon ame que la r

— Absent, je me despouille
pensemens : et sentirois moins l
d'une tour, que je ne fais
cheute d'une ardoise.

— Les moins tendues et plus
alleures de nostre ame, sont les
les meilleures occupations les
forcées.

— Il faut bien bander l'ame
faire sentir, comme elle s'escoul

— Je voy jusques à quels li
nécessité naturelle : et considér
vre mendiant à ma porte, so
enjoué et plus sain que moy, je
en sa place : *j'essaye de chausse*
à son biais. Et courant ainsi par
exemples, quoique je pense la
pauvreté, le *mespris* et la *mala*
talons, je me résous aisément d
en effroy de ce qu'un moindre
prend avec telle patience : e

croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effects du discours ne puissent arriver aux effects de l'accoustumance.

— C'est un vilain usage et de très-mauvaise conséquence en nostre France, d'appeller chacun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui faict plus mesler et mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison ayant eu pour son appanage une terre, sous le nom de laquelle il a esté cognu et honnoré, ne peust honnestement l'abandonner : dix ans après sa mort, la terre s'en va à un estranger, qui en faict de mesme : devinez où nous sommes de la cognoissance de ces hommes.

Les armoiries n'ont de seureté, non plus que les surnoms : *je porte d'azur semé de trèfles d'or, à une patte de lyon de mesme, armée de gueules, mise en face.* Quel privilège a cette figure, pour demeurer particulièrement en ma maison? Un gendre la transportera en une autre famille;

quelque chétif acheteur en fera ses premières armes : il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion.

— Je sçay bon gré à Jacques Amiot d'avoir laissé, dans le cours d'une oraison françoise, les noms latins tous entiers, sans les bigarrer et changer, pour leur donner une cadence françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement : mais desjà l'usage, par le crédit de son Plutarque, nous en a osté toute l'estrangeté.

J'ay souhaité souvent que ceux qui escrivent les histoires en latin, nous laissassent nos noms tous tels qu'ils sont : car en faisant, de *Vaudemont*, *Vallemontanus*, et les métamorphosant pour les garber à la *grecque*, ou à la *romaine*, nous ne sçavons où nous en sommes, et en perdons la cognoissance.

— La conscience d'avoir bien dispensé les autres heures, est un juste et savoureux condiment des tables. Ainsi ont vescu les sages.

— Comme nous voyons des terres oysives, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que, pour les tenir en office, il les faut assubjectir et employer à certaines semences pour nostre service : ainsi est-il des esprits; si on ne les occupe à certain subject, qui les bride et contraigne, ils se jettent desreiglez, par-ci, par-là, dans le vague champ des imaginations.

— Je retranche en ma main autant que je puis de la cérémonie. Quelqu'un s'en offense : qu'y ferois-je? Il vaut mieux que je l'offense pour une fois, que moy tous les jours : ce seroit une subjection continuelle.

— A quoy faire fuit-on la solitude des cours, si on l'entraisne jusques en sa tanière.

— Depuis que l'altercation de la prérogative au marcher ou à se seoir, passe trois repliques, elle est incivile.

— J'ay veu souvent des hommes incivils

par trop de civilité, et importans de courtoisie.

— Nous ne sommes que cérémonie, la cérémonie nous emporte, et laissons la substance des choses : nous nous tenons aux branches, et abandonnons le tronc et le corps.

— Que les médecins excusent un peu ma liberté : car, par cette mesme infusion et insinuation fatale, j'ay reçeu la haine et le mespris de leur doctrine. Cette antipathie que j'ay à leur art m'est héréditaire. Mon père a vescu soixante et quatorze ans, mon ayeul soixante et neuf, mon bisayeul près de quatre-vingt sans avoir gousté aucune sorte de médecine.

— *Les médecins pourroient* (*ce crois-je*) tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font : car j'ay souvent apperceu qu'elles me changent et agissent en mes esprits, selon qu'elles sont : qui me fait approuver ce qu'on dit, que l'invention des encens et

parfums aux églises regarde à cela de nous resjouir, esveiller et purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation.

— Combien y a-t-il que la médecine est au monde? On dit qu'un nouveau venu, qu'on nomme Paracelse, change et renverse tout l'ordre des règles anciennes, et maintient que, jusques-à cette heure, elle n'a servi qu'à faire mourir les hommes. Je croy qu'il vérifiera cela aisément : mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle expérience, je trouve que ce ne seroit pas grand'sagesse.

— Nous sommes pour vieillir, pour affoiblir, pour estre malades, en despit de toute médecine. C'est la première leçon que les Mexicains font à leurs enfans.

— Tout au commencement de mes fiebvres, et des maladies qui m'attèrent; entier encore, et voisin de la santé, je me reconcilie à Dieu par les derniers offices chres-

tiens : et m'en trouve plus libre et deschargé, me semblant en avoir d'autant meilleure raison de la maladie.

— C'est foiblesse de céder aux maux, mais c'est folie de les nourrir.

— Qui se faict plaindre sans raison, est homme pour n'estre pas plaint, quand la raison y sera.

— Qui craint de souffrir, il souffre desjà de ce qu'il craint.

— C'est à la coustume de donner forme à nostre vie, telle qu'il luy plaist, elle peut tout en cela. C'est le breuvage de *Circé* qui diversifie nostre nature, comme bon luy semble. Vous faictes malade un *Allemand* de le coucher sur un matelas : comme un *Italien* sur la plume, et un *François* sans rideau et sans feu.

— Voyez un vieillard qui demande à Dieu qu'il lui maintienne sa santé entière et vigoureuse, c'est-à-dire qu'il le remette en jeunesse : n'est-ce pas folie ? sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle,

l'indigestion, sont symptomes des longues années, comme des longs voyages, la chaleur, les pluys et les vents.

— Quand les athlettes contre-font les philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur.

— J'ay souvent ouy dire que la couardise est mère de la cruauté : et si ay pour expérience apperceu que cette aigreur et aspreté de courage malitieux et inhumain s'accompaigne coustumièrement de mollesse féminine : j'en ay veu des plus cruels subjects à pleurer aisément, et pour des causes frivoles.

— Quand la vertu mesme seroit incarnée, je croy que le poux luy bastroit plus fort allant à l'assaut qu'allant disner : voire il est nécessaire qu'elle s'eschauffe et s'esmeuve.

— Je vois avec dépit, en plusieurs mesnages, monsieur revenir maussade et tout marmiteux, du tracas des affaires, environ midy, que madame est encore après à se

coiffer et astiffer en son cabinet. C'est à faire aux roynes : encore ne scai-je.

— Il est ridicule et injuste que l'oysiveté de nos femmes soit entretenue de nostre sueur et travail.

— La plus utile et honorable science et occupation à une mère de famille, c'est la science du mesnage. J'en vois quelqu'une avare; de mesnagère fort peu.

— O combien je suis tenu à Dieu de ce qu'il lui a pleu que j'aye receu immédiatement de sa grace tout ce que j'ay : qu'il a retenu particulièrement à soy toute ma debte! Combien je supplie instamment sa saincte miséricorde que jamais je ne doive un essentiel grammercy à personne! Bienheureuse franchise : qui m'a conduit si loing. Qu'elle achève.

FIN.

TABLE.

Pages.

NOTICE. 1

Chap.

I. MONTAIGNE juge de son livre. 13

II. De la Religion.. 29

III. De la Prière. 53

IV. De l'Homme. 57

V. De la Société. 89

VI. Des Souverains et de la Royauté. . . . 99

VII. De l'Éducation. 109

VIII. De l'Amitié. 129

IX. Du Jugement et de l'Opinion. 141

X. De la Coutume et des Habitudes. . . . 165

XI. Des Voyages. 171

XII. Du Vice et de la Vertu.—De la Vérité et du Mensonge. 177

XIII. De la Sagesse et de la Philosophie. . 193
XIV. De la Dispute. 203
XV. De la Retraite et de la Solitude. . . . 209
XVI. De l'Imagination. 215
XVII. De l'Éloquence et des Orateurs. . . 221
XVIII. De la Science et des Savans.. . . . 227
XIX. De la Lecture et des Livres. 243
XX. De la Gloire. 271
XXI. De la Mort. 283

Pensées diverses. 305

FIN.

3 2044 050 669 415